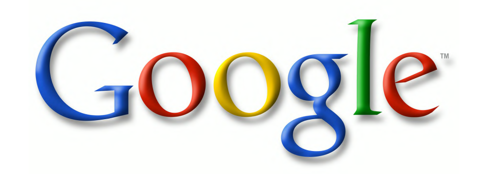
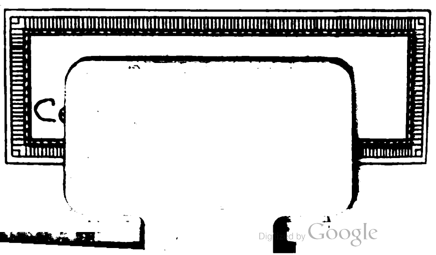
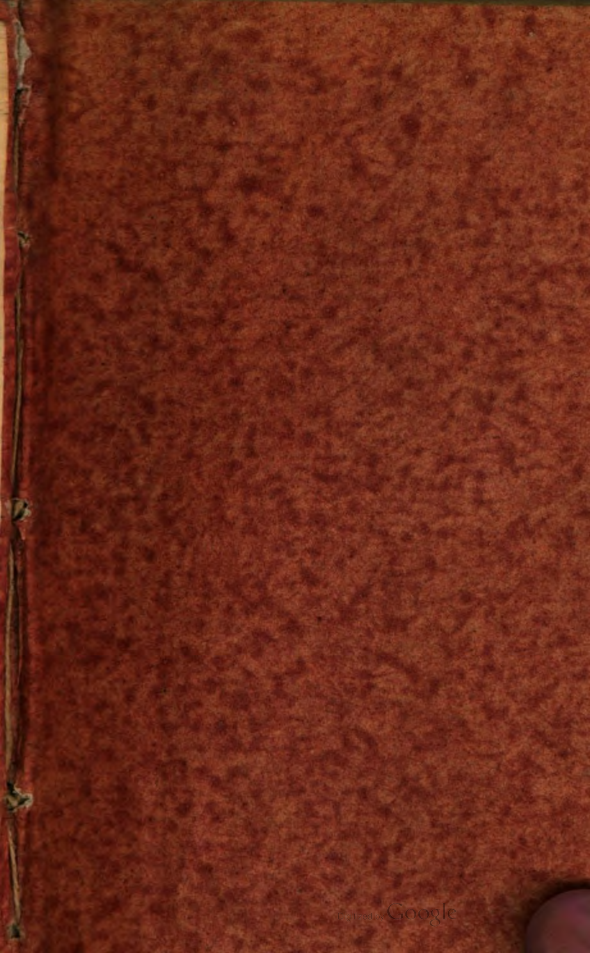






PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

On peut souscrire chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques ;

Et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique & Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.



A PARIS,

Au Bureau, rue des Moulins, butte Saint-Roch, n°. 11, où l'on souscrit.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, & Privilege du R

DANAUS,

TRAGI-COMÉDIE,

AVEC

TROIS INTERMEDES,

DE

DE L'ISLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

NOTE DES RÉDACTEURS SUR DANAÜS.

Nous renvoyons pour le Sujet, les Jugemens et Anecdotes, sur la Tragi-Comédie de Danaüs, au Catalogue des Pieces de de L'Isle. Cette Piece n'ayant jamais été imprimée, nous n'espérions pas pouvoir nous la procurer ; mais nous sommes parvenus, par nos recherches, à en découvrir une copie manuscrite, que nous croyons faite sous les yeux de l'Auteur. Nous nous empressons donc d'en faire jouir MM. nos Souscripteurs, avec d'autant plus de plaisir, que nous la croyons très-susceptible de leur être agréable, et, par conséquent, propre à contribuer à l'enrichissement de notre Recueil.

Toutes les fois que nous croirons qu'il existe quelques Pieces manuscrites d'Auteurs avantageusement connus, nous mettrons tous nos

soins à nous les procurer ; et si elles nous paroissent dignes d'être offertes au Public, nous serons enchantés de les retirer de l'oubli dans lequel la modestie de leurs Auteurs, ou quelques circonstances particulieres les avoient fait rester.

DANAUS,

TRAGI-COMÉDIE,

AVEC

TROIS INTERMEDES.

Représentée le 21 Janvier 1732.

PERSONNAGES.

DANAUS, Usurpateur du trône d'Argos.

ANTENOR, Grand-Prêtre des Euménides.

ARGÉE, Fils de Gélanor, dernier Roi d'Argos.

CRÉON, Gouverneur d'Argée, et passant pour son Pere.

IDAS, ancien Sujet attaché à Gélanor.

HYPERMNESTRE, Fille de Danaüs.

ARLEQUIN, Amant d'Euphrosine.

EUPHROSINE, Amante d'Arlequin.

LE PERE d'Euphrosine.

LA MERE d'Euphrosine.

TROUPE D'ARGIENS, ET DE SACRIFICATEURS.

La Scene est à Argos.

DANAUS,

TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CRÉON, IDAS.

IDAS.

Je vous revois, enfin, contre mon espérance,
Murs d'Argos, lieux sacrés, témoins de ma naissance,
Temple des Immortels, palais, séjour des Rois,
Qui, depuis Inachus, nous ont donné des loix;
Le plaisir que je sens de revoir ma patrie,
Le spectacle qu'elle offre à mon ame attendrie,
Me flattent moins encor que le bien précieux,
De retrouver Créon, en abordant ces lieux.

CRÉON.

A la clarté des feux, qui, dans cette nuit sombre,
Montrent l'éclat du jour, sous l'épaisseur de l'ombre,
Je vous ai reconnu; vos traits, toujours présens,
N'ont rien perdu chez moi, par l'injure des ans.

IDAS.

Les Dieux, jusques ici, séveres, inflexibles,
Nous ont conduit, Créon, par des routes pénibles.
Instruit, par vos malheurs, vous savez, comme moi,
Ce que nous a coûté notre amour pour le Roi.
Gélanor entraîna, d'une chûte commune,
Tous ceux qu'à ses destins attachoit la fortune.
L'ayant vu renversé du trône d'Inachus,
Où le courroux du ciel fit monter Danaüs,
Sur des bords étrangers, j'ai passé ma jeunesse,
Et dans un triste exil, attendu la vieillesse;
Mais le destin s'appaise, et j'en crois mes transports,
Puisque je vous retrouve encore sur ces bords.

CREON.

Le Ciel n'a point tari la source de vos larmes;
Il vous prépare ici de nouvelles alarmes.

IDAS.

Gélanor ne vit plus; le bruit de ses malheurs,
En des climats lointains a fait couler mes pleurs,
Et j'ai su que son fils, notre unique espérance,
Avoit fini ses jours, dès sa plus tendre enfance.
Après tant de revers, que puis-je craindre encor?

CREON.

Le sort infortuné du fils de Gélanor:
Il vit, et dans Argos, qu'il remplit de sa gloire,
Son courage invincible a fixé la victoire;
Il l'enchaîne, lui-même, au char de Danaüs.
Par un jeu des destins, sa valeur, ses vertus,
Sont ici les appuis du Tyran qui l'opprime;
Et de nos citoyens, son bras soutient le crime.

IDAS.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Par quel heureux secours,
Les Dieux ont-ils sauvé de si précieux jours ?

CREON.

Quand son pere, accablé par la guerre civile,
Sur des bords étrangers, cherchoit un sûr asyle ;
Là, de tous les débris du destin le plus beau,
Ce grand Roi n'emporta que ce fils au berceau.
Sur ma fidélité fondant sa confiance,
Il me chargea du soin d'élever son enfance ;
Mais lorsque ce Monarque eut terminé son sort,
De son fils, en ces lieux, je publiai la mort.
Voulant le rendre un jour aux vœux de sa patrie,
Du mien, dont, en naissant, le ciel trancha la vie,
Je lui donnai le nom, pour tromper le Tyran ;
Et, sous celui d'Argée, il cache ici son rang.
A peine eut-il paru, qu'Argos, sans le connoître,
Crut du grand Inachus voir le beau sang renaître,
Et bientôt sa valeur effaça nos guerriers.

IDAS.

A quoi sert, sur son front, cet amas de lauriers,
Si Danaüs n'a pas ressenti sa vengeance ?

CREON.

Ce Prince, par mes soins, ignore sa naissance ;
Sa gloire et son salut ont été mes objets :
Il lui falloit gagner le cœur de ses sujets ;
Forcer, par ses vertus, les fieres destinées,
A respecter le cours de ses belles années ;
Par des traits éclatans, et des faits glorieux,
Faire, sur ses destins, rétracter tous les Dieux.

S'il eût connnu son nom, son ame magnanime,
De ses brillans exploits se seroit fait un crime;
Et contre un ennemi, justement irrité,
Il se seroit perdu par sa témérité;
Mais, livré, sans contrainte, à l'honneur qui l'appelle,
Il s'est couvert, ici, d'une gloire immortelle.
Croyant, de ses devoirs, suivre l'auguste loi,
Il partage, en ces lieux, les cœurs avec le Roi.
Hypermnestre l'aimoit; il aimoit la Princesse:
Je voyois Danaüs approuver leur tendresse;
Et ce Prince, empressé de couronner leurs feux,
Par cet heureux hymen, alloit combler nos vœux.
En faveur de l'amour, Mars quittoit son tonnerre;
Et l'hymen, étouffant les semences de guerre,
Laissoit la paix, sur nous, déployer ses trésors,
Quand les fils d'Egyptus parurent sur ces bords.
Danaüs, aujourd'hui, vient d'en faire ses gendres.
Hypermnestre arrachée à des liens si tendres,
Cédant aux dures loix d'un pere rigoureux,
Immole à son devoir, un amant malheureux:
Elle oublie, à l'instant, dans les bras de Lyncée,
Du fils de Gélanor, la tendresse offensée:
Ces chants d'amour, d'hymen, ce spectacle odieux,
Tout nous annonce ici la colere des Dieux;
Ils marquent leurs courroux, par de tristes augures,
Dont chacun, à son gré, tire des conjectures.
Pour unir ces époux, on étoit assemblé;
La terre, sous nos pas, tout-à-coup a tremblé;
Sans nuages, le ciel s'est couvert de ténebres;
Le temple a retenti de mille voix funebres,

Et le Prêtre allumant le flambeau de l'hymen,
Le tonnerre, à nos yeux, l'éteignit dans sa main.
Tout le peuple effrayé craint le courroux céleste,
Et veut suspendre, alors, cette union funeste;
Mais Danaüs, bravant l'objet de leur terreur,
Se rit d'un vain scrupule, et le traite d'erreur:
De ces amans, dit-il, achevons l'hyménée;
Je vous réponds des Dieux et de la destinée;
Et soudain, par son ordre, aux pieds des saints autels,
On unit ces époux par des nœuds éternels.

IDAS.

Dans ses propres erreurs notre ennemi s'égare:
Ce n'est jamais en vain que le Ciel se déclare.
De quelque grand péril il les menace tous;
Ce prodige, sans doute, annonce son courroux.

CRÉON.

Dans l'abîme des maux où mon ame est plongée,
Ce présage m'étonne, et je crains pour Argée.
Puissent les Dieux vengeurs, dans leurs justes courroux,
Sur les seuls criminels faire tomber leurs coups!....
Mais Danaüs paroît: évitons sa présence.

(Créon et Idas sortent.)

SCENE II.

DANAUS, ANTENOR.

DANAUS.

ANTENOR, ce moment va remplir ma vengeance,
Et les fils d'Egyptus vont sur les sombres bords,
Par un récit affreux, épouvanter les morts :
Cependant, en mon cœur, une voix redoutable
Excite des remords, dont l'atteinte m'accable.
Témoin de ma fureur, tu sais que ma vertu,
Contre elle, dans mon ame, a long-tems combattu :
Moi-même, frémissant de voir mon injustice,
Je n'osois achever ce sanglant sacrifice ;
Mais enfin, tes conseils dissipant ma terreur,
Du coup qui m'étonnoit, me cacherent l'horreur.
Pour mieux me préparer à tant de parricides,
Je consacrai l'autel des fieres Euménides ;
Je t'en fis le ministre, et par un culte affreux,
A ces funestes sœurs, ta voix offrit mes vœux.
Redouble ton encens, dans ce moment terrible ;
Par ses noires vapeurs, rends mon cœur inflexible,
Et que l'enfer, enfin, soutenant mes efforts,
Sous un nuage affreux, me cache mes remords.

ANTENOR.

Seigneur, votre salut exigeoit ces victimes ;
Le Ciel qui les marqua, rend vos coups légitimes,

Et ce n'est plus vos jours que le destin poursuit,
Puisque vos ennemis périssent cette nuit.

DANAUS.

Le soleil va bientôt, dissipant les ténebres,
Changer les chants d'hymen, en des hymnes funebres,
Et faire voir enfin, au monde épouvanté,
Des horreurs qu'à ses yeux cache l'obscurité.
Ce terrible moment étonne mon courage;
J'entends déja gronder le dangereux orage,
Qui, sur les bords du Nil, se forme contre nous.
Pour braver Egyptus, et repousser ses coups,
Je prétends m'appuyer de la valeur d'Argée,
Couronner aujourd'hui sa tendresse outragée;
C'est pour lui découvrir ses destins glorieux,
Que je veux, sans témoins, lui parler en ces lieux:
Il vient; et la douleur, peinte sur son visage,
Pour mes nouveaux desseins, est un heureux présage.

(*Anténor se retire.*)

SCENE III.

DANAUS, ARGÉE.

DANAUS.

Mon cœur est pénétré de vos justes douleurs;
Approchez, il est tems de finir vos malheurs.
Ne dissimulez plus, tendre et fidele Argée;
Vous cédez aux chagrins où votre ame est plongée:
Ce grand cœur, que le sort n'a jamais abattu,
Semble, en vain, à l'amour, opposer sa vertu.

ARGÉE.

L'amour à ma vertu ne porte nulle atteinte;
Vous voyez mes malheurs, sans entendre ma plainte:
Vos intérêts remplis ne me laissent de voix,
Que pour vous applaudir, et louer votre choix.
De vous et d'Egyptus la haine enracinée,
Expirant dans les feux qu'allume l'hymenée;
Argos, qu'avec l'Egypte ûnit un si beau jour,
Flattent trop mes devoirs, pour écouter l'amour.

DANAUS.

Bornez-les, ces devoirs, à plaire à la Princesse;
Sa main va couronner votre heureuse tendresse.

ARGÉE.

Moi, Seigneur?

DANAUS.

Oui. Des Dieux adorez les décrets,
Et, sans vous étonner, apprenez mes secrets.
De mes premiers malheurs, rappellez-vous l'histoire.
Lorsqu'Egyptus, volant de victoire en victoire,
Trouvoit, à chaque pas, des triomphes nouveaux,
Et mettoit l'univers pour borne à ses travaux:
D'objets ambitieux, sa valeur animée,
Dans son rapide cours, lassoit la renommée,
Qui, trop loin de nos bords, célébrant ses exploits,
Ne pouvoit, jusqu'à nous, faire entendre sa voix;
Je croyois que la mort, aux limites du monde,
Fixoit de ce héros la course vagabonde:
Sur cet espoir donné par des Dieux ennemis,
Je m'emparai du trône, et régnai dans Memphis;
Nos peuples oublioient cet ambitieux Prince,

Que la guerre traînoit de province en province,
Lorsqu'on le vit venir, suivi de ses guerriers,
Opprimant l'univers du poids de ses lauriers;
Usant insolemment des droits de sa victoire,
Son orgueil effaçoit tout l'éclat de sa gloire:
Traîné par douze Rois, ce triomphe odieux,
De ses heureux succès, faisoit rougir les Dieux.
Ne pouvant résister aux coups de la fortune,
J'exposai sur les flots une vie importune;
Suivi de peu d'amis, dans ces tems malheureux,
Je m'éloignai la nuit de nos bords dangereux.
Poussé par les destins, par les vents et l'orage,
A travers les périls, j'abordai ce rivage,
Et la Grece m'y vit, par un illustre effort,
Rappeller la fortune, et balancer le sort.
Après mille dangers, dont le récit étonne,
J'affermis, dans Argos, ma nouvelle couronne;
Et j'espérois enfin, que des destins nouveaux
M'y laisseroient jouir du fruit de mes travaux.
Mais, Dieux! je me flattois d'une vaine espérance.

ARGÉE.

Et qui pourroit ici braver votre puissance?
Vos voisins sont domptés, et votre bras vainqueur
N'a qu'à se reposer sur leur propre terreur.
Mais, quand même les Grecs, à vos desirs contraires,
Formeroient contre vous des projets téméraires,
Egyptus et ses fils....

DANAUS.

O Ciel! qui nommez-vous?
Ce sont eux que le Ciel conjure contre nous.

ARGÉE.

Quoi ! Seigneur, Egyptus se couvrant d'infâmie,
Armeroit, contre vous, une main ennemie ?
Ah ! ne le croyez pas ; ce Prince glorieux,
D'un si noir attentat...

DANAUS.

Je parle après les Dieux.
D'un oracle terrible, apprenez la menace ;
Mon sang, lorsque j'y pense, en mes veines se glace.
Apollon, consulté par mes Ambassadeurs,
M'expliqua dans ces mots, mon sort et ses horreurs.
» Danaüs doit périr par le fils de son frere.
» Telles sont des destins les immuables loix ;
» Argos, teinte de sang, dans sa douleur amere,
» Pleurera les malheurs du plus grand de ses Rois. »

ARGÉE.

Dieux ! que m'apprenez-vous ?

DANAUS.

Par un trait de prudence,
Sur cet avis du Ciel, j'ai gardé le silence,
Et par mes envoyés, j'ai traité dans Memphis,
La paix avec mon frere, et l'hymen de ses fils.
Ainsi, sous les saints noms de paix et d'hyménée,
Je conjure, en secret, l'aveugle destinée ;
Eludant sagement ses injustes arrêts,
Ma prudence la force à changer ses décrets.

ARGÉE.

Mais ne hâtez-vous point l'effet de sa menace,
En rendant vos neveux maîtres de cette place ?

Par

Par ce projet, Seigneur, vous provoquez le sort.
Ces Princes dans Argos...

DANAUS.

Y reçoivent la mort.
Mes ordres sont donnés; la torche nuptiale
Les guide, en ce moment, vers la rive infernale:
Mes filles, les noyant dans leur sang odieux,
Ont prévenu les coups que m'annonçoient les Dieux.
Dans cette même nuit, aux horreurs destinée,
Sous les tristes lueurs des feux de l'hyménée,
On a tranché leurs jours.

ARGÉE.

Ah! que me dites-vous!
Hypermnestre, Seigneur, immole son époux?

DANAUS.

Oui: par ce grand effort, dont votre ame s'étonne,
La Princesse vous rend son cœur et sa couronne.

ARGÉE.

Qu'entends-je? ce discours qui trouble mes esprits,
Change l'amour en haine, et l'estime en mépris.
Seigneur, à quel excès votre raison s'égare!
Changez, s'il en est tems, un ordre si barbare;
Ou craignez que des Dieux, l'implacable courroux,
Allumé par vos mains, ne retombe sur vous.

DANAUS.

J'ai combattu long-tems ce projet dans mon ame;
Mais ma fureur, enfin, vient du Ciel qui l'enflamme:
Malgré moi, j'obéis à cet ordre cruel;
S'il ne l'avoit voulu, serois-je criminel?

ARGÉE.

Il ne vous a prédit qu'une fin malheureuse ;
Mais vous a-t-il dicté cette ressource affreuse ?
L'oracle n'a parlé que des crimes d'autrui,
Et je ne vois que vous de coupable aujourd'hui.
Mourez, s'il faut mourir, mais mourez avec gloire ;
Ne laissez point de vous une affreuse mémoire.
Si, pour vous garantir, l'honneur est impuissant,
Cédez à vos destins, mais tombez innocent ;
Descendez au tombeau, l'ame exempte de crime,
Et ne méritez pas le coup qui vous opprime.

DANAUS.

Ainsi, sur mes périls, tranquille, indifférent,
Vous préférez ma mort ?....

ARGÉE.

Au titre de Tyran,
La vertu fait le lustre et le prix de la vie.
Ah ! qu'importe, après tout, qu'une main ennemie,
Pour perdre un innocent, s'arme contre ses jours,
Si, dans son innocence, il voit finir leur cours !
Un oracle, d'ailleurs, est toujours équivoque,
Et ce qu'il dit, souvent, le destin le révoque :
Souvent notre fureur en est le nœud secret,
Et sur notre conduite il régle son décret.
Percer de l'avenir l'impénétrable abîme,
N'appartient qu'aux Dieux seuls ; aux mortels, c'est un crime :
C'est un chaos, pour nous, source d'illusion,
De notre vain orgueil, juste punition.
Respectons sagement les bornes éternelles ;

Connoissons nos devoirs, et soyons-leur fideles.
Celui qui les connoît, sait ce qu'il doit savoir,
Et voit dans ses destins, tout ce qu'il y doit voir.

DANAUS.

A de tels sentimens je sais rendre justice;
Mais il s'agit, enfin, de fuir le précipice,
Dont la bonté des Dieux a daigné m'avertir.

ARGÉE.

Et ses ordres, Seigneur, les ferez-vous mentir?

DANAUS.

J'obéis à sa voix, lorsqu'il se fait entendre,
Sans percer des secrets que je ne puis comprendre.
Instruit par sa bonté, j'ai pourvu, cette nuit,
A parer tous les coups du sort qui me poursuit.
En vain, de mes projets, votre vertu murmure:
Je le sens comme vous; ils blessent la nature;
Mais comme un autre, enfin, chez elle j'ai mes droits,
Et pour moi, mon salut est une de ses loix.
Ne me répondez plus; soit force, soit foiblesse,
Le destin, par ce coup, vous donne la Princesse:
C'en est assez pour vous; laissez-le donc agir,
Puisqu'il vous rend heureux, sans vous faire rougir.
Content de ses faveurs....

ARGÉE.

A ce prix j'y renonce.

DANAUS.

Ma tendresse, pour vous, veut une autre réponse.
Je pardonne un discours qui devroit m'irriter;
Comblé de mes faveurs, il faut les mériter.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ARGÉE, *seul.*

Puis-je croire, grands Dieux, ce que je viens d'entendre ?
Malheureux Danaüs ! quel sang fais-tu répandre ?
Mais, que dis-je ? Hypermnestre ose prêter la main
A la noire fureur de ce pere inhumain.
Après cet attentat, recevrai-je une amante,
Du sang de son époux encor toute fumante ?
Ah ! que plutôt la mort, par un heureux secoùrs,
Eteigne, avec mes feux, le flambeau de mes jours.
Tyran, si tu m'as vu brûler pour la Princesse,
Sur les loix de l'honneur je réglois ma tendresse :
Oui, de ce même honneur, mon amour fut le fruit,
La vertu l'alluma, le crime le détruit....
Elle vient ; sa présence irrite ma colere.

SCENE V.

HYPERMNESTRE, ARGÉE.

HYPERMNESTRE.

Ah ! Seigneur ! si jamais à vos yeux je fus chere,
Que votre ame sensible à ma juste douleur,
En ce funeste jour, prévienne mon malheur.

ARGÉE.

Dans quel péril, Madame, êtes-vous engagée ?

HYPERMNESTRE.

Vous en allez frémir, trop généreux Argée !
Je croyois que le Ciel, me séparant de vous,
Par un coup si fatal, épuisoit son courroux :
Mais, hélas ! mes liens n'étoient que des auspices,
Qui devoient me conduire à d'autres sacrifices.
Au retour de l'autel, pour combler mes douleurs,
Le Roi m'a fait venir avec toutes mes sœurs.
A son farouche aspect, mon ame s'est glacée,
Ses yeux étoient éteints, sa couleur effacée ;
Le crime qui troubloit ce Prince malheureux,
Exprimoit sur son front tout ce qu'il a d'affreux.
D'un oracle terrible il nous dit la menace ;
Et dans un long détail, à nos yeux il retrace
Cette funeste paix qu'il traita dans Memphis,
Pour séduire Egyptus, et pour perdre ses fils,
Où sous des noms sacrés appellant ses victimes,
Il convioit les Dieux d'assister à ses crimes.
Il nous commande alors, Seigneur, le croirez-vous ?
D'égorger, dans la nuit, nos malheureux époux.
Mes détestables sœurs, par un serment horrible,
Ont juré de servir son courroux inflexible ;
Et pour porter mon cœur à ce coup inhumain,
Ce Prince furieux m'a promis votre main :
Reprenez, m'a-t-il dit, une douce espérance,
Des astres ennemis arrêtez l'influence.
Pour prévenir un monstre, excité par l'enfer,
Au sein de votre époux, allez plonger ce fer ;
Et demain, la douceur d'un heureux hyménée
Va réunir Argée à votre destinée.

Méritez mes bontés, par ce sanglant effort
Qu'exige votre Roi, votre amant et le sort.
A cet affreux discours, mon ame s'épouvante;
Je demeure sans voix, interdite et tremblante;
Et, tandis que mes sœurs, dans leurs appartemens,
Vont consommer leur crime, et remplir leurs sermens,
Je rentre dans le mien, triste et désespérée,
Où je cache un époux, dont la mort est jurée.
Dans cette extrémité, je n'ai recours qu'à vous;
Vous seul pouvez sauver les jours de mon époux.
Par cet illustre effort, justifiez la flamme
Qu'un amour généreux alluma dans votre ame;
Montrez ce qu'aux héros inspire la vertu.

ARGÉE.

Vous ranimez mon cœur, de douleur abattu.
Trompé par Danaüs, j'ai craint pour ma Princesse,
Des forfaits dont l'horreur étouffoit ma tendresse.
Quel bonheur imprévu succede à mon effroi!
Pour sauver mon Rival, vous recourez à moi!
Et j'ai pu soupçonner, sur un discours frivole,
Un cœur, qu'à ses devoirs, la vertu même immole.
Pardonnez-moi, Madame, un injuste soupçon,
Triste suite des maux qui troublent ma raison:
En sauvant mon Rival, aux dépens de ma vie,
Vous connoîtrez l'amour que je vous sacrifie.

HYPERMNESTRE.

Hâtez-vous donc, Seigneur, mon époux va périr.

ARGÉE.

Oui, Madame; je vais le sauver, ou mourir.

Fin du premier Acte.

INTERMEDE DU PREMIER ACTE.

(Le Théâtre représente un bois sacré, et l'autel de l'hymen, avec l'aurore qui se leve. Arlequin et Euphrosine viennent pour se marier.)

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, EUPHROSINE, SON PERE, TROUPE D'ARGIENS ET D'ARGIENNES.

LE PERE.

L'AURORE, mes enfans, qui commence à paroître,
Se montre à l'univers, sous l'aspect le plus beau :
Voulant de votre hymen allumer le flambeau,
Je saisis de ce jour, l'instant qui le fait naître.

ARLEQUIN.

Et comment savez-vous que cet aspect est bon ?

LE PERE.

Je le sais d'un homme sage,
Dont la solide raison
Perce de nos destins le ténébreux nuage :
L'astre qui dans le ciel, pendant le jour, nous luit,

Les globes lumineux qui brillent dans la nuit,
Des volontés des Dieux, éternels interpretes,
Lui marquent le beau tems, les vents et les tempêtes;
Et, comme dans un livre, il y lit l'avenir.

ARLEQUIN.

Voilà bien du savoir, il en faut convenir.

LE PERE.

Sous l'aspect, qui des Rois regle la destinée,
Il vous faut achever cet heureux hyménée;
La joie et les plaisirs où se livre la Cour,
Nous montrent que le Ciel favorise l'amour.
Saisissons les instans que donne la fortune:
Toujours avec les Rois elle nous est commune;
De leurs tristes destins nous partageons les coups,
Et leurs félicités réfléchissent sur nous.

ARLEQUIN.

Puisqu'aujourd'hui le Ciel, adorable Euphrosine,
A l'hymen fait si bonne mine,
Il nous faut sauter le bâton.

EUPHROSINE.

Oui, car le cœur me dit que le moment est bon.

PRÉLUDE.

UN ARGIEN CHANTE.

Brillante Courriere,
Dont le retour
Ouvre la barriere
D'un si beau jour;
Les oiseaux, par leur ramage,
Viennent vous faire la cour;

Pour vous rendre leur hommage,
Leur chant est le doux langage
Qu'ils apprennent de l'amour.
Avec vous sur ce rivage,
Ramenez les doux zéphirs,
Qu'ils animent les soupirs
Que le tendre amour fait naître ;
Et que le jour que nous voyons paroître,
N'éclaire ici que nos plaisirs.

On danse.

UN ARGIEN.

Amans, la fortune
Ne fait point d'un cœur
Le plus parfait bonheur ;
Dans la plus commune,
Vos tendres desirs,
Sans bien, sans richesse,
De votre tendresse,
Tirent vos plaisirs.

ARLEQUIN.

De mon sort, Lyncée
Doit être jaloux ;
Tous mes nœuds sont doux,
Ma flamme approuvée
Remplit tout mon cœur.
Ma maîtresse est belle,
Je lui suis fidele,
C'est-là mon bonheur.

EUPHROSINE.

Hypermnestre est Reine,

Lyncée est charmant;
Mais de mon amant,
Je suis Souveraine.
Comme il est mon Roi,
Son cœur est mon trône :
L'amour m'y couronne;
C'est assez pour moi.

SCENE II.

LA MERE D'EUPHROSINE, LES PRÉCÉDENS.

LA MERE.

Qui faites-vous ici ? quand l'enfer se déploie,
Vous osez, dans ces lieux, vous livrer à la joie;
Prenez plutôt le deuil, mes enfans, et pleurez.

LE PERE.

Et pourquoi donc pleurer ?

LA MERE.

Le diable a fait tapage,
Et rempli le palais de meurtre et de carnage.

LE PERE.

Sans doute que ma femme a les sens égarés :
Que voulez-vous nous dire, et quelle frénésie ?....

LA MERE.

L'enfer vient, dans ces lieux, de faire une sortie;
Les amours qu'on croyoit assurer nos destins,
N'étoient que d'horribles lutins;

L'hymen, une noire furie,
Qui, des fils d'Egyptus,
Dans cette affreuse nuit, vient d'éteindre la vie.
Ils sont morts, il n'en reste plus;
J'ai vu leurs corps sanglans, plus froids que de la glace,
Etendus sur la place.

LE PERE.

O ciel! que dites-vous?

LA MERE.

C'est ce qu'avec grand peur,
Je viens de contempler.

LE PERE.

Quelles mains criminelles
Ont pu souiller ces lieux par cet excès d'horreur?

LA MERE.

Ce sont les Princesses cruelles
Qu'on unissoit à leur destin;
On les a trouvés morts dans leur lit ce matin.

ARLEQUIN.

Le trait ne me paroît pas tendre.

LA MERE.

Pour moi, je n'y puis rien comprendre:
On en parle différemment;
Chacun, selon son gré, diverses raisons forge:
L'un dit que Danaüs a fait fort prudemment
De les expédier la nuit, et sourdement;
Qu'ils lui vouloient couper la gorge:
D'autres raisonnent autrement.
Pour moi, que la frayeur étonne,
Je ne juge, ni ne raisonne;

Je tremble, et puis c'est tout.
Mon esprit de ces morts se retrace l'image,
Cette effrayante idée étonne mon courage.
Au secours!

LE PERE.

Qu'avez-vous?

LA MERE.

Je crois les voir par-tout.

EUPHROSINE.

Ah! mon cher Arlequin, quelle horrible nouvelle!

ARLEQUIN.

Elle vient à propos, et me la sauve belle.
(*Au Pere.*)
Et pour nous marier, l'aspect n'est-il pas bon?

LE PERE.

Il est épouvantable.

ARLEQUIN.

Votre astrologue avoit raison;
Les astres sont d'accord, mais c'est avec le diable.

EUPHROSINE.

Que peut leur ascendant sur notre tendre amour?

ARLEQUIN.

Il pourroit lui donner quelqu'accès de sa rage,
Et me jouer d'un vilain tour.

EUPHROSINE.

O ciel! que craignez-vous?

ARLEQUIN.

Je crains les influences
De l'astre qui domine au destin des Puissances:
Son aspect orgueilleux cause trop de danger;
J'aime mieux consulter l'étoile du berger.

LA MERE.

LA MERE.

Vous avez bien raison.

ARLEQUIN.

Il faut plier bagage.

EUPHROSINE.

Quoi ! sans nous marier ?

ARLEQUIN.

Oui ; c'est de quoi j'enrage !

Ce jour est conjuré contre le mariage,
Et l'hymen s'y prend de façon,
Qu'il faut du sens commun avoir perdu l'usage,
Pour n'entendre pas sa leçon.

EUPHROSINE.

Ah ! mon cher, je vous jure une flamme éternelle !

ARLEQUIN.

Comme elle tourne la prunelle !
Ce grand empressement doit me faire trembler.
Eloignons-nous tant soit peu d'elle ;
Dans ce tendre transport elle peut m'étrangler.

LE PERE.

Arlequin a raison ; sous ces affreux auspices,
Les Dieux s'irriteroient contre nos sacrifices.
Consolez-vous, ma fille ; et pour serrer vos nœuds,
Remettons votre hymen à des tems plus heureux.
A l'aspect d'un si grand crime,
Je prévois les malheurs qui vont tomber sur nous :
Quand du Ciel un Tyran excite le courroux,
Le peuple en est toujours la premiere victime.

ARLEQUIN.

Allez pleurer chez vous ; je vais, de mon côté,

Pour rassurer mon cœur, boire à votre santé.
Sur les publiques alarmes,
Je pleurerois aussi : l'objet me paroît beau ;
Mais, hélas ! j'ai peur que mes larmes,
A mon vin ne mêlent de l'eau.

Fin de l'Intermede du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARGÉE, CREON.

ARGÉE, *tenant un papier.*

A ces augustes traits, je reconnois mon pere.
Mais, pourquoi, cher Creon, m'en avoir fait mystere?
Et quel étoit l'objet d'un silence obstiné?
Devois-tu me cacher le rang où j'étois né?

CREON.

Ce fut l'ordre du Roi : dans l'instant que la Parque
Trancha, malgré nos pleurs, les jours de ce Monarque,
Il vous prit dans ses bras, par un dernier effort :
Cher Créon, me dit-il, je te commets son sort;
Cache lui ses destins dans ces tems redoutables;
Attends qu'en sa faveur, les Dieux plus exorables,
Par quelques changemens t'annoncent leurs secours.
A sa conduite, ami, n'expose point ses jours:
Pour ne rien hasarder, attends que la sagesse
Ait amorti les feux d'une ardente jeunesse.
Fais lui connoître, alors, un pere malheureux;
Mais dis-lui bien, sur-tout, que le sort rigoureux
M'a toujours éprouvé constant dans ma carriere:

Que j'emporte au tombeau ma vertu toute entiere.
Il mourut à ces mots, et je vins, dans ces lieux,
Solliciter, pour vous, la fortune et les Dieux.
Le Ciel favorisa des vœux si légitimes;
Et bientôt, par l'éclat de vos vertus sublimes,
Sur vos pas glorieux on vit voler les cœurs;
Tous les Dieux attentifs nous marquoient leurs faveurs.

ARGÉE.

Ce funeste récit, cher Créon, m'importune.
Laissons ces jeux cruels de l'aveugle fortune:
De ses vaines lueurs perdons le souvenir;
Mon cœur en a besoin, s'il veut se soutenir.

CREON.

Soutenez-le, Seigneur, par cette grandeur d'ame,
Qui vous fait au devoir immoler votre flamme;
Livrez-vous tout entier aux objets glorieux
Que le Ciel appaisé vous offre dans ces lieux.
Tous vos amis sont prêts, et leurs fieres cohortes,
Du palais, en secret, ont assiégé les portes;
Au nom de Danaüs, frémissant de courroux,
Pour punir ses forfaits ils n'attendent que vous.
A leurs yeux j'ai tracé dans des tableaux fideles,
Les excès du Tyran, ses trames criminelles:
Je leur peins cette nuit où ce monstre odieux,
Du sang de sa famille a fait rougir ces lieux.
J'oppose au noir détail de tant de parricides,
La constante vertu des sages Inquides.
J'offre à leur souvenir ce regne fortuné,
Où l'on ne vit jamais l'innocent condamné;
Où le grand Gélanor, sans erreur, sans foiblesse,

Suivoit l'heureux sentier où guide la sagesse ;
Et marchant constamment dans les loix du devoir,
Dans l'exacte équité bornoit tout son pouvoir.
Sortons, leur dis-je alors, d'une lâche indolence ;
Pour le sang de nos Rois, courons à la vengeance.
Un fils de Gélanor, inconnu dans ces lieux,
Que nous a conservé la clémence des Dieux,
Attend votre secours pour venger sa patrie,
Et relever l'éclat de sa gloire flétrie.
Je leur remets alors cet écrit dans les mains,
Reconnoissant vos droits à des titres certains ;
Emportés par l'ardeur que le Ciel leur inspire,
Ils jurent à l'envi de vous rendre l'Empire.
Tous les Dieux sont ici témoins de leurs sermens ;
Profitez donc, Seigneur, de ces heureux momens :
Secondez leurs efforts, mettez-vous à leur tête ;
De vos tristes Etats écartez la tempête.
Venez, et dans ce jour, marqué par tant d'horreurs,
Dans le sang du Tyran éteignez ses fureurs.

ARGÉE.

Ainsi, lorsque le Ciel opprime une Princesse,
Qui fut l'unique objet de toute ma tendresse ;
Quand la pure amitié, qui dirige son cœur,
Ne doit prescrire au mien que les loix de l'honneur :
Irai-je du destin, ministre impitoyable,
Combler par un forfait le malheur qui l'accable ?

CREON.

Remettez-la vous-même aux mains de son époux ;
C'est tout ce que l'honneur peut exiger de vous.
Offrez à sa vertu votre amour pour victime ;

Mais songez à venger un pere magnanime.
Pour appaiser son ombre, immolez le Tyran.

ARGÉE.

Je lui dois des efforts plus dignes de son sang.
Danaüs n'eut point part au mouvement rebelle,
Qui le fit couronner par ce peuple infidelle :
Et je puis, sans rougir, faire place aujourd'hui,
Au pere d'Hypermnestre, et lui servir d'appui.
Que dis-je ! je le dois pour assurer ma gloire ;
Ses bienfaits sont toujours présens à ma mémoire :
Ce Prince, avec l'empire, offre en ce même jour,
De me donner encor l'objet de mon amour ;
Et j'irois pour le prix d'un sentiment si tendre,
Ravir avec sa vie un bien qu'il veut me rendre !
Non, le trône à mes yeux n'aura jamais d'éclat,
Si je n'y puis monter que par un attentat.

CREON.

Ciel ! quelle illusion ! Quoi ! pour une maîtresse,
Vous renoncez au rang...

ARGÉE.

Respectez la Princesse ;
Un noble sentiment me dicte ce dessein.
C'est la vertu, Créon, qui le met dans mon sein.

CREON.

Dites plutôt, l'amour.

ARGÉE.

Eh bien ! ce Dieu propice
Vient soutenir mon cœur dans ce grand sacrifice ;
S'il m'en cache l'horreur sous son heureux bandeau,
Le coup sera plus doux, mon triomphe aussi beau.

Le Ciel m'ouvre à la gloire une route nouvelle ;
Je cede avec transport à sa voix qui m'appelle.
Le trône, quelqu'éclat qu'il présente à nos yeux,
N'est pas ce qui nous rend dignes de nos ayeux.
Nos devoirs satisfaits offrent une couronne
Préférable aux honneurs que la fortune donne.
Voilà l'ambition dont mon cœur est flatté ;
Pour le sceptre, il suffit de l'avoir mérité.

CRÉON.

De ces nobles projets mon ame est étonnée ;
Mais, quoi qu'enfin sur vous regle la destinée,
Allez remplir, Seigneur, des jours si glorieux ;
Ecoutez ce grand cœur, et laissez faire aux Dieux.

ARGÉE.

Pour prévenir les coups d'une main vengeresse,
Il faut à Danaüs arracher la Princesse.
Je vais tout disposer, et saisir le moment,
Qui puisse m'assurer d'un objet si charmant.
Oubliez ma fortune, et chérissez ma gloire :
Sur l'amour je remporte une illustre victoire ;
Et, malgré mes malheurs, mon sort sera trop doux,
Si je rends Hypermnestre aux mains de son époux.
Exact dans mes devoirs, j'en suis la loi sévere ;
C'est ainsi, cher Créon, que je venge mon pere.
Si ses vertus un jour peuvent renaître en moi,
Argos, en me pleurant, pleurera ce grand Roi.

(*Il sort.*)

SCENE II.

CREON, *seul.*

Qu'a son gré, sa vertu se montre toute entiere ;
Ouvrons de son Rival la fatale carriere ;
Et si de Danaüs il doit trancher les jours,
Aux destins conjurés laissons un libre cours.
Je vais exécuter ce que le Ciel m'inspire,
Pour le salut du Prince et le bien de l'Empire.
(*Il sort.*)

SCENE III.

DANAUS, ANTENOR.

DANAUS.

Qu'entends-je ! juste Ciel ! ma fille m'a trompé.

ANTENOR.

Oui, Seigneur, à vos coups Lyncée est échappé.
Le téméraire Argée étoit seul à sa suite ;
Il a favorisé le projet de sa fuite.
On répand même un bruit parmi vos ennemis,
Que du Roi Gélanor cet Argée est le fils.
Du préjugé, Seigneur, vous connoissez la force ;
Etouffez de ce bruit la dangereuse amorce.

DANAUS.

Je connois, par ce trait, leur noire trahison.
Allez vous assurer d'Argée et de Créon.
Ne perdez point de tems, courez, le péril presse....
Vous, Gardes, dans ces lieux, conduisez la Princesse.

SCENE IV.

DANAUS, *seul.*

Si vous prenez plaisir à voir des malheureux,
Vous êtes satisfaits, destins trop rigoureux.
Tous les Dieux ennemis, les enfers et la terre,
Conspirent aujourd'hui pour me faire la guerre;
Et dans le triste sort que j'ai trop mérité,
De mes propres fureurs je suis épouvanté.
Ce sont les premiers traits qui punissent mon crime;
Le sang des innocens demande leur victime.
Dans cette extrémité, quel sera mon recours?
A quel Dieu désormais demander du secours?
Pressé de tous côtés par l'affreuse tempête,
Que le courroux du Ciel fait gronder sur ma tête;
Le naufrage est présent, je ne vois point de port:
Malheureux à ce prix, devois-je fuir la mort?
Falloit-il m'avertir d'un précipice horrible,
Pour m'en rendre, grands Dieux! la chûte plus terrible?
J'y tombois innocent, j'y tombe criminel,
Et couvert des horreurs d'un opprobre éternel.

Mais, d'où vient ce remords ? d'où naissent mes alarmes ?
A mes cruels destins pourquoi prêter des armes ?
L'homme, par sa foiblesse, en tous lieux combattu,
Manquera-t-il toujours de vice ou de vertu ?

SCENE V.

DANAUS, HYPERMNESTRE, GARDES.

DANAUS *fait signe aux Gardes de se retirer.*

Votre époux est-il mort ? respire-t-il encore ?
D'où vient, s'il ne vit plus, que votre Roi l'ignore ?
Parlez sans hésiter.

HYPERMNESTRE.

Je l'ai sauvé, Seigneur.

DANAUS.

Eh ! quel est ton espoir ?

HYPERMNESTRE.

Une seule faveur,
La mort.

DANAUS.

Elle est trop juste, et bientôt ton supplice....
Mais ma tendresse encore arrête ma justice ;
Et, malgré mon courroux, la nature, chez moi,
Excuse ton erreur, et me parle pour toi.
L'amour de ton devoir te conduit, je l'avoue ;
Mais une illusion te séduit et te joue :
Conçois-en le danger aux maux qu'elle produit,

Puisque la mort d'un pere en doit être le fruit.
Tous mes Neveux sont morts, et ta pitié funeste
Sauve mon assassin dans celui qui me reste :
Une juste vengeance arme aujourd'hui son bras ;
Sa gloire, son devoir, demandent mon trépas.
Considere les maux dont ta faute est suivie ;
Vois déja ton époux armé contre ma vie,
Et les forces du Nil, soutenant sa fureur,
Remplir ces tristes lieux de carnage et d'horreur.

HYPERMNESTRE.

Je connois vos périls, et mon ame abattue,
Sur vos tristes destins n'ose porter la vue.
Je tremble, et mon esprit contemplant vos malheurs,
Ne voit de tous côtés que des sources de pleurs.
Mais les crimes, enfin, d'où naissent mes alarmes,
Etonnent seuls mon cœur, et font couler mes larmes.
Pour sauver votre gloire et garantir vos jours,
Je voudrois que ma mort fût de quelque secours ;
Vous m'y verriez voler à mes devoirs fidelle,
Et tout mon sang versé vous prouveroit mon zele.

DANAUS.

Je le connois ce zele ; et je connois la main
Qui soutient contre moi ton criminel dessein.
Pour sauver ton époux, tu t'es servi d'Argée.

HYPERMNESTRE.

Je frémis de l'erreur où votre ame est plongée.
Pourquoi soupçonnez-vous cet amant malheureux,
Pour me porter à faire un effort généreux ?
Ma vertu suffisoit : un objet legitime
La fit agir, Seigneur ; à vos yeux c'est un crime :

Par lui votre projet se trouve confondu ;
Je ne m'en répens pas, j'ai fait ce que j'ai dû.

DANAUS.

En confessant le crime où tu t'es engagée,
Tu veux me déguiser celui que trame Argée.
Je sais tout, et je suis instruit de son projet ;
Ma couronne aujourd'hui fait son unique objet :
L'amour qu'il eut pour toi, séduit encor ton ame ;
Et, pour récompenser sa malheureuse flamme,
Voulant de cet amant faire mon successeur,
Tu sauves ton époux, pour me percer le cœur.

HYPERMNESTRE.

Ne poussez pas plus loin l'horreur et l'injustice :
Votre crime, Seigneur, suffit pour mon supplice.
Si mon devoir me rend la complice du sort,
Frappez, voilà mon cœur ; vengez-vous par ma mort.

DANAUS.

Puisque l'amour, pour toi, n'a rien d'assez terrible,
Je sais par où je puis te la rendre sensible :
Je l'accompagnerai de si grandes horreurs,
Qu'elles égaleront l'excès de mes malheurs....
Mais je vois Anténor : Ciel ! que vient-il m'apprendre ?

SCENE VI.

SCENE VI.

DANAUS, HYPERMNESTRE, ANTENOR.

ANTENOR.

Contre vos ennemis songez à vous défendre :
Créon, épouvanté des périls de son fils,
Vient, pour l'en délivrer, d'armer tous ses amis.
Par crainte ou par espoir, cette troupe rebelle
A séduit tout le peuple, et l'entraîne avec elle.
Ils demandent Argée, ils le veulent pour Roi :
Prêts à tout hasarder pour lui prouver sa foi,
Et le fils d'Egyptus lui-même est à leur tête ;
Opposez vos efforts au coup qu'il vous apprête.
Tout céde à sa valeur ; vos Gardes sont forcés,
Et vous êtes perdu, si vous ne paroissez.

HYPERMNESTRE.

Je succombe à ce coup.

DANAUS.

Eh bien ! fille barbare,
Ton cœur est-il content du sort qu'on me prépare ?

HYPERMNESTRE.

Dans un si grand péril, pour défendre vos jours,
De la valeur d'Argée empruntez le secours.
Non, ne redoutez rien ; ce héros intrepide,
Contre vos ennemis...

DANAUS.

Ah ! je t'entends, perfide.

Ne crois pas le sauver. Maître de ses destins,
Je vais, par son trépas effrayer les mutins...
Anténor, sur l'autel des fieres Euménides,
Va répandre le sang dont elles sont avides.
Pour assouvir l'enfer, je vais lui présenter
Une victime affreuse, et qui doit le flatter.

(A Hypermnestre.)

Tu dois être présente au cruel sacrifice,
Que le Ciel irrité demande à ma justice....
Suis moi, cher Anténor; viens connoître le cœur,
Que ta main doit percer pour parer mon malheur.
Puisque le sort cruel veut me rendre coupable,
Je dois justifier son courroux implacable....
Et vous, Dieux ennemis! pour tout remplir d'effroi,
Vous pouvez en ce jour vous en fier à moi.

Fin du second Acte.

INTERMEDE
DU SECOND ACTE.

(La Scene représente une place d'Argos. Arlequin armé de toutes pieces, et une bouteille à son côté, entre en tremblant.)

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN.

A L'AIDE ! au meurtre ! au secours !
Argos voit, pour le coup, le dernier de ses jours.
Quel spectacle d'horreur ! Quel horrible carnage !
Jamais on ne vit telle rage.
A l'aspect du péril, mon cœur épouvanté,
Voyant la ville pleine et de meurtre et d'alarmes,
Je me suis couvert de ces armes,
Pour parer la déloyauté
De quelque fleche meurtriere,
Qui pourroit, moi fuyant, me blesser par derriere.
Mais, me voici, je crois, en lieu de sûreté,
Et j'y puis respirer en toute liberté.
Réfléchissons sur la folie,

Qui mêle l'étranger avec le citoyen.
Le Roi de ses Neveux vient d'éteindre la vie,
Et ce coup-là ne vaut rien.
Mais, pour venger la mort de ces malheureux Princes,
Faut-il donc dépeupler la Ville et les Provinces;
Et faut-il, pour cela, devenir l'assassin
De son ami, de son voisin ?
Non, ma raison s'y perd; c'est être fol, sans doute:
Je puis le dire ici, personne ne m'écoute.
Si Danaüs, par ses forfaits,
A mis les Dieux en colere;
Par ma foi! c'est son affaire;
La mienne est de vivre en paix.
Sans doute, et ma peau m'est plus chere,
Que Danaüs ne fut jamais :
Ma foi, c'est un grand avantage,
Que de manquer de courage;
C'est le plus grand présent des Dieux.
Un poltron voit long-tems la lumiere des Cieux.
Tandis que l'on se bat et que l'on fait tapage,
Prenons un peu de ce breuvage,
Afin de rassurer mon cœur
Contre ma mortelle frayeur.
Nos braves, engagés dans la guerre civile,
Vont bientôt depeupler la ville;
Comme ils s'égorgent sans quartier,
On n'y verra ce soir aucun cabaretier.
Par une prévoyance, aussi sage qu'utile,
D'un vin délicieux j'ai fait provision :
Jouissons donc ici de ma précaution.

(Il boit.)

Cela vaut mieux qu'un coup d'épée.

(On entend ici un grand bruit de tambours, de timbales, et les clameurs des combattans.)

ARLEQUIN.

Ouf! qu'entends-je ? quel bruit ! quelle horreur!...
Sauvons-nous.

LE CHŒUR DES COMBATTANS.

Frappons ; point de quartier, le Ciel combat pour nous.

ARLEQUIN.

C'en est fait ; je finis ici ma destinée.

(Une troupe du parti du Roi, et une de celui des conjurés, au bruit d'une symphonie guerriere, font un combat sur le Théatre, en forme de ballet, dans lequel le parti de Danaüs est battu : les vainqueurs célebrent leur victoire, & apperçoivent Arlequin.)

UN SOLDAT.

Qui vive ?

ARLEQUIN.

C'est un mort.

LE SOLDAT.

Qui parle et qui raisonne ?

ARLEQUIN, *se levant sur son séant.*

Croyez-moi, je dis vrai ; l'appas d'une couronne
Ne sauroit me faire mentir.
Je suis mort ; c'en est fait : regardez mon visage.
Ne me tuez pas davantage,
Je ne saurois en revenir.

(Il se recouche.)

LE SOLDAT.

Un mort ne porte point de vin dans son bagage.

ARLEQUIN, *se soulevant.*

C'est pour payer le passage
De la barque de Caron.

LE SOLDAT.

Voyons si le vin est bon.

ARLEQUIN.

Ce vin est pour les morts : tant qu'on est dans la vie,
C'est une liqueur ennemie.

LE SOLDAT.

Tarare ! pon pon ! buvons ! buvons !
Pour aller à l'Elysée,
Cette voiture est aisée.
Tarare ! pon pon ! buvons ! buvons !

ARLEQUIN, *se levant brusquement.*

Que le diable t'emporte au fond du noir Tartare.
Quoi ! tu bois tout mon vin, sans m'en donner, barbare !
(*Le Soldat vuide la bouteille, & la lui jette à la tête.*)
O Guerrier altéré ! pour payer leurs écots,
Sont-ce là les especes
Que donnent les héros ?

LE SOLDAT.

Ce sont leurs plus grandes largesses ;
Les favoris de Mars payent comme cela.

ARLEQUIN.

Les régale donc qui voudra.

PRÉLUDE.

LE SOLDAT *chante.*

Tout brille lorsqu'on est suivi de la victoire ;
La foudre respectant les immortels lauriers,
Qui couvrent le front des guerriers,
Ne tonne jamais sur leur gloire.
Qu'importe d'avoir raison,
Si l'on n'ose dire non
A ce qu'un vainqueur ordonne ;
Les favoris de Bellonne,
Se moquent de la leçon
Que la justice leur donne :
C'est en vain qu'elle raisonne,
Qu'elle gronde et qu'elle tonne,
Puisqu'on n'ose dire non
A ce qu'un vainqueur ordonne.

ARLEQUIN *chante.*

Si ce sont-là les droits que donne la victoire ;
Si l'on voit des voleurs, que l'on nomme guerriers,
Prendre à l'ombre de leurs lauriers,
Le vin des autres, et le boire ;
Et quoique l'on ait raison,
Si l'on n'ose dire non
A ce qu'un vainqueur ordonne ;
Ce favori de Bellonne,
Entre nous est un frippon,
La victoire une frippone ;
Qu'elle gronde et qu'elle tonne,
Contre elle ainsi je raisonne,

Puisqu'on n'ose dire non
A ce qu'un vainqueur ordonne.
(*On entend un grand bruit de guerre.*)

ARLEQUIN.

Messieurs, la gloire vous appelle.

LE SOLDAT.

Venez en prendre votre part.

ARLEQUIN.

Je n'eus jamais de goût pour elle;
De l'aimer, à présent, je m'y prendrois trop tard.

LE SOLDAT,

Non, je connois votre courage,
Et j'en juge à votre air guerrier.
Par ces armes, sur nous, vous avez l'avantage;
Il n'est contre vos jours point de trait meurtrier:
Vous ne craignez ni dard, ni fleche;
Venez nous guider sur la breche.

ARLEQUIN.

Pour me vaincre, Messieurs, ma seule peur suffit.
Quand même de Pallas je porterois l'égide,
Le vent d'une fleche homicide,
Me tuera sans contredit.
(*La symphonie recommence.*)

LE SOLDAT *chante.*

Allons, volons à la gloire;
Que le soleil, dans ce jour,
Ayant fini son tour,
De l'éclat de notre victoire
Amuse Thétis et sa Cour;
Que les clameurs et le carnage,

Excitent la guerriere ardeur,
Dont Mars nous échauffe le cœur.
Que de la mort l'affreux ravage,
Que les clameurs et le carnage,
Excitent la guerriere ardeur,
Dont Mars nous échauffe le cœur.

(Les Soldats animés de fureur, font un Ballet caractérisé de leur avidité pour le combat : ils font marcher Arlequin par force, qui exprime sa frayeur par des gestes comiques.)

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Priez les Dieux pour moi; j'ai bien peur que l'histoire
Ne consacre ma mort au Temple de mémoire.
Je m'en vais, malgré moi, dans l'horreur des combats :
Si j'y rencontre la victoire,
Il faudra que la peur la guide sur mes pas.

Fin de l'Intermede du second Acte.

ACTE III.

(La Scene représente le Temple où Hypermnestre est gardée, & l'Autel des Euménides.)

SCENE PREMIERE.

HYPERMNESTRE.

Un noir pressentiment de mon ame s'empare ;
Cet autel me fait voir le sort qu'on me prépare.
En vain le Roi me cache un ordre rigoureux ;
Je prévois ses desseins, et j'y borne mes vœux :
En vain contre mes jours sa cruauté conspire ;
La mort que l'on m'apprête est le bien où j'aspire :
Elle seule aujourd'hui peut me donner la paix,
Que nos cœurs ici bas ne rencontrent jamais.
Nos plaisirs sont trompeurs, nos peines sont réelles ;
Et, des biens les plus doux, naissent les plus cruelles.
Si ce monde à nos yeux présente quelques fleurs,
Il faut que les mortels les arrosent de pleurs.
Enfin, de mes malheurs la mesure est remplie ;
Du généreux Argée on immole la vie :
Mon époux est armé, mon pere va périr.
Dans ce terrible état, à quèl Dieu recourir ?
Quel parti dois-je prendre ? et quel espoir me reste ?

Pour qui faire des vœux dans ce moment funeste ?
Seront-ils pour mon pere, ou bien pour mon époux ?
Le crime et la vengeance excitent leur courroux :
Tous les deux agités des fieres Euménides,
Ne me permettent plus que des vœux parricides ;
Et de quelque côté que je tourne les yeux,
Je vois tomber sur moi la colere des Dieux.
Si d'un crime inconnu vous me trouvez coupable,
Eteignez dans mon sang votre haine implacable ;
Ne lancez que sur moi votre courroux vengeur,
Et faites-moi du moins expirer de douleur....
On vient.

SCENE II.

(Créon, suivi de quelques Soldats, se rend le maître du Temple.)

HYPERMNESTRE, CREON.

CREON.

Ce n'est plus vous que le destin menace,
Madame ; dans ces lieux tout a changé de face.
Argée a vu périr, par notre heureux secours,
Tous ceux qu'un ordre injuste armoit contre ses jours ;
Et, cédant aux transports de sa vive tendresse,
Le premier de ses soins agit pour sa Princesse.
Suivez mes pas ; fuyez de ces funestes lieux :

Venez voir ce héros, votre époux et les Dieux,
Contre vos ennemis prendre votre défense.

HYPERMNESTRE.

Satisfaites, de grace, à mon impatience :
D'un pere et d'un époux, apprenez-moi l'état.
Que font-ils, cher Créon ?

CREON.

Dans l'horreur du combat,
J'ai reconnu le Roi, dont l'intrépide audace
Affronte le péril qui par-tout le menace,
Et qui, couvrant le champ de morts et de mourans,
Rompoit des conjurés les redoutables rangs :
La mort voloit par-tout ; un horrible carnage,
Par des fleuves de sang nous traçoit son image ;
Lorsque par ses efforts, votre époux furieux,
Balance la victoire, et partage les Dieux.
Tous les deux, animés de haine et de colere,
Votre pere le cherche, il cherche votre pere ;
Et si j'en puis juger, l'un des deux, par sa mort,
Va bientôt du combat déterminer le sort.

HYPERMNESTRE.

Quel parti prend Argée, en ce moment terrible ?
Aux dangers de mon pere a-t-il l'ame insensible ?
Le verroit-il, hélas ! sur le point de périr,
Sans faire aucun effort pour l'aller secourir ?

CREON.

J'ignore les projets qu'en secret il médite ;
De ses libérateurs, ce Prince a pris l'élite :
Avec eux je l'ai vu dans les mêmes instans,
Se mêler furieux parmi les combattans.

HYPERMNESTRE.

HYPERMNESTRE.

Seroit-il emporté d'un esprit de vengeance ?
Peut-être ses malheurs lassent-ils sa constance.
O Ciel ! ne souffrez pas que je puisse aujourd'hui,
Pour combler tous mes maux, me plaindre encor de lui...
Que dis-je ! en quel erreur mon ame est engagée ?
Ai-je donc oublié les sentimens d'Argée ?
Non, je réponds de lui ; ce Prince généreux
Prend les armes pour moi, ses coups seront heureux.
Dieux ! parmi tant de maux vous voulez que j'espere ;
Puisqu'il combat, enfin, il combat pour mon pere.
Mais, hélas ! je frémis dans ce moment fatal,
S'il s'arme pour mon pere, il combat son Rival.
Puis-je l'en soupçonner ? Dans ce cœur magnanime,
Contre les malheureux la vengeance est un crime.
Sur ces objets sacrés porteroit-il ses coups ?
Non, sa gloire me doit mon pere et mon époux....
Allons joindre le Roi dans cè péril extrême.

SCENE III.

HYPERMNESTRE, CREON, ANTENOR, *suivi de la pompe du sacrifice, qui en exprime toute l'horreur, & d'une troupe de soldats supérieure à celle de Créon qui est désarmée, sans resistance.*

ANTENOR.

Il faut par votre sang l'en retirer vous-même :
Les Dieux avoient parlé pour conserver ses jours ;
Votre infidelité s'oppose à leur secours.
Il faut les appaiser par un juste supplice,
Et leur offrir ici vos jours en sacrifice.
Le Roi, pour étonner aujourd'hui l'univers,
Veut que ses ennemis l'annoncent aux enfers.

HYPERMNESTRE.

Je consens, par ma mort, d'expier tant de crimes ;
Ne cherchez point ailleurs, grands Dieux! d'autres victimes :
Il faut par un sang pur arroser vos autels ;
Lui seul peut effacer les forfaits des mortels.

(Elle se jette à genoux & embrasse l'Autel pour être sacrifiée.)

ANTENOR.

Noires filles du Stix, terribles Euménides,
Eteignez votre soif pour le sang des Bélides !
Contentes de celui que l'on va vous offrir,
Rentrez dans les enfers pour n'en plus ressortir :

Dans les gouffres profonds de l'éternel abîme,
Emportez avec vous cette triste victime ;
Je l'offre à vos fureurs.

(Il leve le bras pour la frapper.)

SCENE DERNIERE.

DANAUS, *blessé & soutenu par Argée.* HYPERMNESTRE, ANTENOR, TROUPE D'ARGIENS ET DE SACRIFICATEURS.

DANAUS.

ARRÊTE, malheureux !
Un sang plus criminel doit appaiser les Dieux.

HYPERMNESTRE.

Que vois-je ! en quel état !

DANAUS.

Calmez votre tristesse,
Je ne mérite ici, ni regrets, ni tendresse ;
Mais avant mon trépas, Prêtres des Immortels,
Punissez ce perfide, et vengez les autels :
C'est son sang odieux que le Ciel vous demande ;
Pour la premiere fois, j'entends ce qu'il commande....

(*A Anténor.*)

Reçois de tes conseils le juste châtiment ;
C'est encor te traiter trop favorablement....

Prêtres, obéissez ! Tombant au précipice,
Il faut du moins finir par un trait de justice.

ANTENOR.

C'est-là le juste prix de ma fidelité.
En servant tes fureurs, je l'ai trop mérité !

DANAUS.

Puissent périr ainsi les indignes Ministres,
Qui séduisent leurs Rois par des conseils sinistres :
Le Ciel en ma faveur se montre encor trop doux,
Puisqu'il me laisse ici le choix de votre époux.
Vous êtes libre, enfin ; cette main malheureuse
Vient de couper les nœuds d'une chaîne odieuse :
Votre époux m'a frappé par un dernier effort,
Quand plein de ma fureur je lui donnois la mort.
Les siens m'alloient ravir à ce reste de vie,
Quand le vaillant Argée, arrêtant leur furie,
M'a tiré tout sanglant de leurs cruelles mains :
Le Ciel a secondé ses généreux desseins.
Recevez donc ici ce Prince magnanime,
Ma fille, ses vertus méritent votre estime ;
Vous seule auprès de lui, vous pouvez m'acquitter,
En lui rendant un cœur qu'il sut trop mériter.
Je succombe, et la mort finissant ma carriere,
Déja d'un voile affreux me cache la lumiere.
Je vais donc habiter le sejour éternel :
Que je suis malheureux d'y tomber criminel !
De ta justice, ô Ciel ! quelle effrayante image !
Je tombe sur l'autel consacré par ma rage.

(*Il chancele, & tombe sur l'Autel.*)

HYPERMNESTRE.

Il expire, grands Dieux!

ARGÉE.

Déplorons ses malheurs.
Ce jour n'est destiné que pour verser des pleurs!

Fin du troisiéme et dernier Acte.

TERMEDE

ROISIEME ACTE.

NE PREMIERE.

ARLEQUIN, *seul.*

ar ma foi ! pour se faire connoître,
uvoir une fois paroître ;
gainer, peut souffrir un affront,
ngereux demeureroit le maître,
e croyoit pas poltron.
ois manquer de courage ;
is pour garant ma peur :
ıris épouvantoient mon cœur ;
quand j'ai vu qu'au milieu du carnage,
gé venoit à moi,
animé d'une héroïque rage
soit de mon seul effroi :
pé d'estoc et de taille,
cette horrible bataille,
compter par les guerriers
utable aujourd'hui vient d'éteindre,
rameaux de mes lauriers,
ıps que j'avois à craindre....

J'entends des sons harmonieux;
C'est le peuple qui vient célébrer en ces lieux,
Par une fête brillante,
Nos succès éclatans et nos faits glorieux:
Oh! que la flûte est consolante,
Elle vaut la trompette, et mieux....
Euphrosine paroît, et mon ame attendrie,
A son aimable aspect ressent mille plaisirs:
La pauvre enfant, sans doute, a tremblé pour ma vie,
Et mon amour lui doit payer tous ses soupirs.
Il faut se rafraîchir après une victoire;
Nos ennemis n'existent plus:
Allons aux palmes de la gloire,
Mêler les myrtes de Vénus.

SCENE II.

EUPHROSINE, SON PERE, SA MERE, ARLEQUIN, TROUPE D'ARGIENS ET D'ARGIENNES.

EUPHROSINE.

Ah! mon cher Arlequin, ma peur étoit extrême,
Tant que je vous ai vu dans cet affreux combat!

ARLEQUIN.

Pardi! je le crois fort, je tremblois bien moi-même;
Jamais mon cœur ne fut dans un si triste état.
Pour graver notre nom au Temple de mémoire,
Il nous en coûte diablement,

Et nous payons bien chérement
Les faveurs que nous fait la gloire !
Quoi qu'il en soit, le front couronné de lauriers,
Je viens vous rejoindre, Euphrosine,
Et je crois que la main du Phénix des guerriers
Mérite que l'amour lui fasse bonne mine.

EUPHROSINE.

Vous ne craignez donc plus que le Ciel en courroux,
Par un triste accident, trouble notre hyménée.

ARLEQUIN.

J'ai corrigé la destinée,
Et je puis, sans danger, devenir votre époux.
Quand d'un fer meurtrier on a bravé les coups,
L'ame d'aucun péril ne peut être étonnée.

LE PERE.

Oui, donnez-vous la main, dans des momens si doux,
Où le vice puni, la vertu couronnée,
Montrent que les destins se déclarent pour nous.

LA MERE.

Ma fille, en ces momens que ma joie est extrême !
Le plaisir que je vois éclater dans tes yeux,
Rappelle dans mon cœur ces instans précieux,
Où pour moi, mon époux paroissoit l'amour même.
Hélas ! ces tems sont bien changés.

LE PERE.

Ma femme, ce discours me paroît inutile;
Tâchez plutôt, en mere habile,
De leur cacher le joug où vous les engagez.

LA MERE.

Mon cher, par les douceurs qui vont lier leurs ames,
Je voudrois, dans ton cœur, rallumer quelques flammes.

LE PERE.

Ce sont discours perdus; chaque chose a son tems:
Unissons ces époux, profitons des instans.

ARLEQUIN.

Livrons-nous à nos feux, adorable Euphrosine,
Pour vous mon tendre cœur est l'écho de l'amour:
Puisse aujourd'hui le vôtre, en ce charmant séjour,
Me rendre les accens d'une voix si divine!

EUPHROSINE.

Aisément, mon cher, je devine
Que le mien vous répondra.

ARLEQUIN.

Arrive donc ce qu'il pourra.
Pour rendre votre chaîne éternelle et charmante,
Soyez toujours tendre et constante.
(Il lui donne la main.)

UN ARGIEN *chante.*

Les Dieux, enfin, sont satisfaits,
Et leur tonnerre
Efface de la terre
Les criminels et leurs forfaits.
Un Roi, formé par la sagesse,
Assure la paix en ces lieux:

Marquons-lui tous notre tendresse ;
Célébrons, par nos chants, ses destins glorieux.
Que le respect est fort, soutenu par l'estime !
Qu'il est doux d'obéir au souverain pouvoir,
Lorsque, par son exemple, un Prince magnanime,
Nous fait chérir les loix qu'impose le devoir !

On danse.

L'ARGIEN.

L'Hymen est d'abord plein de grace ;
L'Amour allume son flambeau ;
Mais il y trouve son tombeau,
Et l'ennui vient prendre sa place.
Pour rendre heureux votre lien,
Conservez-vous toujours fideles,
Car vos chaînes sont éternelles ;
Jeunes Epoux, songez-y bien.

LE PERE.

Ecoutez ce conseil, mon gendre :
L'hymen est un joug bien pesant ;
Pour l'adoucir, mon cher enfant,
Soyez toujours fidele et tendre.
Pour vous faire un heureux destin,
De peur que l'amour ne s'envole,
Tenez vous tous les deux parole,
Et signez-la soir et matin.

LA MERE.

Ecoutez mon conseil, ma fille :
Pour tâcher d'arrêter l'amour

Qui vous unit dans ce beau jour,
Soyez toujours tendre et docile.
Pour rendre vos liens plus doux,
L'hymen et l'amour, plus propices,
Répétez bien vos sacrifices,
Car votre sort dépend de vous.

ARLEQUIN.

Pour rendre heureuse votre vie,
Il ne faut donc que vous aimer :
Vos beaux yeux ont su me charmer ;
Vous plaire est toute mon envie.
Soutenez mes tendres desirs ;
Ils sont faciles à comprendre,
Et l'amour vient vous les apprendre,
Par la voix même des plaisirs.

EUPHROSINE.

De bon cœur j'en suis l'interprete ;
Et, s'il ne faut que vous aimer,
Pour vous plaire et pour vous charmer,
L'affaire sera bientôt faite.
Pour me faire un heureux destin,
Conservez-moi votre tendresse ;
Aimez, dites-le moi, sans cesse,
Le jour, la nuit et le matin.

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Ah ! que ma maîtresse est aimable !
Parterre, l'êtes-vous autant ?
C'est ici le fâcheux instant

Où vous êtes très-redoutable.
Je voudrois plaire et vous charmer ;
Mais le projet est difficile :
Vous pouvez le rendre facile ;
Applaudissez pour m'animer.

FIN.

VAUDEVILLE
DE DANAÜS.
Musique de Mouret.

L'Hy-men est d'a-bord plein de

Gra-ce. L'Amour al-lu-me son flam-

-beau. Mais il y trou-ve son Tom-

-beau. Et l'En-nui vient pren-dre sa

pla-ce. Pour rendre heureux vo-tre li-

-en. Con-ser-vés vous tou-jours fi-

-dè-les, Car vos chaines sont é-ter-

-nel les Jeunes E-poux songés y bien.

LE VALET AUTEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN VERS LIBRES,

DE DE L'ISLE.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DU VALET AUTEUR.

VALERE est *incognito*, sous le nom de Lisimon, dans le Château de Léandre, frere de Julie, dont il est l'Amant. Il ouvre la scene avec elle, et lui fait part de l'embarrassante situation où il se trouve. Dorante, son pere, veut le marier à Isabelle, fille de Géronte et Amante de Léandre; et l'arrivée du vieux Géronte au Château, fait craindre à Valere de voir presser ce mariage, si contraire à ses vœux. Julie n'ose désapprouver le déguisement de Valere, sans, cependant, en attendre un bien heureux succès. Valentin, autrefois valet de Léandre, et, pour le présent, cocher de Géronte, chez lequel il s'est introduit, afin d'être plus utile à l'amour de son véritable Maître, vient lui apprendre qu'en conduisant Géronte, il a fait, tout exprès, briser sa chaise, vis-à-vis de ce Château, qu'il lui a persuadé appartenir à Dorante, et où

il menoit Isabelle pour terminer le mariage arrêté entr'eux. Valentin ajoute à Léandre, que, pour faire réussir ses projets, il faut qu'il se fasse passer pour Valere. Léandre a quelque peine à se prêter à cette supposition ; mais, enfin, son amour l'emporte sur ses scrupules. Valentin ne lui en dit pas davantage, réservant de plus grands détails pour Nérine, Suivante d'Isabelle, et à qui il doit faire prendre les intérêts de Léandre. Dans son entretien avec Nérine, Valentin dit qu'il a été autrefois Comédien, et même Auteur. Nérine lui demande quelle Piece il a faite ; il lui répond que c'est celle que l'on va jouer dans ce Château, et qu'elle en sera une des principales Actrices. Nérine, instruite de tout, promet ses secours à Valentin. Celui ci a si bien prévenu Géronte en faveur du prétendu Valere, qu'il ne desire rien tant que de le voir son gendre. Mais, comme Léandre est peu au fait de l'intrigue de Valentin, il lui échappe plusieurs étourderies, qui exercent les talens de ce fourbe. Isabelle a fait connoître à son pere la répugnance qu'elle a pour l'Amant qu'il lui propose ; mais elle ne voit pas plutôt

que ce prétendu Valere n'est autre que Léandre, qu'elle montre une entiere obéissance, dont son pere est dupe et fort satisfait ; et il écrit à Dorante, pour le presser de venir conclure. Valentin s'occupe des moyens de prévenir ce nouvel incident ; et, rencontrant Arlequin, valet de Valere, il apprend que ce dernier est dans le Château, et il engage Isabelle à le recevoir si mal, qu'il soit dégoûté dès la premiere entrevue. Le véritable Valere paroît : il déclare qu'il aime Julie, et cela met tous les Amans d'accord. Mais Dorante, trompé par la lettre de Geronte, vient leur donner de nouvelles inquiétudes. Valentin cherche à l'éloigner par de nouvelles fourberies, qui ne font que produire un plus grand embarras. Il se voit forcé de tout avouer aux deux peres ; ce qui explique, enfin, et débrouille cette double intrigue. Dorante et Geronte lui pardonnent, et consentent au mariage de Léandre avec Isabelle, et de Julie avec Valere.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE VALET AUTEUR.

TOUT le monde convient que cette Piece ne répond au titre qu'autant que l'on veut bien s'y prêter, et que le *Valet Auteur* n'est qu'un *Valet intrigant*, tel que l'on en voit dans la plupart des Comédies, et, sur-tout, dans *les Fourberies de Scapin*. Mais les Auteurs Dramatiques sont, par fois, malheureusement obligés de se conformer au goût du jour. Un titre, joliment imaginé et bien sonnant à l'oreille, attire un plus grand nombre de Spectateurs, et les Auteurs y trouvent quelquefois leur compte, du moins, du côté de l'intérêt. Nous en avons plus d'un exemple; mais c'est un des moindres défauts de notre Théatre.

Cette Piece fut très-applaudie : plusieurs scenes parurent dignes de la véritable Comédie, et d'être sorties de la plume de de l'Isle.

LE VALET AUTEUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES

ET EN VERS LIBRES,

DE DE L'ISLE.

Représentée le 2 Août 1738.

A

PERSONNAGES.

GERONTE, pere d'Isabelle.

ISABELLE, Amante de Léandre, promise à Valere.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

VALERE, promis à Isabelle, Amant de Julie.

JULIE, Amante de Valere, sœur de Léandre.

DORANTE, pere de Valere.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

VALENTIN, valet de Léandre, et cocher de Geronte.

ARLEQUIN, valet de Valere.

La Scene est dans une Maison de Campagne, près d'Orléans.

LE VALET AUTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

JULIE, VALERE.

JULIE.

JE n'y puis consentir : songez-vous bien, Valere,
Que ce jeu contre moi peut irriter mon frere,
Et l'indisposer contre vous.

VALERE.

Bien loin de craindre son courroux,
Si votre cœur répond à ma fidele flamme,
J'attendrirai pour moi son ame
Par des traits que l'amour doit lui rendre bien doux.

JULIE.

Quoi ! sous prétexte d'une affaire,
Et sous le nom de Lisimon,
Vous vous cachez dans sa maison ?
Ce trait est imprudent autant que téméraire.

VALERE.

Dans l'état où je suis, cet innocent détour,
Pour lui, comme pour moi, devenoit nécessaire :
Oui, je veux que Léandre approuve mon amour,
Et tout ce que, pour vous, il m'oblige de faire ;
Par tous ses intérêts je prétends, en ce jour,
Le lier à mon sort d'une amitié si forte,
Que du beau feu qui me transporte,
Il devienne le protecteur.

JULIE.

Ne vous flattez-vous point d'une vaine chimere ?

VALERE.

Apprenez un secret dont je vous fis mystere,
Dans la crainte que j'eus d'alarmer votre cœur :
La beauté pour qui brûle aujourd'hui votre frere,
Isabelle, l'objet de ses plus tendres vœux,
M'étoit promise par son pere,
Et le mien, de concert, avoit signé nos nœuds.

JULIE.

O Ciel ! que dites-vous? et que viens-je d'entendre ?
Vous êtes ce Rival dont m'a parlé Léandre !

VALERE.

Oui, je suis ce Rival qu'à tort il haïssoit :
Uniquement épris, Madame, de vos charmes,
J'étois venu pour lui prêter des armes
Contre l'hymen qu'il redoutoit.

JULIE.

J'apprends avec plaisir cette heureuse nouvelle.

VALERE.

Pour combie de bonheur, j'ai su que d'Isabelle

Léandre est tendrement aimé,
Et qu'ils brûlent tous deux d'une ardeur mutuelle :
De plus, Geronte en est charmé ;
Et j'ai lieu de penser qu'oubliant sa promesse,
Il vient couronner leur tendresse :
Manquant à sa parole il me sert en ce jour ;
Ce trait, que je pourrois traiter de perfidie,
Favorise ici mon amour,
Et fait, en m'outrageant, le bonheur de ma vie.

JULIE.

Comment le savez-vous ? Ne vous trompez-vous pas ?

VALERE.

Voulant rompre les nœuds d'un hymen redoutable,
Un Valet, par mon ordre, accompagnoit leurs pas ;
Quand, par un accident, soit feint, soit véritable,
Ils se sont arrêtés aujourd'hui dans ces lieux ;
Tous deux dans vos jardins ils sont allés se rendre,
Où je ne doute pas qu'ils ne cherchent Léandre.

JULIE.

Il est vrai que ce trait paroît mystérieux,
Mais l'on pourroit bien s'y méprendre ;
Souvent notre intérêt nous fascine les yeux.

VALERE.

Voilà ce qu'un des miens vient ici de m'apprendre.
Quoi qu'il en soit, enfin, ces Amans se verront,
Et soit que le hasard ait conduit l'aventure,
Leurs tendres feux éclateront,
Et pourront réveiller la voix de la nature
Dans un pere trop rigoureux.
Je vais, de mon côté, me prêter à leurs vœux ;

Et, soutenant ici les desseins de Léandre,
Mériter, par les soins d'un sentiment si tendre,
Que sa reconnoissance autorise mes feux.

JULIE.

De peur de nous flatter d'une vaine espérance,
Pour l'intérêt de notre amour,
Il faut examiner le tout avec prudence,
Et que, sur-tout dans ce séjour,
On ne soupçonne point nos cœurs d'intelligence :
Je me dois toute à mon honneur,
Aux regles de la bienséance ;
Ce sont-là les loix de mon cœur.

VALERE.

Commandez, et comptez sur mon obéissance....
J'entends du bruit ; on vient.

SCENE II.

JULIE, VALERE, VALENTIN.

JULIE.

Ah ! bon jour, Valentin ;
Mon frere t'attendoit avec impatience.

VALENTIN.

Pour le joindre, j'ai fait beaucoup de diligence ;
Je suis le messager de son heureux destin,
Et je viens lui donner une bonne nouvelle.

JULIE.

Comment !

VALENTIN.

En son pouvoir je remets Isabelle.

JULIE.

Quoi ! l'objet de ses feux ?

VALENTIN.

Elle est dans ce jardin
Qui se promene avec son pere.

JULIE.

Geronte avoit promis Isabelle à Valere :
Comment ! renonce-t-il à cet engagement ?

VALENTIN.

Je ne puis vous donner cet éclaircissement ;
Car entre nous c'est un mystere,
Dont je ne dois parler qu'à Monsieur votre frere.

JULIE.

Vas donc le joindre promptement,
Tu le trouveras à la chasse.

VALERE, *bas à Julie.*

Etois-je bien instruit ?

JULIE, *bas.*

L'incident m'embarrasse.

VALENTIN.

Je m'en vais le chercher, et sans perdre un moment...
Mais d'Isabelle ici j'apperçois la Suivante,
Et je dois lui parler pour affaire importante.

JULIE.

Rentrons dans la maison, puisque c'est un secret ;

Il faut attendre que Léandre
Vienne lui-même nous l'apprendre.

VALERE.

Oui, dans semblable cas il faut être discret.

SCENE III.

VALENTIN, *seul.*

NON, je ne pense pas que jamais un valet
Ait eu l'audace d'entreprendre
Un si téméraire projet:
J'ai besoin de Nérine, elle doit être au fait
Et je m'en vais bien la surprendre.

SCENE IV.

NERINE, VALENTIN.

NERINE.

T'AYANT vu dans ces lieux, je viens t'entretenir;
Dis-moi, qu'allons-nous devenir?
Tous les coups sont portés: nous voici chez Valere;
Ma maîtresse ne l'aime pas:
Elle craint son hymen bien plus que le trépas;
Mais elle redoute son pere.
Tu connois son humeur sévere:
Comment la tirer de ce pas?

VALENTIN.

Je viens de faire un coup, Nérine, que l'histoire
Doit, quelque jour, transmettre au temple de mémoire.

NERINE.

Eh ! quel est-il ce coup ? pourrois-je le savoir ?

VALENTIN.

En peu de mots, je m'en vais te l'apprendre;
Admire, écoute, et tu vas voir
Qu'il n'est qu'un Valentin pour oser entreprendre
De soutenir et de défendre
Des cœurs réduits au désespoir.

NERINE.

De grace, explique-toi ; ne me fais pas attendre.

VALENTIN.

Pour te faire tout bien comprendre,
Il faut te détailler mon projet tout entier.
Je fus Comédien, c'est mon premier métier;
Et, dans ce brillant exercice,
Le Public enchanté me vit, heureusement,
Avec le fier Parterre oser entrer en lice,
Et changer ses sifflets en applaudissement;
D'autres tems, d'autres soins; tout a changé de face:
Le Théatre a perdu ses droits;
On n'en reconnoît plus les loix,
Et Thalie aujourd'hui n'y fait que la grimace:
Ce sont de petits riens, mais joliment tournés,
Que l'on nomme des Comédies;
L'épique dans les Tragédies,
Fait sauver Melpomene avec un pied de nez.
Enfin, voyant la décadence,

Et du Théatre et du bon goût,
Je me suis retiré par un trait de prudence.

NERINE.

Où tend ce vain discours ?

VALENTIN.

Ecoute jusqu'au bout.
En quittant le Théatre, un reste de tendresse
Pour mon premier métier encore m'intéresse ;
Et, ne pouvant plus être Acteur,
J'ai pris un plus grand vol ; je me suis fait Auteur.

NERINE.

Auteur, toi ?

VALENTIN.

Moi-même en personne.
Un si brillant projet t'étonne ?
Mais de quoi notre esprit ne vient-il pas à bout,
Quand un desir d'honneur l'enflamme,
Et que la gloire, au fond de l'ame,
L'aiguillone et le suit par-tout ?
J'ai donc fait une Comédie ;
A toi seule je le confie,
Car pour toi, mon enfant, je n'ai point de secrets.
Mes rôles sont déja tout prêts,
Et je prétends, dès ce jour même,
En ces lieux la faire jouer.

NERINE.

Ma foi ! ta folie est extrême.

VALENTIN.

Dis plutôt ma sagesse, et tu vas l'avouer.

NERINE.

As tu perdu l'esprit avec ta comédie?
Il est bien tems de badiner!

VALENTIN.

Suivez moi sans vous mutiner,
Et vous rendrez, après, justice à mon génie.
Savez-vous quels sont mes Acteurs?

NERINE.

Non; et dans cette solitude,
Du théatre, je crois, on a peu d'habitude.
As-tu dressé quelques pasteurs?

VALENTIN.

Je suis le Fourbe, moi; Nerine est la Soubrette.

NERINE.

Fort bien, la distribution,
Jusques-là, me paroît parfaite.

VALENTIN.

Ici se passe l'action,
Et dans la regle elle est complette.
Léandre est l'Amoureux; Valere est son Rival.

NERINE.

Encore mieux; ma foi! cela ne va pas mal.
Après?

VALENTIN.

Et Geronte est le Pere.

NERINE.

Il ne manque plus qu'un Notaire.

VALENTIN.

Je n'en ai pas besoin: pour faire un coup d'état,
L'amour dressera le contrat.

NERINE.

De ce burlesque jeu, que peux-tu donc prétendre ?

VALENTIN.

Un succès qui te va surprendre,
Et te surprendre justement ;
Puisqu'enfin l'hymen de Léandre
De ma piece aujourd'hui fera le dénouement.

NERINE.

A tout ce que tu dis je ne puis rien comprendre.
J'admire cependant un si brillant projet,
Et voilà, dans la regle, expliquer ton sujet ;
Mais je crains bien pour toi les sifflets du parterre,
Avec de tels Comédiens.

VALENTIN.

Le ciel en a peuplé la terre,
Et tous ceux de Paris ne valent pas les miens.
Contre un Comédien, si le public murmure,
C'est que du ridicule ou des défauts du cœur
Il est mauvais imitateur ;
Les miens ne parleront que d'après la nature ;
Elle seule peut faire un excellent Acteur.

NERINE.

Tu peux d'un tel dessein être seul l'inventeur ;
Il est digne de ton génie.

VALENTIN.

Nous jouons tous la comédie.
Celle qu'inventa l'art présente des tableaux
Des ridicules de la vie :
Le public en contient tous les originaux ;
La piece n'est que la copie.

NERINE.

NERINE.

Ton esprit se donne l'essor,
Je ne puis m'empêcher d'en rire;
Mais parlons sensément. L'Apollon qui t'inspire,
Peut-il de nos amans faire changer le sort?
Car tu le vois, le péril presse.
Je te sais Fourbe, adroit et rempli de souplesse:
Mérite ces grands noms, et dis-moi ton projet.

VALENTIN.

Geronte est pere d'Isabelle.

NERINE.

Je le sais: prétends-tu m'apprendre une nouvelle?

VALENTIN.

Le spectateur doit être au fait,
Et savoir qu'Isabelle est promise à Valere:
Or, Monsieur Geronte, son pere,
Le prenant aujourd'hui sur le ton des grandeurs,
A traité son hymen par des ambassadeurs.
Ce Valere est le fils d'un fort bon gentilhomme,
Je ne sais plus comme il se nomme;
Mais riche, et de Geronte autrefois très-connu:
Ce fils de son ami, qu'il choisit pour son gendre,
Geronte ne l'a jamais vu;
Il ne connoît pas mieux Léandre.

NERINE.

Oui; mais Geronte n'en veut point.

VALENTIN.

Je vais t'éclaircir sur ce point.
Tu sais que ta maîtresse étoit en Normandie,
Et ce fut là que Léandre la vit,

Un tendre amour entr'eux bientôt suivit ;
Ils en prirent tous deux au gré de leur envie.
Geronte ne pouvoit mettre obstacle à leurs feux ;
Il étoit à Paris, et loin de ce fâcheux,
Ils firent alors la partie
De s'aimer tendrement le reste de leur vie.
La fortune, bientôt, troubla leurs tendres vœux,
Et la guerre appella Léandre en Italie.
J'étois à son service, et, malgré mon amour,
Il fallut te quitter : tu connus par mes larmes
De mon cœur les tendres alarmes,
Et ce que me coûtoit un si malheureux jour.

NERINE.

Point de digression, au fait, sans verbiage.

VALENTIN.

Tandis qu'au milieu du carnage,
Nous grossissions le Pô par des fleuves de sang,
Geronte nous faisoit le plus sensible outrage,
Et détruisoit l'espoir de notre amour naissant.
Mon maître en eut l'ame alarmée ;
Et, ne pouvant quitter l'armée,
Je partis pour parer le coup ;
Je me fis Cocher de Geronte,
Trait hardi, mais enfin, quand on a vu le loup,
Il n'est point de péril que notre ame n'affronte.

NERINE.

Traître ! finiras-tu ?

VALENTIN.

Suis-moi bien jusqu'au bout,

Et ne te fâche point que tu ne saches tout ;
Cette digression est ici nécessaire.

NERINE.

Soit; mais ne parle plus de guerre.

VALENTIN.

Je n'en parlerai plus aussi.
De Léandre un fidele ami,
Connu du pere d'Isabelle,
Demanda pour lui cette belle,
Et la réponse qu'on nous fit,
C'est que Geronte avoit disposé d'elle;
Et mon maître, à cette nouvelle,
Demanda son congé, qu'il obtint, et partit.
Mais il n'étoit plus tems, et cet hymen funeste,
Dans ce malheureux jour, alloit s'exécuter,
Si contre les destins, moi seul osant lutter,
Et jouant ici de mon reste,
Je ne l'avois fait rétracter.

NERINE.

Satisfais mon impatience,
Pour détourner ce coup, quel moyen as-tu pris ?

VALENTIN.

C'est un trait de folie, ainsi que de prudence,
Et tout homme sensé doit en être surpris.
Orléans, pour ce mariage,
Etoit le fatal rendez-vous,
Où tout le but de ce voyage
Etoit d'unir ces deux Epoux.
Nous partîmes hier afin de nous y rendre,
Et cela dans le tems que je venois d'apprendre

Que Léandre étoit de retour.
Il est Seigneur ici d'une fort belle terre,
Où, lorsqu'il n'est pas à la guerre,
Il fait un assez long séjour;
Et c'est-là qu'il m'attend, afin que je l'instruise
Du destin que le ciel prépare à son amour.

NERINE.

Pour ma maîtresse, hélas! quelle heureuse surprise,
Ou plutôt, quel chagrin pour ce fidele amant!
Il sera le témoin du bonheur de Valere;
Contrainte d'obéir aux ordres de son pere,
Isabelle ne peut que pleurer vainement.

VALENTIN.

Elle rira bientôt, j'en réponds sûrement.
Valere a, dans ce voisinage,
Une terre qu'il tient d'un fort gros héritage;
Où je crois que son pere est actuellement;
Le château de Valere et celui de Léandre
Sont, comme ces amans, à Geronte inconnus;
Ne les connoissant point, il peut bien s'y méprendre.

NERINE.

Ne finiras-tu point ces détails superflus?

VALENTIN.

Pour remplir le projet où mon zele m'engage,
En arrivant, près de ces lieux,
J'ai fait briser notre équipage.
Ces jardins, de Geronte ont arrêté les yeux;
Je lui dis que c'étoit le château de Valere;
Et, par ce trait ingénieux,
J'ai conduit chez Léandre, Isabelle et son pere.

NERINE.

Mais s'il vient à s'appercevoir
Que tu l'as mené chez Léandre,
L'hôte du cabaret où tu l'as fait descendre
Pourroit bien l'informer....

VALENTIN.

J'eus soin de tout prévoir.
C'est un homme à mon maître; et, connoissant son zele,
Je l'ai mis du secret; il fera son devoir,
Car c'est un serviteur fidele.
N'étant point informé de son heureux destin,
Léandre est sorti ce matin:
Geronte, qui le sait, a cru, dans son absence,
Pouvoir, en inconnu, parcourir ce jardin;
Et je cours, avec diligence,
Chercher Léandre, et l'avertir
De tout ce qui chez lui se passe:
On m'a dit qu'il est à la chasse,
D'où je vais brusquement le faire revenir,
Afin que, dans ces lieux, il surprenne Geronte.

NERINE.

Dis-moi, comment fais-tu ton compte?
Léandre, de ce jeu, par toi fut-il instruit?

VALENTIN.

La chose à mon projet n'étoit pas nécessaire,
Je n'aurois rien de mieux à faire,
Si j'en voulois perdre le fruit:
Je ne suis pas si sot; il l'ignore lui-même,
Et ce seroit marquer une imprudence extrême,
Le connoissant, de l'informer

De ce que j'ose ici tramer.
C'est un Cavalier franc, qui hait la perfidie,
Et qui perdroit plutôt la vie,
Que de noircir ses jours par une trahison.

NERINE.

As-tu donc perdu la raison?
Comment, à son insu, faire son mariage?

VALENTIN.

C'est à quoi, dès ce jour, Nerine, je m'engage;
Sans lui rien découvrir, je ferai sa leçon:
Toi-même garde bien d'en instruire Isabelle;
Tu le sais comme moi, le cœur de cette belle,
Toujours nourri dans la vertu,
Et par ses devoirs combattu,
Gâteroit aujourd'hui ce que je fais pour elle.

NERINE.

Oui, je le sens ainsi que toi,
Je connois sa délicatesse:
Elle aime; mais, malgré l'excès de sa tendresse,
Sans doute un pareil tour la rempliroit d'effroi.

VALENTIN.

Nos maîtres veulent bien que pour eux on s'expose;
Ils jouissent des fruits de notre empressement;
Mais, enfin, si l'événement
Renverse les projets que pour eux on propose,
Leur courroux est le prix de notre attachement:
Ainsi, sur mon projet, garde un profond silence;
Il faut conduire, avec prudence,
Le tout jusqu'au dénouement.

Adieu, pour un moment, il faut que je te quitte.
Je vais chercher Léandre ; il est près de ces lieux.
(*Il sort.*)

NERINE, *seule.*

Quoi qu'il puisse arriver de tout ce qu'il médite,
Ces amans se verront, et c'est beaucoup pour eux.
(*Elle sort.*)

SCENE V.

GERONTE, ISABELLE.

GERONTE.

LA fortune prend part à votre mariage ;
Elle s'intéresse pour vous :
On diroit qu'elle a fait briser mon équipage,
Pour vous mettre elle-même aux mains de votre Epoux.
Pour vous cet accident est d'un heureux présage :
Mais que pensez-vous donc, en voyant ces beaux lieux?
Tout doit ici charmer vos yeux.
Voyez de la maison l'ordre et l'architecture,
Et ces jardins délicieux,
Où l'on voit l'art et la nature
Se disputer à qui fera le mieux.
C'est le moindre bien de Valere :
Connoissez-y le prix du choix de votre pere.

ISABELLE.

Ce n'est point tout cela qui peut flatter mon cœur,

Mais un époux qui m'aime, et qui puisse me plaire.
Sans ces rapports, l'hymen, à tous les deux contraire,
Feroit, par ses liens, notre commun malheur.

GERONTE.

Valere est jeune, riche, aimable;
Au portrait qu'on m'en fait, c'est un homme admirable.

ISABELLE.

Eh! qui vous a tracé ses traits?

GERONTE.

C'est son pere, un homme estimable,
Et qui n'en imposa jamais.

ISABELLE.

Peut-être, avec ses yeux, je trouverois Valere
Digne du choix qu'en fait mon pere;
Mais on voit très-souvent partir de faux portraits
De celui qui nous peint une personne chere.
Pardonnez un discours peut-être trop sincere;
Valere pourroit bien me trouver des attraits,
Et d'après vos pinceaux me croire même belle:
Ses yeux décideront si je lui parois telle;
Car, malheureusement, il n'aura que les siens,
Et pour juger de lui, je n'aurai que les miens.

GERONTE.

Vous serez tous deux raisonnables,
Et vous verrez en vous de quoi vous estimer.

ISABELLE.

Ah! ce n'est pas assez; il faut encore s'aimer.
L'hymen a des nœuds respectables;
Mais pour les rendre chers, le cœur doit les former.

GERONTE.

Quand, sur nos intérêts, la raison le dirige....

ISABELLE.

La raison doit toujours régler ses mouvemens;
Mais jamais la raison n'exige
Que la regle des sentimens:
Elle en marque l'erreur, et nous la fait connoître,
Mais elle ne les fait point naître.

GERONTE.

Où tend ici ce vain discours?

ISABELLE.

Il tend à vous faire comprendre
Que pour toucher le cœur et rendre un ame tendre,
La raison est chez nous d'un trop foible secours;
Et tout ce qu'elle peut m'apprendre,
C'est de craindre les maux qui menacent mes jours.

GERONTE.

Où sont-ils donc ces maux?

ISABELLE.

Peut-être en l'hyménée,
Où, sans me consulter, vous m'avez destinée.

GERONTE.

J'use, pour votre bien, ici de mon pouvoir:
Songez à m'obéir, c'est-là votre devoir.

ISABELLE.

Je vous ouvre mon cœur, je ressens des alarmes,
Que toute ma raison ne sauroit surmonter:
Un noir pressentiment vient m'arracher des larmes;
Il me suit en tous lieux, je ne puis le dompter.

GERONTE.

Bientôt l'Amour et tous ses charmes,
Contre ces préjugés vous fourniront des armes.

ISABELLE.

Eh bien ! je vous promets de vous montrer mon cœur,
Si cet Amant pour moi sent une tendre ardeur ;
Si moi-même, pour lui, je me trouve empressée ;
Vous serez confident de ma moindre pensée.
Mais si dans cet Époux, dont vous faites le choix,
Je ne vois rien d'aimable ou qui puisse me plaire,
De tous mes sentimens, alors dépositaire,
De la nature en vous j'implorerai la voix.

GERONTE.

Apprenez ici d'elle à respecter mes loix;
Sur-tout ne venez pas me payer d'un peut-être,
Et condamner mon choix avant de le connoître;
Tâchez de mes bontés de recueillir les fruits.
Retournez à l'hôtellerie
Où le hasard nous a conduits:
Je vais tâcher de rencontrer Valere,
Et, sans être connu, sonder son caractere.

(*Elle sort, et le pere s'enfonce dans le bois.*)

SCENE VI.

LEANDRE, VALENTIN.

LEANDRE.

NON, je ne comprends rien à ce que tu me dis :
Geronte m'amene Isabelle !
Puis-je croire cette nouvelle ?

VALENTIN.

Avec raison vous en êtes surpris ;
Vous le serez bien plus, sachant que cette belle,
Qui croit qu'à son amour vos feux sont interdits,
Se croit maintenant chez Valere,
Où son plus grand supplice est d'y trouver l'Époux
Qu'ici lui destine son pere :
Jugez de sa surprise, en voyant que c'est vous.

LEANDRE.

Eh ! pourquoi donc tout ce mystere ?
Je meurs, si j'y comprends rien.

VALENTIN.

Et moi je le comprends fort bien ;
Car cette tête le dirige.

LEANDRE.

L'aventure me passe ; elle tient du prodige.
Apprends-moi donc par quel moyen
Ton zele a pu fléchir son ame,
Et le rendre aujourd'hui favorable à ma flamme.

VALENTIN.

Par mon esprit qui sait charmer
Le cœur le plus sauvage et le plus insensible,
Et qui ne voit rien d'impossible,
Quand le devoir vient l'enflammer.
Il n'est point de rigueurs alors que je ne dompte;
Je m'ouvre, sans effort, l'accès de tous les cœurs;
C'est par-là que j'ai mis à la raison Geronte:
Comme un Caméléon j'ai pris mille couleurs,
Et presque à chaque instant une forme nouvelle:
Enfin, par tous mes soins, il vous donne Isabelle,
Et cela vous suffit. Le détail seroit long,
Si je vous expliquois tout ce qu'a fait mon zele;
Et pour vous en tracer la peinture fidele,
Il faudroit la main d'Apollon.

LEANDRE.

La mienne, de ta récompense,
Cher Valentin, prendra le soin;
Pour ne pas la porter plus loin,
Reçois cette bourse d'avance;
Elle n'est qu'un essai de ma reconnoissance.

VALENTIN.

Avec ce titre en main, je n'en saurois douter.
Le plus brillant discours ne vaut pas un tel gage;
Et, pour vous obliger, Monsieur, à répéter,
En peu de mots ici je vais vous raconter
Les moyens dont pour vous mon zele a fait usage.
Ayant appris, heureusement,
Que Geronte, anciennement,
Etoit l'ami de votre pere,

Je

Je fis à ce dernier, dans un détail sincere,
L'histoire de vos tendres feux;
Et d'une main savante, en traits ingénieux,
J'eus alors le soin de l'instruire
De ce que cet hymen pour vous avoit d'heureux,
Et de ce qu'il devoit écrire.
Monsieur votre pere écrivit,
Et, pour vous abréger mon conte,
Il changea l'esprit de Geronte.
De mon côté, pour vous, j'ai mis tout à profit.

LEANDRE.

De tout ce que j'entends mon ame est étonnée;
Mon pere, ô ciel! qui l'auroit cru!
De Geronte, autrefois, avoit été connu,
Et tous deux, de concert, ont de mon hyménée,
Dans ce jour trop heureux, formé les doux liens?

VALENTIN.

Il en faut convenir, pour vous la destinée
A couronner vos feux, constamment obstinée,
A bien su choisir ses moyens.
Mais il me reste encore une chose à vous dire:
N'allez point parler de combats;
Geronte hait la guerre, et traite de délire
Les beaux feux que la gloire inspire:
Les plus brillans lauriers pour lui n'ont point d'appas.
Gardez-vous bien, sur-tout, de céder à l'envie
De lui parler de l'Italie;
Car de tous vos exploits il feroit peu de cas;
Cela pourroit en lui rappeller la folie

Dont s'est enivré son génie,
Et qui plus d'une fois a mis mes projets bas.

LEANDRE.

Je n'en parlerai point, la chose est bien facile.

VALENTIN.

Autant qu'elle vous est utile.
Voici, Monsieur, encore un avis important;
Faites bien le surpris; en voyant Isabelle,
Feignez que vous n'avez jamais vu cette belle,
Car Geronte l'ignore; il faut faire semblant,
Là, comme si vos feux naissoient dans cet instant.

LEANDRE.

Je suis au fait, suffit; le reste est mon affaire.

VALENTIN.

Tout éclaircissement vous deviendroit contraire;
Je vois Geronte, agissez prudemment.
(*A part.*)
J'ai coulé sa leçon en sage politique,
Et je doute qu'on puisse agir plus finement:
Le sort va décider, attendons qu'il s'explique.

SCENE VII.

GERONTE, LEANDRE, VALENTIN.

LEANDRE.

Je vous cherchois, Monsieur, avec empressement.

GERONTE.

Moi, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoître.

VALENTIN.

Non; Monsieur est au fait, j'ai tout dit.

GERONTE.

Ah, le traître!

Par quel ordre?

VALENTIN.

Monsieur, c'est mon attachement;
Il faut aller au fait dans semblables affaires,
Et les précautions y sont peu nécessaires.

LEANDRE.

Il faut lui pardonner dans cet heureux moment
Qui change les destins qui m'étoient si contraires.
Par quels termes ici puis-je vous exprimer
Jusqu'où va ma reconnoissance?
Oui, Monsieur, vos bontés passent mon espérance;
Sans vous être connu, pouvez-vous m'estimer
Au point de m'accorder votre charmante fille?

GERONTE, *en l'embrassant.*

Aurois-je pu, Monsieur, lui trouver un Epoux,
Et plus digne de ma famille,

Et plus estimable que vous?
Je fus toujours l'ami de Monsieur votre pere,
Et de notre amitié vous resserrez les nœuds :
Ceux que nous méditons seront sans doute heureux,
S'ils peuvent vous flatter autant que je l'espere.

LEANDRE.

Par le premier coup-d'œil mon cœur fut enchanté
Des charmes que l'on voit dans l'aimable Isabelle :
O ciel ! que je la trouvai belle !
Tout est grace chez elle, esprit et dignité.

GERONTE.

Comment le savez-vous, ne l'ayant jamais vue ?

VALENTIN, *à part.*

Peste de l'étourdi ! Voyez quelle bévue !
(*A Geronte.*)
Il l'a cru voir, Monsieur; l'imagination
Dans les jeunes cerveaux fait souvent ces merveilles :
L'amour à l'aveuglette y fait impression,
Et, pour flatter le cœur, entre par les oreilles.

LEANDRE.

Il est vrai, j'ai senti naître ma passion
Au portrait...

VALENTIN.

Que Monsieur en fit à votre pere.

LEANDRE.

Oui, tu devines le mystere.
Je n'ai pu contempler sans admiration
Tant de charmes tracés par un pinceau fidele.

VALENTIN.

L'heureuse disposition !

(Le tirant par la manche.)

Vous avez bien du goût pour la digression.

GERONTE.

J'en puis avoir trop dit; mais enfin elle est belle,
Tout le monde la trouve telle ;
J'en parle sans prévention,
Sa présence fera le reste.
Votre pere pour vous s'est montré plus modeste ;
Et sur votre mérite il pouvoit sûrement,
Beaucoup plus qu'il n'a fait, en éloges s'étendre ;
Il a voulu, sans doute, en pere sage et tendre,
Ménager ma surprise en cet heureux moment ;
Jugez de mon plaisir lorsque je vois un gendre
Qui me paroît si digne d'être aimé :
Ma fille jusqu'ici vous avoit estimé ;
Faites naître l'amour, et venez la surprendre.

LEANDRE.

Oui, Monsieur, avançons ce précieux instant.

GERONTE.

Où donc est votre pere ?

VALENTIN.

Eh ! mais il vous attend
Dans Orléans, sans doute, où vous deviez vous rendre.
Pouvoit-il deviner le fâcheux accident,
Monsieur, qui dans ce voisinage,
A fait exprès briser votre équipage ?

GERONTE.

Cela peut être ainsi ; Valentin a raison.

LEANDRE.

Monsieur, entrons dans la maison;
Vous y verrez ma sœur, qu'une amitié fidelle
Rendra sensible à mon bonheur;
Elle doit prévenir la charmante Isabelle.

GERONTE.

Je n'avois point encore entendu parler d'elle:
Votre pere m'avoit laissé dans cette erreur.
Dans le détail de sa famille,
Il ne m'avoit point dit qu'il avoit une fille;
Mais depuis fort long-tems nous ne nous sommes vus,
Et depuis ce tems-là vous êtes tous venus.
Je suis charmé de voir que le ciel nous unisse;
Dans cet heureux moment, tout nous devient propice:
Je suis impatient du plaisir de la voir;
Allons prendre ma fille.

LEANDRE.

Il faut que je m'acquitte,
Auprès d'un étranger, Monsieur, de mon devoir;
C'est un homme d'un grand mérite,
Et que vous connoîtrez ce soir.
(*A Valentin.*)
Va dire à Lisimon que je reviens le prendre,
Qu'il daigne m'excuser si je le fais attendre.
(*Ils entrent dans la maison.*)

VALENTIN, *seul.*

Tout, jusqu'à ce moment, flatte ici mon espoir;
Mais comme, dans cette entrevue,
Il pourroit arriver chose très-imprévue;
Il est bon que j'y sois présent:

Je ne puis, sans danger, être un moment absent.
Après ces premiers soins je veux aussi connoître
De ce nouveau venu le nom et le secret;
J'ai connu son valet, ivrogne et peu discret,
Et je saurai, de lui, l'histoire de son maître;
Tout peut être important dans un si grand projet.
Allons, quoi que le sort m'apprête;
Quand on veut faire un coup d'éclat,
Le plus grand des périls est de tourner la tête.
Audaces fortuna juvat.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, NERINE.

NERINE.

MADAME, croyez-moi, vos pleurs sont inutiles :
Rassurez vos esprits, et calmez ce transport ;
Attendez vos destins avec des yeux tranquiles.

ISABELLE.

Leurs arrêts seroient doux s'ils ordonnoient ma mort :
Perdant un Amant que j'adore,
C'est elle seule que j'implore ;
Je n'ai que ce secours contre les coups du sort.
Sans consulter mon cœur, un pere inexorable,
A formé les liens d'un hymen redoutable :
Il fait plus ; abusant des droits qu'il a sur moi,
Sans me parler de mariage,
Il me conduit ici pour y donner ma foi,
Et me dit en chemin l'objet de ce voyage.
Tu vis l'excès de ma douleur,
Et tes yeux ont été les témoins de mes larmes.

NERINE.

Oui, j'ai vu vos tendres alarmes,
Et je ne puis assez blâmer cette rigueur.

ISABELLE.

Il veut que je renonce à des nœuds pleins de charmes ;
Mais non, l'Amour ici me prêtera des armes ;
Pour défendre ses droits il combat dans mon cœur.

NERINE.

Comptez sur son secours, il sera le vainqueur.

ISABELLE.

Je me souviens toujours de l'adieu de Léandre :
Ah ! juste ciel, qu'il étoit tendre !
Nérine, en me jurant une éternelle ardeur :
Madame, me dit-il, je pars pour l'Italie ;
En m'éloignant de vous, la fortune ennemie
Met dans ce triste jour le comble à mon malheur :
Vos bontés sont ici mon unique espérance ;
Abandonné de vous, je n'ai plus de secours ;
Si j'apprends votre indifférence,
Un si terrible coup terminera mes jours.
Hélas ! il a dit vrai, car son cœur est sincere ;
L'instant qu'il me perdra décide de son sort.
Si j'obéis aux ordres de mon pere,
Mon hymen malheureux lui donnera la mort.

NERINE.

On s'occupe souvent d'une vaine chimere ;
Croyez-moi, voyez ce Valere :
Peut-être fera-t-il chez vous l'impression
Qu'en attend Monsieur votre pere.

ISABELLE.

Que dis-tu ? ce discours excite ma colere.

NERINE.

Madame, je prends part à votre affliction ;

Mais, sans savoir pourquoi, mon cœur pour vous espere :
La fortune est toujours inconstante et légere ,
Et souvent on la voit changer du blanc au noir :
Si le matin elle est sévere ,
Son caprice la rend aimable sur le soir.

ISABELLE.

Non, les cruelles destinées
Prononcent contre mon Amant ;
Mais plus je les vois obstinées
Et plus je l'aime constamment :
J'opposerai l'amour au courroux de mon pere ,
Et , quoi que puisse ici m'apprêter sa colere ,
Je changerai son cœur , ou je perdrai le jour.

NERINE.

Une fille est bien forte avec autant d'amour....
Mais je vois Valentin.

ISABELLE.

Sans doute il vient m'apprendre
Que Valere ici va se rendre ,
Et mettre enfin le comble à mon malheur.

SCENE II.

ISABELLE, NERINE, VALENTIN.

VALENTIN.

MADAME, un Cavalier, de figure charmante,
Vient pour attaquer votre cœur;
Chez lui tout plaît et tout enchante:
Je crains qu'il n'en soit le vainqueur.

ISABELLE.

Nerine, je frémis; son abord m'épouvante.

NERINE.

Allons, point de foiblesse; il faut vous souvenir
De cette fermeté que vous m'avez promise.

VALENTIN, *à part.*

Je ris déja de sa surprise.

NERINE.

Rappellez vos esprits, car je le vois venir.

ISABELLE.

O ciel! que vois-je? c'est Léandre.

VALENTIN, *bas à Isabelle.*

Oui, c'est lui. Votre pere a voulu vous surprendre;
Il me surprit moi-même avec ce tour malin:
Feignez que vous prenez Léandre pour Valere,
Et prêtez-vous au jeu de Monsieur votre pere;
Il veut ruser; rusez, et jouez au plus fin.

ISABELLE.

Tais-toi; c'en est assez, je perce le mystere
Qui vient à mes malheurs mettre une heureuse fin.

SCENE III.

GERONTE, LEANDRE, ISABELLE, VALENTIN.

GERONTE.

Isabelle, voilà l'époux
Que vous destine ma tendresse :
Vous semble-t-il digne de vous ?

ISABELLE.

Ma surprise est extrême, et je puis, sans foiblesse,
Vous avouer ici mon agitation ;
Monsieur fait sur mon cœur toute l'impression
Qu'en attendoit votre sagesse.

LEANDRE.

Que cet aveu, Madame, a de charmes pour moi !
Je portois dans mon cœur votre adorable image ;
L'amour, en l'y gravant, répondit de ma foi :
Je me suis cru près du naufrage,
Lorsque de mon bonheur j'avois désespéré....

VALENTIN, *à part.*

Il va gâter tout mon ouvrage.
(*A Geronte.*)
Monsieur, l'amour a son langage,
Et celui des amans est toujours figuré.

GERONTE.

Oui ; mais ici le tien est fort mal mesuré.
Ce raisonneur incorrigible

Vient

Vient interrompre un entretien
Qui me fait un plaisir sensible.
Mes enfans, est-il vrai, vous aimerez-vous bien?

LEANDRE.

Jusqu'au dernier soupir, je promets à Madame,
L'amour le plus constant et la plus vive flamme.

ISABELLE.

Et moi, je vous promets, Monsieur,
Qu'en recevant ma main, vous recevrez mon cœur.

GERONTE.

Vous goûtez maintenant le choix de vôtre pere.

ISABELLE.

Il met le comble à mon bonheur.

GERONTE.

Vous redoutiez pourtant jusqu'au nom de Valere.

ISABELLE.

Il est vrai, son hymen me fit toujours horreur.

VALENTIN.

Eh! ne rappellez point cette vaine chimere.

GERONTE.

Encor?

VALENTIN.

Mal-à-propos ici vous retracez
Tous ces vieux différends par l'amour effacés;
Et c'est vous montrer trop sévere,
Que d'aller chicaner sur des travers passés.
Votre fille à Monsieur est chere,
Et Monsieur lui plaît, c'est assez:
Que voulez-vous de plus?

GERONTE.

Traître! que tu te taise.

VALENTIN.

Pour me taire, je suis trop aise :
Oui, Monsieur, je suis enchanté,
Voyant que votre choix plaît à Mademoiselle;
Je suis presque aussi joyeux qu'elle,
Et mon zele aujourd'hui ne peut être arrêté.

GERONTE.

Je crois qu'il est dans le délire :
Ce n'est qu'un étourdi; mais je ne puis blâmer
Le zele qui pour vous l'inspire.
Moi-même, au tendre amour qui vient vous enflammer,
Je sens tant de plaisir, qu'à peine je respire.

LEANDRE.

Je ne saurois vous exprimer
Jusqu'à quel point pour vous va ma reconnoissance.

GERONTE.

Ma fille, dites-moi qu'il vous a su charmer;
Répétez-le cent fois.

ISABELLE.

Vous m'ordonnez d'aimer,
Et l'amour vous répond de mon obéissance.

LEANDRE.

Cet aveu trop charmant, cet excès de bonté,
Jusqu'au fond de mon cœur porte un trait tout de flamme;
A de si doux transports j'abandonne mon ame :
L'excès de mon amour fait ma félicité;
Comptez sur ma tendresse et ma fidélité.
Adorable Isabelle, en présence d'un pere,

Daignez souffrir qu'à vos genoux,
J'unisse au nom d'amant, celui de votre époux.

ISABELLE.

Puisqu'on me le permet, il n'est plus de mystere.
Je consens à des nœuds si doux,
Et je n'aurai jamais que vous.

GERONTE.

» Non, je n'ai jamais, de ma vie,
» D'un plus parfair plaisir ressenti la douceur....
Mais je vois votre aimable sœur.

SCENE IV.

JULIE, LEANDRE, ISABELLE, GERONTE, VALENTIN.

GERONTE.

ISABELLE, embrassez la charmante Julie;
Vous trouverez en elle une sincere amie,
Qui partage votre bonheur.

JULIE.

Ma sœur, puisque bientôt un heureux hyménée,
De mon frere et de vous fixe la destinée,
Je ne veux vous donner, dans ce trop heureux jour,
Que ce nom que bientôt va consacrer l'amour.

ISABELLE.

L'amour et l'amitié, dans le fond de mon ame,
Entre ce frere et vous partageront mon cœur;

Si l'un, pour un époux, a fait naître ma flamme,
L'autre sera le prix de son aimable sœur.

(Elles s'embrassent tendrement.)

JULIE.

Je chérirai toujours une si tendre amie ;
Et d'un frere si cher, le sort digne d'envie,
Vous répondra de mon empressement.
C'est le fruit des bontés d'un pere trop aimable :
Ce trait fait voir en vous, Monsieur, un sentiment
Aussi tendre que respectable.

GERONTE.

Ah ! je suis enchanté dans cet heureux moment ;
Et pour former une union si chere,
Je m'en vais de ce pas écrire à votre pere,
Qu'il vienne ici nous joindre incessamment :
Je vous quitte sans compliment.

VALENTIN.

Il ne faut pas, Monsieur, tant presser son voyage,
Et vous aurez le tems....

GERONTE.

Taisez-vous, étourdi.

VALENTIN, *à part.*

L'aventure commence à me mettre en souci ;
Et ce pere, entre nous, pourroit faire tapage.

GERONTE.

Pour serrer des liens si doux,
Votre pere arrivé, nous nous rejoindrons tous.

SCENE V.

LEANDRE, ISABELLE, JULIE, VALENTIN.

LEANDRE.

Est-ce une illusion qui me séduit, Madame?
Puis-je croire ce que je vois?
Quand je ne croyois plus de ressource pour moi,
Votre pere me cherche et couronne ma flamme.

ISABELLE.

J'en suis plus surprise que vous;
Je ne puis comprendre mon pere.
D'abord, sur ce voyage, il m'a fait un mystere,
Et n'a parlé ni d'hymen, ni d'époux.
Je n'avois nul soupçon, lorsque, d'un ton sévere,
Il m'apprend en chemin qu'il m'amene en ces lieux,
Dans le dessein formé de m'unir à Valere:
Mes pleurs et mes soupirs enflammoient sa colere;
Et, quand je crois trouver un amant odieux,
Cher Léandre, c'est vous qu'il présente à mes yeux,
Tout comme vous, je crains que ce ne soit un songe,
Dont l'agréable mensonge
Va détruire le bien dont mon cœur est flatté.

VALENTIN.

Non, ce n'est point un rêve, et votre mariage
Y va mettre le sceau de la réalité.
J'étois au fait de tout; mais, en serviteur sage,
J'ai dû, jusqu'à présent, cacher la vérité.

ISABELLE.

Quoi ! tu savois qu'ici je trouverois Léandre ?

VALENTIN.

Sans doute.

ISABELLE.

Eh pourquoi donc ne me l'as-tu pas dit ?

VALENTIN.

Geronte me le défendit ;
Il vouloit ici vous surprendre :
De me prêter à lui je n'ai pu me défendre ;
Son jeu plaisoit à mon esprit.

ISABELLE.

Témoin de mes tendres alarmes,
Tu n'as pas eu pitié de moi.

VALENTIN.

Je savois que Monsieur devoit sécher vos larmes,
Et l'amour, d'un si tendre emploi,
Réservoit pour lui tous les charmes.

LEANDRE.

Valentin savoit tout, et ne m'a rien écrit.
Il m'a, tout comme vous, laissé dans l'ignorance.

VALENTIN.

Dès ma jeunesse l'on m'apprit
Que l'on ne risque rien en gardant le silence,
Et que toujours celui qui parle sans prudence,
Se repent d'en avoir trop dit.

JULIE.

Geronte est trop charmant, et sa délicatesse
Met en œuvre aujourd'hui les plus tendres moyens,
Que peut-être ait jamais employé la sagesse,

Pour vous rendre plus chers les aimables liens
Que vous prépare sa tendresse.

VALENTIN.

Il faut le dire à son honneur :
C'est un homme en tout admirable,
Et d'un secret impénétrable ;
Mais qui sait bien sur-tout l'art de gagner le cœur.
Croyez-moi, cependant, et laissez votre pere
Jouir jusqu'au bout du plaisir
Qu'il se fait ici du mystere.
Il vous donne Monsieur, sous le nom de Valere,
Et vous paroissez obéir,
En recevant l'époux qu'il a voulu choisir.
Continuez en politique ;
Et, pour vous déclarer, attendez qu'il s'explique.
Je sais ce que je dis ; laissez-lui le loisir
D'exercer, en idée, un pouvoir despotique,
Dont un pere toujours se pique.

JULIE.

Je suis de son avis.

LEANDRE.

Oui, son conseil est bon.

ISABELLE.

Je le crois comme vous ; Valentin a raison.

VALENTIN.

L'hymen va dans ce jour couronner votre flamme ;
Disposez tout avec Madame :
Songez que votre pere arrivera ce soir.

LEANDRE.

Je vais tout préparer pour le bien recevoir.

(Ils sortent tous, et Valentin reste seul.)

SCENE VI.

VALENTIN, *seul.*

Tout va bien jusqu'ici ; mais tâchons de connoître
Quel est enfin cet inconnnu,
Qui depuis ce matin chez Léandre est venu.
La fortune pourroit fort bien me prendre en traître,
Et m'arrêter en beau chemin.
J'attends en ces lieux Arlequin :
Le voici ; tirons-en le secret de son maître ;
Ensuite je verrai, si, par un tour malin,
Je ne pourrai pas me défaire
De ce fâcheux et nouveau pere,
Que fort mal-à-propos m'amene le destin.

SCENE VII.

ARLEQUIN, VALENTIN.

ARLEQUIN.

As-tu fait tirer du bon vin ?
Mes poumons desséchés par un flux de sentence,
Qu'à mon maître amoureux je viens de débiter,
Ont grand besoin de s'humecter.

VALENTIN.

Oui ; le verre à la main, de notre connoissance
Il faut renouveller aujourd'hui le plaisir.

ARLEQUIN.

J'en fais mon plus tendre desir.

VALENTIN.

Tu sais bien que la confiance
Entre deux bons amis n'admet point de secret :
Nous devons dans ce cabaret
Nous faire égale confidence.
Dis-moi : par quel hasard es-tu dans ce pays ?
Satisfais mon impatience.

ARLEQUIN.

Une affaire d'honneur me fit passer en France ;
Une affaire d'honneur nous chasse de Paris.
Depuis long-tems je suis en butte
A ses brillantes erreurs :
L'honneur par-tout me persécute ;
Mais c'est le destin des grands cœurs.

VALENTIN.

Peste ! tu prends le ton tragique.
Parlons sans art, sans politique ;
Je veux sincérement me confier à toi.

ARLEQUIN.

Tu trouveras toujours chez moi
Cet esprit de candeur dont Arlequin se pique.
Je suis, tu le sais bien, homme de bonne foi.

VALENTIN.

Je suis enchanté de ton maître ;
Son air me plaît beaucoup, je voudrois le connoître.
Dis-moi, comment le nomme-t-on ?

ARLEQUIN.

Il se nomme ici Lisimon ;
Mais ailleurs, son nom est Valere.

VALENTIN.

Valere ?

ARLEQUIN.

Eh ! oui.

VALENTIN.

Pourquoi changer ainsi de nom ?

ARLEQUIN.

C'est pour un amouieux mystere.

VALENTIN.

Amoureux ! Et quel est l'objet de son ardeur ?

ARLEQUIN.

Ne le connoissant point, je ne saurois t'apprendre
La beauté qui fixe son cœur ;
Et tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est chez Léandre.

VALENTIN, *à part.*

De ce coup imprévu, je suis tout étourdi ;
Il porte dans mon cœur, une alarme mortelle.
(*Haut.*)
Dis-moi le nom de cette belle.

ARLEQUIN.

Je ne la connois point.

VALENTIN.

Allons, parle en ami :
Ne seroit-ce point Isabelle ?

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle se nomme ainsi....
Justement, t'y voilà, c'est elle.

VALENTIN.

Comment sait-il qu'elle est ici ?

ARLEQUIN.

Je vous suivois de près pendant votre voyage.

Par mes soins il fut averti
Que vous étiez dans ce village ;
La nouvelle parut lui causer du souci.
Il pestoit, il juroit, et changeoit de visage :
Enfin, après bien du tapage,
Cet amant a changé de nom ;
Et, sous celui de Lisimon,
Il s'est introduit chez Léandre,
Où, pour le mieux surprendre,
Il a feint un certain combat....

VALENTIN.

Qu'il n'a jamais rendu ?

ARLEQUIN.

Jamais il ne se bat.
A parler franchement, j'ignore sa pensée ;
Mais, entre nous, je crois sa tête un peu blessée.

VALENTIN.

Son rôle devient sérieux.

ARLEQUIN.

Que dis-tu de ce tour ? est-il ingénieux ?

VALENTIN, *à part.*

Il pourroit devenir tragique,
Et je ne veux ici donner que du comique.

ARLEQUIN.

Tu rêves : qu'as-tu donc ?

VALENTIN, *à Arlequin.*

Daigne me pardonner :
(*A part.*)
Je n'avois d'abord point d'envie
D'introduire Valere à cette comédie ;

Sans lui mon plan étoit tracé :
Mais puisqu'il y vient faire une cacophonie,
A ses dépens il y sera placé.

ARLEQUIN.

Mais tu parles tout seul.

VALENTIN.

» Je vais chercher mon maître.
» Je te quitte, Arlequin; adieu, jusqu'au revoir;
» Nous boirons ensemble ce soir.

(*Il s'en va.*)

ARLEQUIN, *seul.*

» Parbleu ! voilà le coup d'un traître !
» Il me flattoit du doux espoir
» De boire d'un vin délectable,
» Et s'en va, comme un fou, me quitter brusquement,
» Sans raison et sans jugement.
» Voilà, de tous les tours, le plus abominable
» Que l'on ait pu s'imaginer,
» Et qu'un homme d'honneur ne doit point pardonner.

(*Il s'en va.*)

SCENE VIII.

GERONTE, VALENTIN.

VALENTIN, *revenant pour joindre Geronte.*)

Il faut soutenir mon ouvrage;
Je sens que le péril redouble mon courage.
Je veux, pour égayer aujourd'hui mon sujet,
Que Geronte chasse Valere,

Et

Et que, pour servir sa colere,
Par son ordre, sa fille éloigne cet objet.

GERONTE, *à un Valet.*

Allons, il ne faut plus remettre;
Partez pour Orléans, portez-y cette lettre :
Tous les événemens sont en ce jour heureux ;
Le sort conspire ici pour remplir tous mes vœux....
Te voilà, Valentin, que dis-tu de mon gendre ?

VALENTIN.

Ah ! c'est un Cavalier parfait,
Et dont la bonne mine a bien dû vous surprendre.

GERONTE.

Son esprit est encor mieux fait :
Il a frappé mon cœur par tant d'endroits aimables,
Que je ne saurois décider
Quels sont ceux qui chez moi lui sont plus favorables.

VALENTIN.

Il ne faut donc pas demander
La réponse qu'auroit de vous un téméraire,
A qui Mademoiselle auroit le don de plaire,
S'il croyoit qu'à ses vœux vous devez l'accorder,
Et qu'il voulût ici vous forcer de le faire.

GERONTE.

Parbleu, belle raison ! que veut dire cela ?
Il n'est point de mortel que je prisse pour gendre,
Après avoir vu celui-là.

VALENTIN.

Songez donc bien à vous défendre,
Car il vient d'arriver un certain Spadassin,
Qui, je crois, se nomme Léandre.

Je ne sais point s'il est dragon ou fantassin ;
Mais ce que je sais bien, c'est qu'il n'a point l'air tendre.

GERONTE.

Ah! c'est sans doute ce Normand,
Qui, malgré moi, vouloit entrer dans ma famille.

VALENTIN.

Oui, c'est lui-même assurément ;
Il veut épouser votre fille,
Et dit que son hymen fut arrêté par vous.

GERONTE.

O ciel! vit-on jamais une telle impudence?
Que vient-il donc chercher? quelle est son espérance?
Ce trait excite mon courroux.
Quoi! cet original part exprès d'Italie,
Pour venir, en ces lieux, troubler notre repos?
Non, je ne pense pas, que jamais dans la vie,
On ait pu se montrer aussi mal-à-propos.

SCENE IX.

GERONTE, ISABELLE, VALENTIN.

GERONTE.

De tout ce que j'apprends vous serez étonné,
Ma fille: l'inconnu qui se cache à nos yeux,
Est cet amant fâcheux, qui, depuis une année,
Par un de mes amis vous avoit demandée ;
Et l'on m'assure ici que cet audacieux
Prétend qu'à son hymen je vous ai destinée,
Et que de ma parole il ose me sommer.

ISABELLE.

Cela peut-il vous alarmer?
Vous n'avez rien promis.

GERONTE.

Non; et pour lui répondre,
J'ai des titres en main qui peuvent le confondre:
Cependant, nous devons éviter un éclat,
Quoique de ses desseins je fasse peu d'état.
Votre amant peut en prendre ombrage:
Je le crois homme de courage;
Et sur le sentiment l'Amour est délicat.

ISABELLE.

Vous me faites trembler! ô ciel! quelle impudence!

GERONTE.

Ma fille, il faut, avec prudence,
Pour l'éloigner, sans bruit, faire de votre mieux.
S'il vous parle, prenez un ton si sérieux,
Qu'il détruise son espérance.

VALENTIN.

Oui, chassez-moi d'ici cet homme furieux.

ISABELLE.

Je me charge du soin de punir son audace,
S'il ose me parler.

GERONTE.

Ma fille, point de grace:
C'est un extravagant qui n'en mérite point.

ISABELLE.

Attendez tout de moi, mon pere, sur ce point.
L'amour me dictera ce qu'il faut que je fasse;
Il sait l'art de punir les Amans indiscrets.

GERONTE.

Voilà, pour le présent, ce que j'avois à dire :
Faites ce qu'aujourd'hui le devoir vous inspire ;
Et je vais cependant l'examiner de près.

SCENE X.

ISABELLE, VALENTIN.

ISABELLE.

Quelle témérité ! vit-on rien de semblable ?

VALENTIN.

Cette aventure est redoutable,
Et plus à craindre encor que vous ne le pensez.

ISABELLE.

Ah ! ce trait n'est pas pardonnable,
Et tous les sentimens s'en trouvent offensés.

VALENTIN.

Je vais au dernier point monter votre colere.
Savez-vous bien que cet amant
Est l'époux qu'absolument
On vouloit vous donner ?

ISABELLE.

Quoi ! ce seroit Valere ?

VALENTIN.

Oui ; bien plus, je sais que son pere
Doit arriver incessamment.

ISABELLE.

Ciel ! dans ce contre-tems, quel parti dois-je prendre ?

VALENTIN.

Déclarer, devant lui, votre amour pour Léandre;
Geronte l'autorise, et c'est assez pour vous.
De mon côté, je vais tout entreprendre;
Et je les ferai donner tous
Dans les pièges adroits que je saurai leur tendre.

ISABELLE.

Tu me rends un service à n'oublier jamais:
Compte, cher Valentin, sur ma reconnoissance.

VALENTIN.

Vous m'en devez beaucoup, je pense.
Lorsque vous connoîtrez les efforts que j'ai faits,
Vous en serez surprise, et trouverez des traits
Dont je suis seul capable en France.
Mais j'apperçois Valere; il vient, n'en doutez pas,
D'un fatigant hommage honorer vos appas;
Recevez-le si mal qu'il n'ose plus paroître:
Comme il ne s'est point fait connoître,
Ignorez ce qu'il est; rendez à votre tour
A cet amant, les maux qu'il fit à votre amour.

SCENE XI.

VALERE, ISABELLE.

VALERE.

Avec empressement je vous cherchois, Madame ;
L'amour auprès de vous me conduit aujourd'hui :
Pour soutenir les droits de la plus vive flamme ;
Il me promet qu'ici vous en serez l'appui.

ISABELLE.

Votre discours, Monsieur, a droit de me surprendre ;
Je ne vous connois pas.

VALERE.

Vous ne m'avez point vu,
Madame, je le sais ; cependant je vous jure
Que mon nom vous est très-connu.
Vous êtes généreuse, et dans la conjoncture,
J'attends tout mon bonheur de vous ;
Tout parle en ma faveur : autrefois, par un pere,
Vous fûtes promise à Valere.

ISABELLE.

Arrêtez ! ce seul nom excite mon courroux.

VALERE.

Il est bien malheureux d'exciter la colere
D'un objet qu'il honore, et pour qui son respect,
Malgré tous vos mépris, fut toujours très-sincere.

ISABELLE.

Un tel discours m'offense, et vous rend très-suspect.
Venez-vous, de sa part, me tenir ce langage ?

VALERE.

Comme un de ses amis, je prends part à l'outrage
Que Geronte aujourd'hui lui fait ;
Et, soit dit entre nous, Madame, c'est un trait...

ISABELLE.

Qui part d'un pere tendre et sage.
Apprenez ici mon secret :
Je déteste Valere, et dans son hyménée,
Où, contre tous mes vœux, on m'avoit condamnée,
J'éprouvois des destins les plus terribles coups,
Lorsque pour moi, le ciel, appaisant son courroux,
De mon pere attendrit l'ame ;
Je pleurois mes malheurs, quand je vis sa bonté
Approuver les transports d'une innocente flamme,
Et rompre un hymen détesté.
A ce trait, connoissez la sagesse d'un pere ;
Et si Valere est généreux,
Il doit, avec plaisir, voir détruire des nœuds
Que le ciel irrité formoit dans sa colere,
Pour nous opprimer tous les deux.
De ma haine, Monsieur, et de mes tendres feux
Je trace, en peu de mots, une fidelle histoire ;
Gravez-la dans votre mémoire ;
Instruisez-en Valere.

VALERE.

Il en est tout instruit,
Et vous lui parlez, Isabelle.

C'est moi, qui, comme vous, à son pere re
D'un amour clandestin cherche aujourd'hui
Que lui fait espérer une flamme fidelle.

ISABELLE.

Qu'entends-je ? juste ciel ! quoi ! Valere en

VALERE.

Il n'y doit plus blesser vos yeux.
Pour un objet charmant, je sens une tend
Que l'amour, loin de vous, alluma dans
De tous vos intérêts et de votre sagesse,
J'attends ici tout mon bonheur.

ISABELLE.

Eh ! quel est cet objet ?

VALERE.

C'est l'aimable J

ISABELLE.

La sœur de Léandre !

VALERE.

Oui, c'est-elle qu
Sous un nom inconnu, je viens trouve
Seule elle peut fixer le bonheur de ma
Le payer par le vôtre, est ma plus cher
Protégez donc mes tendres fe
Ils sont à vo [illegible] en ces lie
Et, [illegible] haines
[illegible] ren

Je pourrai quelque jour vous aimer comme un frere.
Si Julie aujourd'hui répond à votre amour,
Mon cœur vous répond de Léandre ;
J'en donne ma parole, et comptez dans ce jour,
Que de mon amitié vous pouvez tout attendre.

VALERE.

Il n'est donc plus d'obstacle au bonheur de nos feux :
L'amour qui les fit naître, accorde tous nos veux ;
Et lui-même aujourd'hui prend soin de les défendre.

ISABELLE.

Mon pere cependant pourroit bien nous surprendre,
Et le vôtre, dit-on, arrive dans ces lieux :
Nous avons, sur cela, des mesures à prendre ;
Il ne faut qu'à propos vous offrir à leurs yeux.
Je dois une visite à l'aimable Julie,
Et j'en vais presser le moment :
Allez la joindre promptement ;
Ménagez-bien le cœur de cette tendre amie,
Et vous pouvez compter sur mon empressement.

VALERE.

Adieu, généreuse Isabelle ;
Je vais de toutes vos bontés,
Lui faire le détail fidele.

ISABELLE, *seule.*

L'aurois-je pû penser ? quelle heureuse nouvelle !
Amour, c'est à-la-fois trop de félicite.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

VALENTIN, *seul.*

Tout aujourd'hui me favorise,
Et le hasard ici semble me disputer
L'honneur de dénouer ma brillante entreprise.
Valere, que j'ai cru seul devoir redouter,
Se prête à mon dessein, au gré de mon envie:
Isabelle m'a dit son amour pour Julie;
Il vient lui-même exécuter
Un projet que j'ai craint qu'il ne vînt culbuter.

SCENE II.

NERINE, VALENTIN.

NERINE.

Bon jour, des serviteurs le plus parfait modele;
Du plus fourbe et du plus fidele,
En toi tu réunis ici les deux portraits.

VALENTIN.

Je me reconnois à ces traits.

NERINE.

Acheve, et des valets que nous vante l'histoire,
Tu feras voir en toi le plus ingénieux.

VALENTIN.

Oui; je suis jaloux de la gloire,
Et je fus d'un grand nom toujours ambitieux.

NERINE.

Le pere de Valere, arrivé dans ces lieux,
Pourroit la faire disparoître;
Il vient dans ces jardins pour y chercher ton maître.

VALENTIN.

Je suis au comble de mes vœux,
Cet acteur m'étoit nécessaire.

NERINE.

Je voudrois qu'il te fût heureux:
Mais, avec fondement, je crains bien le contraire.
Geronte, se voyant séduit par tous tes jeux,
Sur Léandre et sur toi...

VALENTIN.

Léandre a su lui plaire;
Valere par mes soins lui paroît odieux;
Et, par la bouche de sa fille,
Il vient de faire dire à cet audacieux,
Qu'il doit perdre l'espoir d'entrer dans sa famille.
Pour remplir mes projets, pouvoit-il faire mieux?

NERINE.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ton délire:
Non, il n'est point de sérieux
Qui tienne à tes discours. (*Elle rit.*)

VALENTIN.

Je te permets d'en rire,
Jusqu'à ce que tu voies un succès glorieux.
Je me sens animé d'une nouvelle audace :
Oui, mon maître m'est cher, et je veux, dans ce jour,
Quoi qu'il puisse arriver, couronner son amour.
Pour s'immortaliser, il n'est rien qu'on ne fasse.
Tout est heureusement disposé de ma part :
Je prétends faire un coup de maître.
Tu vois tous mes acteurs jouer sans se connoître :
C'est un jeu de colin-maillard.
Le bandeau sur les yeux, Geronte, à l'aveuglette,
Prend ici martre pour renard ;
Et, pour rendre en tout point ma piece très-complette,
Il faut la dénouer dans les regles de l'art.

NERINE.

De ce frivole espoir, tu pourrois bien rabattre,
Et ce nouveau venu...

VALENTIN.

Va dessiller les yeux ;
J'ai disposé le tout au mieux :
A ses dépens je vais m'ébattre.
Un courroux réciproque éclatera d'abord ;
Mais je les brouille tous pour les mettre d'accord....
Je vois un étranger, n'est-ce pas-là notre homme ?

NERINE.

Oui, l'ami de Geronte, et que Dorante on nomme.

VALENTIN.

Il vient fort à propos ; déloge, et laisse-moi.

Il

Il ne sait pas son rôle ; et, pour me le bien rendre,
C'est de moi seul qu'il doit l'apprendre.

NERINE.

Adieu ; je n'ai rien vu de si plaisant que toi.
(*Elle sort.*)

SCENE III.

DORANTE, VALENTIN.

DORANTE, *à part.*

ON m'a dit qu'en ces lieux Géronte se promene.

VALENTIN, *à part.*

C'est la fortune qui l'amene.

DORANTE.

Il m'écrit positivement,
Qu'avec mon fils il est à ma campagne ;
Je pars, dès le même moment,
Et son valet qui m'accompagne,
M'amene en ce château que je ne connois pas :
Sans doute le hasard aura guidé leurs pas.
Quoi qu'il en soit, cette heureuse aventure,
Contre mon fils appaise mon murmure,
Et dissipe un cruel soupçon....
Je vois un domestique.... Ecoute, mon garçon,
N'es-tu pas à Géronte ?

VALENTIN.

Oui, Monsieur, c'est mon maître.

DORANTE.

Viens me conduire promptement
Où tu crois qu'il peut être.

VALENTIN.

Vous le voulez donc voir, Monsieur ?

DORANTE.

Assurément.

VALENTIN.

A cet extrême empressement,
Je connois son ami : c'est sans doute ce pere
Qui cherche ici son fils.

DORANTE.

Oui, j'y cherche Valere.

VALENTIN.

Et vous croyez, apparemment,
Que pour son mariage ici tout se prépare ?

DORANTE.

Oui : je viens pour cela.

VALENTIN.

L'aventure est bisarre.

DORANTE.

Que dis-tu ?

VALENTIN.

Rien, Monieur ; je fais réflexion
Aux travers où souvent notre raison s'égare :
L'homme, presque toujours, se fait illusion.

DORANTE.

Où tend donc ce discours ?

VALENTIN, *le fixant.*

La physionomie
Que vous portez....

DORANTE.

Eh bien !

VALENTIN.

Est d'un homme d'honneur.

DORANTE.

Apparemment.

VALENTIN.

Tenez, il me prend presque envie
De vous dire.... Mais non : je suis homme discret,
Qui d'un maître jamais n'a trahi le secret.

DORANTE.

Qu'est-il donc arrivé ? dis-le moi, je t'en prie.
Allons, parle sans tant rêver.

VALENTIN.

Je n'ai garde, Monsieur, il y va de ma vie.

DORANTE.

Il falloit ne rien dire, ou tu dois achever.

VALENTIN.

Non, vous traiterez de folie
Ce qu'un premier coup-d'œil vient m'inspirer pour vous.
Vous me perdrez près de mon maître,
Dont le moindre soupçon excite le courroux.

DORANTE.

Va, tu n'as rien à craindre; apprends à me connoître.
Si ce secret me touche, et peut m'intéresser,
Je saurai t'en récompenser.

VALENTIN.

Votre ascendant sur moi, Monsieur, prend un empire,
Qui pour vos intérêts fait taire ma raison;
Et, malgré moi, je cede au zele qui m'inspire.
Vous voyez bien cette maison ?

DORANTE.

Eh bien! après ?

VALENTIN.

Elle est au rival de Valere:
On y traite, en secret, un amoureux mystere
Qui renverse votre projet.

DORANTE.

A tout ce que tu dis, je ne puis rien comprendre.

VALENTIN.

Ecoutez seulement, et gardez le secret:
Ce rival se nomme Léandre;
De l'amour d'Isabelle il est l'unique objet.

DORANTE.

O ciel! que me dis-tu ?

VALENTIN.

Ce que j'ai vu moi-même !

DORANTE.

Sur tout ce que j'entends, ma surprise est extrême !
Mon fils est-il instruit de ce nouvel amour ?

VALENTIN.

Je ne crois pas qu'il puisse l'être;
Jusqu'à présent dans ce séjour
On ne l'a point, Monsieur, encore vu paroître.

DORANTE.

D'où vient donc que Geronte écrit précisément,
Que Valere est ici, qu'il est venu l'attendre?

VALENTIN.

Cela demanderoit un éclaircissement.
J'ignore ses raisons, lui seul peut vous apprendre
Un mystere au-dessus de mon discernement.
Tout ce que je sais bien, Monsieur, c'est que Léandre,
D'Isabelle est l'heureux amant;
Que Geronte, charmé, lui promet cette belle,
Car il est enchanté de lui:
Il prétend couronner leur flamme mutuelle,
Et tout cela dès aujourd'hui.

DORANTE.

Voilà, je te l'avoue, une étrange nouvelle!
A ses engagemens seroit-il infidele,
Et m'appelleroit-il pour en être témoin?

VALENTIN.

Il veut que vous signiez vous-même au mariage,
Et de son amitié, ce fut le premier soin.

DORANTE.

Non; je ne puis le croire, et Geronte est trop sage:
Mais s'il osoit me faire un si sensible outrage,
La chose pourroit aller loin.

VALENTIN.

Mon maître, dans cette avanture,
A parler franchement, conduit par le hasard,
Qui près d'ici brisa notre voiture,
S'y trouva sans dessein de vous faire une injure:
A cet événement, son cœur n'a point de part.

Depuis long-tems Léandre adoroit Isabelle ;
Cet amant étoit aimé d'elle :
Se trouvant dans ces lieux, leurs feux ont éclaté;
Et les pleurs de la fille ont attendri le pere,
Qui, découvrant l'horreur qu'elle avoit pour Valere,
Enfin a rabattu de sa sevérité,
Et l'amour s'est joué de son humeur austere ;
A ses traits enchanteurs, il n'a point résisté.
Sa tendresse a changé ses projets pour sa fille,
Et Léandre en ce jour entre dans sa famille :
Tout cela par un coup du sort.
Je crois, qu'à votre égard, pressé par son remord,
Geronte ici ne vous appelle,
Que pour vous y montrer tout le cœur d'Isabelle,
Et vous prouver par-là, Monsieur, qu'il n'a pas tort.

DORANTE.

A ce discours, je demeure immobile :
Ce que tu dis est-il certain ?

VALENTIN.

Monsieur, la preuve en est facile :
Je n'ai point d'autre objet que de vous être utile ;
Je parle en conséquence, et voilà mon dessein.
Voyez donc le parti que vous avez à prendre ;
Car l'hymen est un nœud que l'on doit respecter,
Et dont nous devons nous défendre,
Si l'amour n'a le soin de le bien cimenter ;
Et je ne puis souffrir le caprice bizarre
D'un pere, qui, sans jugement,
Prétend unir des cœurs quand l'amour les sépare.

DORANTE.

Tu raisonnes fort prudemment.

(*A part.*)

Je veux approfondir aujourdhui ce mystere,
Examiner de près Isabelle et son pere.
Si Geronte dit vrai, mon fils est en ces lieux,
Et ce valet m'a fait un conte;
Mais s'il n'est pas ici, le trait est sérieux:
Parbleu! je vais le voir. (*Haut.*) Allons joindre Geronte.

VALENTIN.

Le voici; mais, Monsieur, n'allez pas me trahir.
Je crois travailler pour vous et pour mon maître,
Vous faisant d'avance connoître
Ce que bientôt ici vous allez découvrir.

DORANTE.

Je sais, lorsqu'il le faut, et parler et me taire.

VALENTIN, *à part.*

J'ai fait, pour le dresser, tout ce que j'ai dû faire,
Et s'il rend bien son rôle, il va me divertir.
Je vais chercher Léandre, Isabelle et Valere,
Et chacun à son tour, je les ferai venir.
Le sort en est jeté; je vois voler la bombe:
Empêche, amour, qu'elle ne tombe
Sur celui qui la fait partir.

SCENE IV.

GERONTE, DORANTE.

GERONTE.

Après une si longue absence,
Dorante, quel plaisir je sens à vous revoir.

DORANTE, *à part.*

Il faut dissimuler. (*Haut.*) Pressé d'un doux espoir,
J'avois la même impatience.
Je viens d'apprendre avec étonnement,
Qu'en ce château, mon fils, étoit venu se rendre;
Je ne m'attendois pas à ce prompt changement,
Et même encor je n'y puis rien comprendre;
J'ignorois son dessein, et je ne savois pas
Où Valere pouvoit avoir porté ses pas:
J'ai craint de le trouver à mes ordres rebelle;
Mais, puisqu'il se cachoit pour chercher Isabelle,
Je suis très-satisfait de son empressement,
Et je l'en applaudis.

GERONTE.

Il est assurément
Tel que vous l'avez peint, bien fait, en tout aimable,
Et le premier coup-d'œil lui fut très-favorable:
Ma fille l'a trouvé charmant.
Ils ont été saisis de la même tendresse,
Mêmes feux, mêmes soins, même délicatesse:
Pour le dire en un mot, ils s'aiment tendremenr.

DORANTE, *à part.*

Ouais ! ce discours est bien contraire
A celui que dans ce moment,
Ce valet étourdi vient ici de me faire :
C'est un coquin assurément.
(*A Geronte.*)
Tout me paroît, Monsieur, tourner heureusement.

GERONTE.

J'en ressens un plaisir extrême.

DORANTE.

Cher ami, je le sens de même ;
Ce jour pour nous est trop heureux.

GERONTE.

Ah ! voici votre fils ; du beau feu qui l'inspire,
Il vous instruira baucoup mieux.

DORANTE, *à part.*

Mon fils ! que veut-il donc me dire ?

SCENE V.

LEANDRE, DORANTE, GERONTE,

LEANDRE.

Mon pere, m'a-t-on dit, vient ici d'arriver.

GERONTE.

Oui ; n'allez pas si loin, Monsieur, pour le trouver.
Vous le voyez.

LEANDRE.

Où donc ?

GERONTE.

L'aventure est nouvelle !
C'est son empressement qui trouble sa cervelle....
Où l'allez-vous chercher ? Il est devant vos yeux.

LEANDRE.

Comment ? Monsieur !

DORANTE.

Ce jeu passe la raillerie.

GERONTE.

Ce trait est singulier ; il ne vous connoît plus.

LEANDRE.

Je ne vis, Monsieur, de ma vie.

GERONTE.

Je ne sais que penser : quel accès de folie !

DORANTE.

Geronte, tous ces jeux sont ici superflus,
Ce n'est pas là mon fils.

GERONTE.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Eh ! qui donc êtes-vous ?

LEANDRE.

Je me nomme Léandre,
Le fils de Dorimon, et vous le savez bien.

GERONTE.

Qui ? moi ! je n'en sus jamais rien :
Vous avez donc changé de nom pour me surprendre ?

DORANTE.

Que je suis étonné de tout ce que je voi !

LEANDRE.

Qui vous a donc conduit chez moi ?

GERONTE.

Je croyois être chez Valere,
Et j'ai cru lui parler, quand je parlois à vous.

LEANDRE.

Faut-il que d'une main si chere,
J'éprouve de si rudes coups?

SCENE VI.

ISABELLE, VALENTIN, GERONTE, DORANTE, LEANDRE, NERINE.

VALENTIN, *à Isabelle.*

Soutenez bien vos droits, et d'une ame constante
Découvrez vos feux à Dorante.

GERONTE.

Arrêtez ce coquin, car il est du complot.

LEANDRE, *l'arrêtant.*

Il faut tout avouer.

VALENTIN.

Je n'en sais pas un mot.

LEANDRE.

Parle sans hésiter, ou ma juste vengeance....

ISABELLE.

D'où vous vient ce transport? De cette violence,
Léandre, dites-moi, quel est donc le sujet?
Pourquoi maltraiter ce valet?

GERONTE.

Juste ciel ! que viens-je d'entendre ?
Ma fille le connoît : elle étoit du secret....
Parlez ; vous saviez donc que c'étoit-là Léandre ?

ISABELLE.

Oui, mon pere, je le savois,
Et vous le savez bien vous-même,
Puisqu'au lieu de l'époux qu'aujourd'hui je craignois,
Je reçois de vos mains ce tendre objet que j'aime.
Non, on ne vit jamais des soins si généreux !
J'ai senti pour Monsieur ces douces sympathies,
Dont les ames, dit-on, doivent être assorties,
Lorsqu'on veut que l'hymen puisse nous rendre heureux.
Nos feux furent le fruit d'une premiere vue :
Il m'aima, me le dit, mon ame en fut émue ;
Et, pour tout dire enfin, l'amour forma nos nœuds.

VALENTIN, *à part.*

C'est fort bien dit !

DORANTE.

Elle aime, et n'en fait plus mystere.

GERONTE.

Ma fille, quel aveu venez-vous de me faire !
Vous portez à mon cœur les plus terribles coups !

ISABELLE.

O ciel ! que dites-vous, mon pere ?
Quel crime ai-je donc fait aujourd'hui contre vous ?

GERONTE.

Isabelle, l'objet de toute ma tendresse,
Dont j'estimois le sentiment,
Peut, sans rougir de sa foiblesse,

Se

Se prêter aux projets d'un téméraire amant,
Et me jouer honteusement.

ISABELLE.

Je demeûre interdite au coup dont on m'accable.
Léandre, apprenez-moi ce crime détestable,
Dont on veut nous noircir par des traits odieux.
Si votre cœur étoit capable
Des forfaits dont on rend ici le mien comptable,
Devant mon pere et vous, j'en atteste les cieux,
Vous ne seriez pour moi qu'un objet méprisable.

LEANDRE.

Je n'y saurois rien concevoir,
Madame. J'arrivai dans ces lieux hier au soir,
Comptant qu'à mon amour on vous avoit ravie:
Je n'écoutois que mon seul désespoir;
Et lorsque je cherchois les moyens de vous voir,
Ou de finir ma triste vie,
Je vous vis arriver chez moi,
Où l'on flatta mon cœur de la douce espérance,
Que mon pere et le vôtre, entr'eux d'intelligence,
Avoient engagé notre foi.

ISABELLE.

Je l'ai cru comme vous.

DORANTE, *à part.*

Il s'entend avec elle.

GERONTE.

Eh! qui vous a donné cette fausse nouvelle?

LEANDRE.

C'est Valentin.

GERONTE.

Qui ? mon valet ?

VALENTIN.

Oui, monsieur ; et ce fut par un excès de zele.

GERONTE.

Ainsi, maître coquin, vous étiez donc au fait
De cette odieuse imposture ?

VALENTIN.

Oui, Monsieur : je dis plus, j'ai seul fait le projet
Qui cause, dans ce jour, votre injuste murmure :
La justice en fut tout l'objet,
Et votre intérêt la mesure.

DORANTE.

Voilà, je vous l'avoue, un effronté coquin.

LEANDRE.

Eh ! par quelle raison, faquin,
M'as-tu, dans son esprit, fait passer pour Valere ?

VALENTIN.

Voyant que votre nom excitoit sa colere,
Je vous donnai celui qui seul flattoit son cœur.

ISABELLE.

Ainsi, c'étoit pour me surprendre,
Traître, que tu m'as fait entendre
Que mon pere, approuvant une innocente ardeur,
Consentoit à notre bonheur ?

VALENTIN.

Madame, supprimez ici le nom de traître :
Pour servir votre amour en sage ambassadeur,
Malgré lui, j'ai voulu qu'il vous donnât mon maître.

DORANTE.

J'admire son sang-froid.

GERONTE.

Dis-moi, fourbe, imposteur,
Pourquoi feindre ce mariage,
Auquel je n'ai jamais pensé ?

VALENTIN.

C'étoit pour vous forcer d'en conclure un plus sage :
J'agissois en homme sensé.
Le service n'est pas de petite importance ;
J'en attends le salaire et la reconnoissance
Que mon zele a su mériter.

GERONTE.

Ah ! tu l'auras bientôt, car je te ferai pendre.

VALENTIN.

Parbleu ! le trait est bon : pourquoi vous emporter ?
Songez que vous n'avez que des graces à rendre
Au zele dont pour vous mon cœur fut animé.
Je vous ai fait connoître un gendre,
Dont vous avez été charmé :
De votre fille il est aimé ;
Et vous savez fort bien que cet amant l'adore :
Que diable vous faut-il encore ?

LEANDRE.

Te faire expirer sous mes coups.

VALENTIN, *à genoux.*

Tout beau ! modérez ce courroux :
Pour vous j'ai fait la Comédie,
Dont vous étiez le principal Acteur :
Ne l'allez pas, Monsieur, tourner en Tragédie.

Le parterre fronde un auteur,
» Lorsque son ouvrage l'ennuie ;
Mais les coups de sifflets sont les seuls qu'il essuie ;
Et l'on ne vit jamais le parterre en fureur,
Vouloir attenter à sa vie.

DORANTE.

L'aveu que nous fait ce valet,
Monsieur, doit près de vous justifier Léandre ;
Mais celui qu'Isabelle à mes yeux vous a fait,
Renverse tout notre projet,
Et mon fils à sa main ne sauroit plus prétendre.

GERONTE.

Je suis pere, Monsieur.

DORANTE.

Et je le suis aussi ;
Je connois les devoirs d'un si beau caractere :
Consultez-les vous-même, et voyez, en ceci,
Ce qu'un tel nom vous oblige de faire....
Mais que vois-je ? mon fils !

GERONTE.

Votre fils ?

DORANTE.

Oui, Valere.

SCENE VII et derniere.

DORANTE, GERONTE, VALERE, ISABELLE, LEANDRE, VALENTIN, NERINE.

DORANTE.

Qui venez-vous faire en ces lieux?

VALERE.

Y défendre les droits d'une flamme sincere,
Et mourir à vos yeux, si vous m'êtes contraire.

DORANTE.

Vous n'êtes plus ici qu'un objet odieux.

VALERE.

Je réponds de l'amour, si vous m'aimez encore!
Je suis certain du cœur de celle que j'adore.

LEANDRE, *à part.*

Mon Rival me jouoit; le trait est sérieux.

VALERE.

Pardonnez-moi, mon cher Léandre;
Mon nom doit ici vous surprendre:
L'amour chez vous guida mes pas.
L'objet qui m'enflamma, par ses divins appas,
Vous laisse disposer aujourd'hui de ma vie:
C'est votre sœur, l'adorable Julie.

DORANTE.

Ah! voici du nouveau.

GERONTE.

Ma raison est à bout;
Je n'y comprends plus rien du tout.

VALENTIN, à part.

Quand je l'aurois instruit, il n'auroit pu mieux faire.

LEANDRE.

L'amour, pour nous unir, choisit un beau moyen.
Si vous pouvez avoir l'aveu de votre pere,
Je vous promets mes soins, et je réponds du mien.

VALENTIN.

Ma foi ! ce personnage étoit bien nécessaire.

VALERE.

Mon pere, permettez qu'un fils à vos genoux,
Ose implorer auprès de vous,
Pour se justifier, votre tendresse extrême.
J'ai mérité votre courroux;
Mon cœur vous a trahi, c'est malgré vous qu'il aime :
L'amour, contre vos vœux, le révolte aujourd'hui ;
Mais l'amour ne reçoit de loix que de lui-même,
Et, pour vous attendrir, je n'implore que lui.

VALENTIN, à part.

La scene est pathétique et tendre.

(*Les peres se regardent.*)

DORANTE.

Geronte, nous devons nous rendre ;
Signer ce qu'a réglé l'amour,
Et les marier en ce jour.
Léandre, par son bien, ses mœurs et sa famille,
Est bien digne de votre fille,

Et son pere autrefois étoit de mes amis ;
Or, s'il veut consentir au bonheur de mon fils,
J'y donne mon aveu.... Rassurez-vous, Valere,
Je me rends à votre priere.

VALENTIN.

Voilà penser bien noblement.

LEANDRE, *à Geronte.*

Vous m'honoriez tantôt d'une tendresse extrême,
Et j'étois tout l'objet de votre empressement.
Je suis, Monsieur, toujours le même:
Mon nom a-t-il chez moi fait quelque changement ?

VALENTIN.

Non, car s'il vous trompoit, c'étoit innocemment.

GERONTE.

Je me rends à votre constance ;
Ma sévérité céde à de si tendres feux :
Je veux remplir votre espérance ;
Recevez, de ma main, cet objet de vos vœux.

LEANDRE.

Je suis saisi, Monsieur, et ma reconnoissance
Agit trop sur mon cœur pour pouvoir l'exprimer.

ISABELLE.

Ah ! mon pere !

GERONTE.

Du don que te fait ma clémence,
Je ne veux qu'une récompense,
Et c'est de le toujours aimer.
(*A Léandre.*)
Vous, écrivez à votre pere ;
Il nous faut son consentement.

LEANDRE.

Oui, j'en réponds pour moi, Monsieur, et pour Valere;
Et vais écrire promptement.

DORANTE.

Messieurs, allons joindre Julie;
Je céde au tendre empressement
Que j'ai de l'informer de cet événement.

(Ils s'en vont.)

NERINE.

Viens, mon cher Valentin, que je te félicite:
Tes jeux ont de l'hymen allumé le flambeau;
Et l'amour que tu sers, par un tour si nouveau,
Doit récompenser ton mérite.

VALENTIN.

Pour me payer dans ce moment,
Il faut que le public l'acquitte:
Tout dépend de son jugement.

(Au parterre.)

Le desir de vous plaire a guidé mon génie:
S'il mérite, Messieurs, votre applaudissement;
C'est le plus beau jour de ma vie.

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

D'AUTREAU.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE D'AUTREAU.

JACQUES AUTREAU naquit à Paris, en 1659. Il s'occupa long-tems de la Peinture, sans, cependant, se faire un nom parmi les Peintres. De tous ses Tableaux, deux seulement sont connus avec quelqu'avantage. L'un représente Fontenelle, La Mothe et Danchet, disputant sur un Ouvrage que l'on vient de leur lire : l'autre représente Diogene, qui, la lanterne à la main, cherchant un homme, l'a trouvé dans le Cardinal de Fleuri, dont il montre le portrait, au bas duquel est cette inscription : *Quem frustrà quæsivit Cynicus olim, ecce inventus adest.*

AUTREAU travailla presque toujours pour vivre ; et l'on sait que si une fortune médiocre est préférable, pour les Artistes, à une trop grande opulence qui étouffe le plus souvent les talens, une extrême nécessité leur est aussi fort

préjudiciable, et permet rarement au génie de se développer. AUTREAU l'éprouva plus qu'un autre, parce qu'avec sa mauvaise fortune, la nature l'avoit partagé d'un caractere fier et misanthropique, qui, le retenant éloigné du grand monde, l'empêchoit de faire des connoissances utiles, ou de cultiver celles que ses talens lui avoient procurées : aussi passa-t-il les trois quarts de sa vie dans cette lutte continuelle du travail contre les besoins, et ce ne fut qu'à près de soixante ans qu'il commença à se livrer au goût qu'il avoit toujours eu pour les Lettres. Il composa, dans les vingt dernieres années, quinze Pieces de Théatres, dont sept pour le Théatre Italien, trois pour le Théatre François, et cinq pour l'Opéra. On a aussi de lui quelques Poésies fugitives, qui prouvent beaucoup de facilité à la versification. Plusieurs de ses Ouvrages Dramatiques obtinrent des succès d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient vraiment mérités, et que la cabale n'y influoit en rien ; car l'Auteur, prévenant peu en sa faveur, et étant incapable de souplesse et d'intrigue, il falloit que ses productions se fissent valoir et se soutinssent elles-mêmes.

AUTREAU avoit une finesse, et même une délicatesse d'esprit que son extérieur ne faisoit guere soupçonner; mais il avoit un grand fonds de naturel, que l'Art ne put jamais corrompre: aussi ses Ouvrages en portent-ils toujours l'empreinte. Son Dialogue est rapide et bien coupé; sa prose, élégante et correcte; ses vers sont, en général, pleins et harmonieux. On lui reproche, cependant, d'avoir foiblement intrigué ses Pieces; ce qui en fait trop aisément et trop tôt prévoir les dénouemens, et de n'avoir pas toujours, dans toutes, répandu une également bonne plaisanterie. On remarque, il est vrai, qu'il a, quelquefois, sacrifié au mauvais goût, qui a si long-tems régné sur la Scene Italienne, à laquelle il s'étoit livré plus particulierement, parce qu'il y avoit, le premier, transporté la Langue Françoise, avec sa Comédie du *Port-à-l'Anglois*, dont le succès fut tel que, prêts à s'en retourner, par disette, il sut retenir les Comédiens Italiens parmi nous; mais ne remarque-t-on pas de même, qu'aussi-tôt que ce Théatre eût pris un autre ton, AUTREAU fit

voir qu'il pouvoit, sans peine, atteindre au meilleur, en donnant sa charmante Comédie de *Démocrite prétendu fou ?* Si cet Auteur avoit besoin d'indulgence, il suffiroit d'observer qu'il ne commença à travailler, pour le Théatre, qu'à l'âge où presque tous les hommes s'apperçoivent qu'il est tems de cesser de s'occuper d'un travail qui exige toute l'imagination, toute la force et toute la vivacité de la jeunesse. Au reste, soit véritable modestie, ou, plutôt, ce qui n'y ressemble guere, soit causticité générale pour l'espece humaine, dont il ne sentoit que trop qu'il faisoit partie, AUTREAU se confondoit, bien sincerement, dans le mépris que lui inspiroient tous les hommes; et ses productions ne lui sembloient pas mériter, ni devoir lui procurer un meilleur sort, que celui dont elles et lui jouirent jusqu'à sa mort. La Peinture, qu'il avoit cultivée, par nécessité, et la Poésie, à laquelle il se livra par goût, ne purent le soustraire à l'indigence, pendant sa vie, ni lui offrir un asyle pour souffrir et mourir : il fut obligé d'en chercher un dans un Hôpital; et c'est à

celui des Incurables qu'il est mort, le 18 Octobre 1745, âgé de quatre-vingt-six ans : ce qui a donné lieu aux vers suivans.

AUTREAU, Peintre et Poëte, eut, en ces Arts divers,
Des talens, des succès; mais sa prose et ses vers,
Qui surent enrichir la Scene Italienne,
Avec tous ses Tableaux, le firent vivre à peine.
Dix-sept lustres entiers il eut un sort égal;
Et, mécontent de lui, comme de tout le monde,
Comblant, enfin, sa misere profonde,
Il fut mourir à l'Hôpital.

CATALOGUE DES PIECES D'AUTREAU.

* Le Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles débarquées, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 25 Avril 1718; imprimée à Paris la même année, chez François Flahaut, *in-12*, et réimprimée chez Briasson, en 1729 et 1749, aussi *in-12*.

* L'Amante Romanesque, ou la Capricieuse, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 27 Décembre 1718; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in-12*.

* Les Amans ignorans, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 14 Avril 1720;

Imprimée à Paris en 1723, chez la veuve Guillaume, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Panurge à marier, ou la Coquetterie universelle, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 21 Novembre 1720; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Cette Piece fut sifflée à sa premiere représentation. On supprima, à la seconde, le second et le troisieme acte, et l'on ne joua que le Prologue et le premier acte. Voici le compte que Pesselier en a rendu, dans la Préface des Œuvres d'Autreau.

« *Panurge à marier* est une singularité de l'Auteur, » qui ne lui réussit pas. Le jargon Gaulois déplut assez » dans le Prologue, pour prévenir contre la Piece, » dans laquelle il n'est cependant plus question de ce » jargon. L'autorité de Rablais ne sauva point du nau- » frage Autreau, qui n'auroit pas dû oublier le danger » de mettre au Théatre des plaisanteries consacrées par » des Romans si forts goûtés, qu'il est presqu'impos- » sible de ne pas se trouver au-dessous de l'idée que l'on » se forme de la Piece, sur le titre seul que l'on a pris. » Ce fut en partie ce qui fit tomber celle-ci, où l'on » trouvera cependant de l'imagination et de la bonne » critique. Il s'agit de marier Panurge, et, pour lui trou- » ver un parti convenable, on le transporte, successi-

» vement, dans l'isle moyenne, dans l'isle haute, et dans » l'isle basse ; c'est-à-dire que l'on le fait, tour-à-tour, » voyager à la Cour, à la Ville et à la Campagne. »

« Panurge, trouvant par-tout le même fonds de co- » quetterie, renonce au projet qu'il avoit de se marier. » Une critique assez naturelle de nos usages et de nos » mœurs, n'a pas préservé cette Comédie des dédains » du Public. Autreau l'a retravaillée, et l'a remise en » trois actes. Elle se trouve dans le second volume de » ses Œuvres. » Voyez le Dictionnaire Dramatique, tome second, page 372, et celui de Léris, page 332.

Panurge marié dans les espaces imaginaires, Comédie en un acte, en prose, avec un Divertissement ; non représentée, mais destinée au Théatre Italien.

Cette petite Piece est une critique contre les mœurs de l'Opéra. Panurge, et Arlequin, son valet, y passent en revue les Acteurs et Actrices, que l'Ordonnateur leur présente comme des Dieux et des Déesses. On persuade à Arlequin qu'il est l'Amour, et que tout ce qui l'environne est son domaine ; et l'on marie Panurge à une prétendue Diane, qu'il fait renoncer au célibat à force de présens.

* La Fille inquiete, ou le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes, en prose, avec des Di-

vertissemens, représentée au Théatre Italien, le 2 Décembre 1723; imprimée à Paris en 1724, chez François Flahaut, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

* Démocrite prétendu fou, Comédie en trois actes, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre Italien, le 24 Avril 1730; imprimée à Paris la même année, chez Louis-Denis de la Tour, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le Chevalier Bayard, Comédie héroïque, en cinq actes, en vers libres, représentée au Théatre François, le 23 Novembre 1731; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Cette Piece a quelques ressemblances, pour le fonds du sujet, avec celle de de Belloi, connue sous le titre de *Gaston et Bayard.* Ce Héros déploie, dans la Comédie comme dans la Tragédie, toute la noblesse, la franchise, la vertu, le courage, qui l'ont si justement fait surnommer le Chevalier sans peur et sans reproche. Dans les deux Pieces, la scene est à Bresse, dont les François font le siege. Bayard aime la fille d'un des principaux Bressans, et est prêt à l'épouser; mais il apprend qu'un de ses amis l'aime et en est aimé : il

triomphe de sa passion, et unit sa Maîtresse à son ami.

Cette Comédie parut froide dans le tems, parce que le Public n'étoit pas encore accoutumé à ce que l'on appelle aujourd'hui le Comique sérieux ou larmoyant.

* La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre François, le 9 Mai 1735; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

* Les faux Amis démasqués, Comédie en cinq actes, en vers alexandrins, non représentée; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Rodope, ou l'Opéra perdu, Comédie-Ballet, en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue, et destinée à être mise en musique; non représentée, mais imprimée à Paris en 1735 et 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le sujet de cette Comédie-Ballet est l'amour de la célebre coquette Rodope pour Ésope, et la résistance de celui-ci à ses vives et fréquentes attaques. Ce sujet avoit le mérite de la nouveauté. Des Fables, mises en Musique, auroient pu faire plaisir; mais on a craint, peut-être

peut-être avec raison, que la difformité du Fabuliste Phrygien ne blessât la délicatesse de notre Nation. C'est ce qui a empêché d'exécuter cet Opéra, et ce qui lui a fait donner, par l'Auteur même, le titre d'*Opéra perdu*.

Platée, Ballet, en trois actes, auquel la naissance de la Comédie sert de Prologue, et mis en musique par Rameau, représenté à Versailles, le 31 Mars 1745, et à Paris le 4 Février 1749; imprimé à Paris la même année, chez de Lormel, *in*-4°., et chez Briasson, *in*-12.

La jalousie de Junon a fourni le sujet de ce ballet. Junon se fâcha un jour contre Jupiter, on ne sait pourquoi; mais on assure que, de dépit, elle se retira en Eubée. Jupiter, n'ayant pu la fléchir, alla trouver Cythéron, qui régnoit alors à Platée. Cythéron étoit l'homme le plus sage de son tems: il conseilla à Jupiter de faire faire une statue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre sur un chariot attelé d'une paire de bœufs, que l'on traîneroit par la ville, et de répandre, dans le Public, que c'étoit Platée, fille du Fleuve Asopus, et qu'il alloit épouser. Son conseil fut suivi: aussitôt la nouvelle en vint à Junon, qui part dans le moment, se rend à Platée, s'approche du chariot, et, dans sa colere, voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'est une statue. Charmée de l'aventure, elle pardonna à Jupiter sa tromperie, et se réconcilia avec lui, de bonne foi.

Autreau, qui rapporte ce passage des Béotiques de Pausanias, traduites par l'Abbé Gédouin, ajoute qu'il n'a fait d'autre changement à cette histoire, que d'animer la figure de bois, et d'en faire une Nymphe ridicule. En effet, continue-t-il, le Fleuve Asope avoit eu deux filles, Ægine et Antiope, que Jupiter avoit aimées l'une après l'autre : ce qui rendoit à Junon plus vraisemblable l'hymen futur dont il la menaçoit. Voyez préface de Platée, dans le quatrieme volume des Œuvres de notre Poëte.

Rameau, qui, du vivant d'Autreau, avoit acheté le manuscrit de cet ouvrage, y fit faire plusieurs retranchemens et corrections, par Balot de Sovot, pour le rendre plus théatral. Il a été repris en 1750 et 1755.

Les Fêtes de Corinthe, Comédie-Ballet, en trois actes, en vers, avec un Prologue, et destiné à être mis en musique; non jouée, et imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

On va célébrer les Jeux Isthmiques à Corinthe, et Laïs, fameuse Courtisane, est chargée de décerner le prix au vainqueur. L'Orateur Démosthenes, et le Philosophe Aristippe, qu'elle a séduits par ses charmes, se disputent sa conquête, à force de riches présens et de fêtes superbes. Mais elle leur préfere Euribate, savant Musicien, qui reçoit, de ses mains, la lyre d'or, prix du combat. Euribate aime Glycere, affranchie de Laïs, et en est aimé : aussi ne peut-il répondre à

l'amour de Laïs. Démosthenes et Aristippe favorisent l'union de ces deux Amans, pour se venger des mépris de Laïs, et l'en punir.

Le Galant Corsaire, Fragment tiré de Bocace, en un acte, en vers, à mettre en musique; non jouée, et imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le sujet de ce petit Poëme lyrique est *le Calendrier des Vieillards*, Conte de Bocace, et que La Fontaine a si bien imité. Un vieux Juge de Pise, nommé Chrysante, aime la jeune Bélise; mais il lui parle, sans cesse, de Thémis, dont il dessert les Autels, et se tait sur l'amour, dont elle croit devoir préférer le culte charmant. Le Corsaire Pagamin, dans la fleur de l'âge, aimable et galant, entreprend de la ravir à Chrysante; et, pour y parvenir, il n'emploie d'autre moyen que de parler beaucoup d'amour: il se fait écouter, ainsi qu'Hispal, son Lieutenant, qui, en tenant le même langage à Doris, Suivante de Bélise, parvient à la persuader. Elles abandonnent le vieux Juge, et épousent les Corsaires.

Mercure et Dryope, Pastorale, en un acte et en vers, non jouée; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le fils de Jupiter et de Maïa aime Dryope, Bergere de l'Arcadie, où il a un Temple, qui lui est dédié,

sous le titre de Mercure Cyllénien. On va y célébrer une Fête, en son honneur, au renouvellement du mois de Mai, dont il a fourni le nom; et, sous celui du Berger Philene, il profite de cette solemnité pour se déclarer à Dryope, à laquelle il a su plaire, trompée par l'apparence pastorale dont il s'est revêtu. Bien sûr d'en être aimé, pour lui-même, et non à cause de sa Divinité; il se fait, enfin, connoître, et l'éleve au rang suprême.

LE
PORT-A-L'ANGLOIS,
OU
LES NOUVELLES DÉBARQUÉES,
COMÉDIE
D'AUTREAU.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DU PORT-A-L'ANGLOIS.

Le Prologue peint les craintes de l'Auteur et celles des Acteurs, sur le succès de cette nouveauté, d'ün genre inconnu encore chez eux. Flaminia et Silvia sont à en discourir, lorsqu'un certain Trafiquet, courtier de Théatre, et qui est sensé avoir procuré cette Piece, vient les rassurer du mieux qu'il peut. Arlequin vient à son tour ; mais il les querelle de ce qu'elles ne songent pas à s'habiller pour commencer : et sur ce que Trafiquet demande le payement de la Piece, il le lui donne en coups de batte, et prie le Parterre, dont on craignoit les sifflets, de ne plus rien tirer, puisque *tout est payé.*

Lélio, Négociant Italien, qui a appris que Lombardini, son Correspondant à Paris, vient de mourir, arrive pour arranger ses affaires, avec Cécilia, sa veuve. Flaminia et Silvia, filles de Lélio, l'ont suivi, accompagnées de Pasquella,

leur Gouvernante, et de Violette et Arlequin, leurs valets. Ils ont pris le Coche-d'eau, à Auxerre; mais un orage les a fait relâcher au Port-à-l'Anglois, chez Pantalon, Aubergiste. Deux Amoureux se rencontrent là; un Comte de Trinquemberg, Allemand, qui a connu et aimé Flaminia, en Italie; et un Chevalier de la Bastide, Provençal, qui s'enflamme, sur-le-champ, pour Silvia. Par le moyen d'une certaine Tontine, fille d'Opéra de campagne, et très-intrigante, qui rôde dans les environs, pour se rendre utile aux Amans, ceux-ci se voyent, pendant l'absence de Lélio, qui est allé à Paris. A son retour, il trouve des mariages ébauchés, et est, d'abord, furieux; mais il se radoucit, en apprennant que ceux qui se présentent pour devenir ses gendres sont, l'un, le Comte de Trinquemberg, qu'il connoît déja, et l'autre, le Chevalier de la Bastide, que l'on lui dit être allié à sa famille. Cécilia, que Lélio n'a point trouvée à Paris, parce qu'elle est venue, avec une vieille Tante et Tontine, au-devant de lui, au Port-à-l'Anglois, le rencontre-là, et l'engage à faire le bonheur de ses filles et de leurs

Amans : il y consent, enfin, à condition qu'elle l'épousera aussi, pour faire le sien.

Au second acte, un Opérateur, qu'a prévenu Tontine, forme un Divertissement, mêlé de scenes de Charlatan, pendant lesquelles les jeunes Italiennes s'amusent beaucoup avec leurs Amans ; et au troisieme acte, Tontine, Cécilia, et une troupe de Bateliers et de Lavandieres, exécutent un autre Divertissement de Divinités maritimes, et qui termine la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE PORT-A-L'ANGLOIS.

« CETTE Piece étoit, ci-devant, intitulée : *Le* » *Naufrage au Port-à-l'Anglois*, *&c.* (Nous dit » Autreau lui-même, au bas de la Table des Ac- » teurs.) Mais ce titre la faisoit souvent con- » fondre avec celle de Mademoiselle Flaminia, » qui a pour titre : *Le Naufrage.* C'est ce qui » m'a engagé à changer quelque chose dans l'in- » titulé.

» C'est la premiere Piece d'Autreau et la pre- » miere Comédie Françoise qui ait été jouée sur » le nouveau Théatre Italien. Elle eut, par son » succès, la gloire de fixer, à Paris, ces Comé- » diens qui méditoient alors leur retour en Italie. » Le Prologue de cette Piece en fait l'histoire, » et peint fort bien l'appréhension de l'Auteur et » des Comédiens sur une nouveauté, dont la

» réussite devoit être fort incertaine. Le goût de
» l'ancien Théatre n'étoit pas encore effacé ; et
» c'est ce qui fit que, pour se prêter à l'habitude
» et tirer parti des Acteurs qui, pour la plûpart,
» parloient mal notre langue, et dont quelques-
» uns même l'ignoroient entierement, l'Auteur
» composa sa Piece de scenes écrites, Françoises,
» et de simples canevas Italiens.... Cette Piece
» est remplie de plaisanteries fort agréables, mais
» un peu décousues, telles qu'il les falloit alors
» pour se conformer au goût du Théatre Italien.
» Les Divertissemens dont cette Piece est ornée,
» et qu'on revoit toujours avec plaisir, durent
» aussi contribuer à sa réussite. La Musique
» étoit de Mouret, dont les talens sont si con-
» nus, et que l'on pourroit appeller le Musicien
» des Graces et de la Gaîté. » Préface de Pesse-
lier, mise au-devant du premier Volume des
Œuvres d'Autreau.

Le merveilleux succès du Port-à-l'Anglois ramena le Public aux Italiens, qui pensoient à se retirer, parce que leur Théatre étoit devenu désert, par l'épuisement de leurs Pieces Italiennes, plusieurs fois reprises, et dont, d'ailleurs, peu

de personnes se soucioient, faute de pouvoir les entendre. Cette Piece fut donnée pendant deux mois de suite; et, depuis, ce Spectacle a été, en général, toujours très-fréquenté. Voyez Histoire du Théatre Italien, tome premier, p. 228; Anecdotes Dramatiques, tome second, p. 92; Bibliotheque des Théatres, pag. 257; Dictionnaire Dramatique, tome second, pag. 459; Dictionnaire de Parfait, tome troisieme, p. 486; et Dictionnaire de Léris, pag. 360.

LE
PORT-A-L'ANGLOIS,
OU
LES NOUVELLES DÉBARQUÉES,
COMÉDIE
D'AUTREAU.

Représentée le 25 Avril 1718.

A

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLAMINIA, } Toutes deux en robe de chambre.
SILVIA, }

TRAFIQUET, Courtier du Parnasse.

ARLEQUIN.

La Scene est sur le Théatre Italien.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA.

SIGNORA Silvia, vous êtes rêveuse. Il me paroît que vous avez quelque embarras dans l'esprit. D'où vient cela?

SILVIA.

Nous allons parler françois; cela me fait trembler.

FLAMINIA.

Pourquoi trembler? Ce que nous allons jouer n'est pas difficile. C'est une petite Piece légere, où il n'y a point de caracteres trop marqués: où nous ne représentons que ce que nous sommes à peu-près, des Italiennes nouvelles débarquées; où nos fautes de prononciation même nous feront honneur. On croira qu'elles sont faites exprès.

SILVIA.

Tout cela ne me rassure point.

FLAMINIA.

Mais, quand il s'agiroit de mieux parler, n'avons-nous pas déja pleinement éprouvé l'indulgence que le Public a pour nous? Et, quelque réputation qu'ayent

les François de favoriser les étrangers, nous étions-nous imaginé que cela allât si loin ?

SILVIA.

Il est vrai, cela passe notre espérance. Mais, Signora Flaminia, songez-vous bien que la Piece que nous allons jouer, quoique toute Italienne dans sa forme, est presque toute écrite en François; et que l'on se peut douter que ce n'est pas un étranger qui l'a faite ?

FLAMINIA.

Eh bien ! Quelle conséquence en tirez-vous ?

SILVIA.

Qu'elle peut bien tomber. Croyez-vous que la faveur qu'on nous fait, s'étende jusques sur les Auteurs François qui travaillent pour nous ? Cela n'est pas bien sûr, au moins.

FLAMINIA.

Si les Auteurs de ce pays-ci se font siffler, tant-pis pour eux : cela ne nous regarde point.

SILVIA.

Eh ! comment distinguer si l'on en veut à l'Auteur ou à l'Acteur ? Les sifflets ont-ils des étiquetes ?

FLAMINIA.

Allez, allez; il faut espérer que les Auteurs partageront avec nous l'indulgence qu'on a pour les étrangers. Ne sont-ils pas sur notre Théatre ? Ils sont bien pis, ils sont en pays inconnu.

SILVIA.

Qu'appellez-vous, en pays inconnu ? On a déja tant fait de Pieces Françoises pour les Comédiens Italiens.

FLAMINIA.

Oui, pour des Italiens naturalisés en France depuis plus de trente ans, et qui avoient d'excellentes Actrices Françoises. Nous ne sommes pas dans ce cas-là.

SILVIA.

Ce que vous dites-là, au lieu de me rassurer, redouble encore ma fievre.

FLAMINIA.

Oh bien! voilà celui qui a donné la Piece à mon mari, qu'il vous rassure lui-même..... Monsieur Trafiquet, approchez s'il vous plaît; mettez un peu l'esprit de Mademoiselle en repos sur le succès de votre Ouvrage.

SCENE II.

TRAFIQUET, FLAMINIA, SILVIA.

TRAFIQUET.

De mon Ouvrage, Madame; permettez-moi de vous dire que vous vous trompez.

FLAMINIA.

Comment? N'êtes-vous pas l'Auteur de la Piece Françoise que vous nous avez donnée?

TRAFIQUET.

Moi, Auteur? et Auteur François encore! Premierement, je ne suis point François, Madame: j'en suis peut-être fâché; mais encore moins Auteur, et j'en suis, je vous jure, bien aise.

SILVIA.

Il est vrai qu'il a l'accent un peu baroque aussi-bien que nous. Mais, Monsieur, pourquoi vous applaudissez-vous tant de n'être point Auteur François ?

TRAFIQUET.

Parce que c'est le plus téméraire et le plus malheureux de tous les métiers.

FLAMINIA.

Et moi, je trouve qu'il fait honneur à ceux qui le font bien. Les François se connoissent en bonnes choses.

TRAFIQUET.

D'accord. Ils ont même le goût plus fin que jamais ; mais ils sont rassasiés de bonnes choses.

FLAMINIA.

Ne dites point cela ; ce qui est bon paroît toujours bon.

TRAFIQUET.

Plus ou moins, selon l'esprit qu'on a. Le public ressemble à présent à un Convive qui est sur la fin d'un repas. Il y a long-tems que le repas dure. Quand il se mit à table au commencement du siecle passé, il se contentoit des plus grosses viandes. On lui a servi depuis les mets les plus friands, et en abondance, dont il s'est rempli avec volupté. Il en a jusqu'au nœud de la gorge. Et quand on lui en offriroit encore de pareils, ce qui n'est presque pas possible, je ne sais s'il en seroit touché. L'appétit lui manque, vous dis-je.

FLAMINIA.

Que lui faut-il donc à présent pour le ragoûter ?

TRAFIQUET.

Il lui faut des liqueurs violentes, des mets d'un goût extraordinaire et bizarre; de ces drogues que l'on vend à la Foire, du Pitrepitre, de la Mortadelle, de la Poutargue; ou bien de ces choses légeres que l'on donne au dessert, pour ne point charger l'estomac, et pour amuser seulement: des cornets, par exemple, ou de la crême fouettée; et c'est de ce genre-ci qu'est la Piece que je vous ai donnée.

FLAMINIA.

Mais, Monsieur, si vous n'en êtes pas l'Auteur, oserois-je vous demander quel est l'intérêt qui vous porte à nous la produire?

TRAFIQUET.

Je suis Courtier du Parnasse, Madame, pour vous servir. J'agiote du papier comique.

SILVIA.

Avez-vous bien du débit de ce papier-là?

TRAFIQUET.

A vous dire le vrai, pas beaucoup. J'ai pourtant négocié il n'y a pas long-tems un Acte à un Auteur de la Foire: j'avois aussi agioté auparavant quelques Pieces à un Comédien de campagne, qui, pour quelque escompte, me les prend à ses risques.

FLAMINIA.

Et ces Messieurs-là, que font-ils de ce que vous leur négociez?

TRAFIQUET.

Ce que font les bons Horlogers de Paris des montres

de Geneve, ils gravent leurs noms dessus, et les vendent comme s'il les avoient faites.

FLAMINIA.

Oh bien ! quelque chose que vous disiez, apportez-nous de bonnes Pieces ; nous vous payerons bien le courtage.

TRAFIQUET.

Oh ! de bonnes Pieces ! En trouve-t-on comme on veut, de bonnes Pieces ? Croyez-vous que d'habiles gens veulent risquer leur réputation sur votre Théatre ?

FLAMINIA.

Et nous, nous n'en voulons point donner de méchantes.

TRAFIQUET.

Il faut au moins en risquer de médiocres, si vous en voulez donner de nouvelles ; car, voyez-vous ? travailler à présent pour votre Théatre, c'est entamer le commerce du Mississipi. Ne croyez pas qu'on y envoye d'abord de riches étoffes, ni force jouaillerie. De la quinquaille ; oui, quelque rassade, des cizeaux, des couteaux, de petits miroirs.

FLAMINIA.

Quoi ! vous prétendez que nous offrions en ce pays-ci de ces gueuseries là ?

TRAFIQUET.

Il faut bien le faire, quand on n'a que cela, ou fermer la boutique.

SILVIA.

oui ! attendez-vous-y. Nous présenterons à un Parterre éclairé, de petits couteaux, de petits miroirs ; et

que nous donnera-t-il de retour? De petits sifflets, Monsieur, de petits sifflets. Oh! je ne veux point de ce commerce-là.

FLAMINIA.

Mademoiselle, peut-être qu'un Parterre éclairé n'attend pas ici d'abord des choses parfaites, et nous tiendra compte du zele qui nous fait risquer notre tems, nos soins et nos frais.

TRAFIQUET.

Bon, bon! croyez-vous qu'on vous demande tant de choses? Faites-vous entendre seulement, et ne dites rien de trop plat, ni de trop usé; variez vos scenes; amusez par quelque spectacle, par quelques divertissemens bien mis en musique, et sur-tout, mettez bien votre Arlequin dans son jeu; en voilà assez jusques à ce qu'il sache parler François.

SCENE III.

ARLEQUIN, FLAMINIA, SILVIA, TRAFIQUET.

(Cette Scene est en Italien, hors les derniers mots qu'Arlequin dit en François.)

ARLEQUIN.

A quoi diable vous amusez-vous donc, vous autres? On vous attend pour commencer, et, au lieu de vous habiller, vous restez à jaser, à caquetter comme des poules. Cococococoquedaque. Cococococoquedaque.

FLAMINIA.

Apprenez à parler François, vous, et ne vous amusez pas à jaser toujours en Italien auprès de votre femme.

(*Le reste de la Scene se fait en impromptu. Arlequin les chasse comme on chasse des poules, en leur disant.*)

ARLEQUIN.

Allez vous habiller, caquetcuses; au poulailler: au poulailler. Cocococoquedaque.

SCENE IV.

ARLEQUIN, TRAFIQUET.

(*Cette Scene est en Italien, & finit en François comme la précédente.*)

ARLEQUIN.

Et vous, Monsieur, que faites-vous ici?

TRAFIQUET.

J'attends qu'on me paye le courtage de ma Piece.

ARLEQUIN, *en le rossant.*

Ah! le courtage de votre Piece? Tenez, le voilà.

TRAFIQUET.

Est-ce-là la monnoie dont vous payez?

ARLEQUIN.

Ne la trouvez-vous pas de poids?

TRAFIQUET.

Elle est de mauvais augure pour la Piece ; gare les sifflets !

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Non, Messieurs ; ne tirez rien, tout est payé.

Fin du Prologue.

ACTEURS

DE LA COMÉDIE.

LELIO, Négociant et Banquier, ci-devant établi à Rome.

FLAMINIA, Fille aînée de Lelio.

SILVIA, Fille cadette de Lelio.

PASQUELLA, vieille Gouvernante des filles de Lelio.

TRINQUEMBERG, Comte Allemand, Amant de Flaminia.

LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, Gentilhomme Provençal, Amant de Silvia.

CECILIA LOMBARDINI, veuve d'un Banquier Italien établi à Paris.

TONTINE, Fille d'Opéra de Campagne.

PANTALON, Hôte du Port-à-l'Anglois.

VIOLETTE, Servante de Lelio.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

UN GARÇON de Cabaret.

Troupe de Paysans et de Paysannes.

Un Charlatan Chinois et sa Troupe.

Troupe de Bateliers et de Lavandieres.

Deux Cochers ivres.

La Scene est au Port-à-l'Anglois, près Paris.

LE

LE PORT-A-L'ANGLOIS, OU LES NOUVELLES DÉBARQUÉES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TONTINE, *tenant un Livre de Musique*, LE CHEVALIER DE LA BASTIDE, *au fond du Théatre.*

VOICI la charmante retraite
De la félicité parfaite ;
Voici l'heureux séjour
Des Jeux et de l'Amour.

Voici, voici la véritable description du lieu où nous sommes, du Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

Eh ! Mademoiselle Tontine, je vous croyois encore endormie.

TONTINE.

Endormie ? est-ce que les lits de ce pays-ci sont faits pour dormir ? Je n'ai, de ma vie, été si mal couchée. Franchement, voilà une promenade qui ne me plaît guere, sauf le respect que je dois à la Compagnie. Votre veuve Italienne, la Signora Cecilia, nous emmene à la Campagne, sans nous dire en quel lieu. C'est, dit-elle, un mystere. Nous essuyons presqu'en partant un orage effroyable, qui dure le reste du jour et toute la nuit ; et pour nous achever de peindre, nous couchons mal à notre aise. O quelle chienne de partie !

LE CHEVALIER.

Comment ! l'Hôte et l'Hôtesse vous ont cédé leur lit.

TONTINE.

Nous étions trois dedans, la veuve, sa vieille tante et moi. Par le chaud et par l'orage qui ont duré toute la nuit, peut-on clore l'œil ? Je me suis levée par charité, pour les laisser un peu plus au large. Elles commencent à s'endormir.

LE CHEVALIER.

Et que faites-vous donc ainsi seulette ?

TONTINE.

Je répéte Armide, que vous m'avez vu jouer en votre pays, à Marseille : et vous, Monsieur le Chevalier, comment avez-vous passé la nuit ?

LE CHEVALIER.

A perdre mon argent au piquet contre notre Allemand, Monsieur le Comte de Trinquemberg.

TONTINE.

Voilà ce qui vous éveille. Et lui, il dort, je gage?

LE CHEVALIER.

La fortune le berce. A propos, qui sont donc les gens qui avoient fait rafle de tous les lits hier?

TONTINE.

L'Hôte m'a tout conté. C'est un gros Négociant Italien, qui va à Paris pour liquider des comptes avec la veuve de son Correspondant, mort depuis un an ou environ, et qui y mene toute sa Famille pour s'y établir. Ils sortoient du coche-d'eau qui vient d'Auxerre. L'orage l'ayant fait échouer ici près, le mauvais tems les a obligés, aussi bien que nous, de rester au Port-à-l'Anglois.

LE CHEVALIER.

A-t-il femme jolie, cet homme-là?

TONTINE.

Non, il est veuf. Il n'a que deux filles fort aimables et fort vives; mais malgré cela fort timides. Le monde les effarouche. Le moyen que cela soit autrement? elles sortent des prisons bourgeoises de Rome.

LE CHEVALIER.

Il en est une blonde, n'est-ce pas?

TONTINE.

Oui, la cadette. L'avez-vous vue?

LE CHEVALIER.

J'ordonnois hier le souper dans la cuisine, et elle y

descendit un moment; j'en fus charmé, ébloui. En jouant cette nuit, je ne voyois qu'elle dans mes cartes.

TONTINE.

C'est-à-dire, qu'elle vous a fait perdre votre argent contre Monsieur le Comte, et gagner le penchant qu'il a pour les Italiennes.

LE CHEVALIER.

Je l'avoue: je grille de la revoir et de lui parler. Il faut nous joindre à sa compagnie.

TONTINE.

Cela sera difficile.

LE CHEVALIER.

Pourquoi? Nous parlons Italien, Trinquemberg et moi.

TONTINE.

Ce n'est pas là la difficulté: elles parlent François elles, leur mere étoit Françoise; mais elles ont un pere plus jaloux de leur conduite qu'un mari.

LE CHEVALIER.

Nous sait-il ici, le pere?

TONTINE.

Non, apparemment; car on dit qu'il va sortir pour faire un tour à Paris.

LE CHEVALIER.

Eh! bien, pendant son absence nous approcherons des filles.

TONTINE.

Il n'y a pas moyen, vous dis-je. Il reste auprès d'elles un Dragon surveillant, une vieille Duegne, un Argus en coëffe.

LE CHEVALIER.

Oh ! laissons faire l'Hôte : il n'y a qu'à le mettre dans nos intérêts ; il trouvera bien le moyen d'écarter la vieille.

TONTINE.

Mais, tout de bon, est-ce une envie qui vous presse si fort, que celle de parler à votre blonde ?

LE CHEVALIER.

Ma chere Tontine, je suis enchanté, vous dis-je ; je péris, je meurs.

TONTINE.

Attendez. J'imagine un moyen de les attirer ici, et je veux vous faire prendre une figure sous laquelle vous les effaroucherez moins... Retirons-nous. Je vois de leurs gens qui entrent dans le jardin. Qu'on ne nous voye point, de crainte d'empêcher le départ du pere.

(*Ils sortent.*)

SCENE II. Italienne.

ARLEQUIN, *seul.*

O quelle tempête ! Quel ravage ! Quelle désolation ! Le tonnerre étoit si épouvantable, que le soleil s'est caché de peur, et la pluie si horrible, que la riviere de Seine en est encore toute trempée. Le ciel ressembloit à un jeu de paume. Le coche - d'eau étonné du bruit, aveuglé par l'obscurité, s'est brisé l'omoplate contre un autre bateau aussi étourdi que lui, et tous deux se seroient noyés, si le vent charitable ne les avoit poussés

à terre de toute sa force. Le pauvre Arlequin seroit mort en pleine eau, lui qui, dans son vin, n'en peut pas seulement souffrir une goutte. Mais béni soit l'orage qui nous a fait échouer près d'un bon cabaret, où la cave est bien garnie, la cuisine encore mieux : il vaut mieux se noyer ici. Les ballots, les marchandises, les hardes du sieur Lelio mon maître, tout est gâté; mais que m'importe? C'est bien fait, il le mérite bien, et j'en suis bien-aise. C'est un bourru, un extravagant, qui est si jaloux de ses filles et de Violette leur suivante, qu'on n'ose pas seulement les regarder. O! ma chere Violette! tu es une belle treille, une vigne délicieuse, chargée d'un fruit qui me tente. Je suis, moi, un passant, un voyageur affamé et altéré, et Lelio est un Messier impitoyable, qui, quand je veux cueillir seulement un petit grapillon, me vient dire d'un ton cruel : Retire-toi de-là, maraut! je te donnerai cinquante bastonnades, et je te ferai mettre en prison. Hoimé! Euh le brutal! Mais Violette m'a promis de me venir trouver ici ce matin, en secret... je crois même que je la vois déja paroître.

SCENE III. Italienne.

ARLEQUIN, VIOLETTE, *tremblans de crainte d'être apperçus.*

VIOLETTE.

Eh! bon jour, mon cher Arlequin, comment as-tu passé la nuit?

ARLEQUIN.

Je ne sais, car je dormois; je ne t'en saurois rien dire. Et toi?

VIOLETTE.

Pour moi, je ne sais si j'ai dormi, car je n'ai fait que rêver toute la nuit; et quand on rêve, on ne sait ce qu'on fait non plus.

ARLEQUIN.

Et tu rêvois à moi, sans doute?

VIOLETTE.

Non. Je rêvois à ce gros garçon Pâtissier qui étoit ton rival à Rome.

ARLEQUIN.

Ah! ingrate, traditrice. Pourquoi ne rêvois-tu pas à moi?

VIOLETTE.

On ne sait ce qu'on fait, te dis-je, quand on rêve.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce qu'il te faisoit, ce garçon Pâtissier?

VIOLETTE.

Il me faisoit tenir une lettre à Lyon, dans laquelle il disoit qu'il venoit s'établir à Paris pour m'épouser.

ARLEQUIN.

Fi! Cela ne me plaît point: tu fais là des songes cornus; mais Lelio va partir, nous aurons le loisir d'examiner cela tout à notre aise.

VIOLETTE.

Il veut t'emmener à Paris, le Sieur Lelio.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pas envie de l'y suivre, moi.... Hoimé! voilà le Messier.

SCENE IV. Italienne.

LELIO *les surprenant*, PANTALON, ARLEQUIN, VIOLETTE.

LELIO.

QUOI! je vous trouverai toujours ensemble? C'est avoir envie de bon matin de jaser: je crois que cet appétit-là vous éveille.... Allons vîte, rentrez, vous; retournez auprès de mes filles, et ne les quittez pas... Demeure-là, toi; tu vas me suivre à Paris.... Signor Pantalon, je laisse ma famille dans votre hôtellerie, parce que je l'y crois en sûreté.

PANTALON.

Ah! Monsieur, vous ne pouvez mieux faire, ce lieu-

ci est un asyle pour le beau sexe. Il y vient de Paris exprès pour y être en sûreté.

LELIO.

Oui. Je vois que cet endroit-ci est solitaire. Ne permettez pas, je vous prie, que mes filles parlent à personne; et sur-tout, ne donnez guere de vin à Pasquella leur Gouvernante; car elle aime un peu à boire: quand une vieille a bu, elle s'endort, et pendant qu'une Gouvernante dort, on peut tout mettre à la renverse dans le gouvernement.

PANTALON.

Cela est dangereux pour des filles. (*A part.*) Oïbo! il donne sa bourse à garder aux voleurs.

LELIO.

Je vais à Paris faire savoir notre arrivée à la Signora Cecilia Lombardini, la veuve de mon Correspondant. Elle nous a préparé un logement, et pourroit être en peine de nous, car elle nous attendoit hier au soir: delà, je passerai à la Douanne pour mes marchandises, et je reviendrai incessamment. Arlequin, mon cheval est-il prêt?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. Il vous attend, et ne veux pas partir sans vous, de crainte de s'ennuyer.

LELIO.

De crainte de s'ennuyer? Comment sais-tu cela?

ARLEQUIN.

C'est que je sais que les chevaux aiment à aller de compagnie. Ne vais-je pas vous suivre, Monsieur?

LELIO.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Ah! que je suis aise! je vais voir la grande ville de Paris, la plus belle du monde, après Bergame ma patrie. Je verrai le Louvre, les Tuileries, le Luxembourg, le Pont-neuf, la Samaritaine, l'Horloge du Marché-Neuf, la rue de la Huchette. Oh! que de belles choses!

(*Arlequin sautant de joie, tombe, feint d'être blessé, & crie de toute sa force qu'il a la jambe cassée. Lelio, après s'être assuré qu'elle ne l'est pas, le recommande à Pantalon, & part.*)

SCENE V. Italienne.

PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

PATIENCE, mon enfant, patience. Puisque l'os n'est pas rompu, ce ne sera rien que cela. Hola, oh! garçon! qu'on apporte du feu dans un réchaud, de l'hûile dans une sauciere, et du vin dans un demi-septier pour lui faire un cataplasme.

ARLEQUIN.

Non, non; du vin dans une pinte, car je suis fort blessé.

PANTALON.

Il n'en faut pas tant pour un remede, &c.

(*Ici les Acteurs disent à l'impromptu ce qu'ils jugent*

à propos, & font des lazzis à leur fantaisie. Pendant que Pantalon, le dos tourné, est occupé à visiter le mal d'Arlequin, celui-ci boit le vin que l'on a apporté. Pantalon le cherche inutilement pour le remede, & gronde le garçon qui en rapporte d'autre à l'instant, accompagné de Violette éplorée. Pantalon se baisse derechef pour défaire la jarretiere d'Arlequin ; mais ayant le visage tourné vers lui, le prétendu blessé lui donne des coups de pied dans le dos pour l'obliger à se tourner plus favorablement, pour le dessein qu'il a de boire le vin que l'on a apporté. Il y réussit. Pantalon se tourne & se plaint à Violette des coups de pied qu'il a reçus. Et pendant leur contestation, Arlequin vuide encore le demi-septier. Pantalon se trouvant encore trompé comme la premiere fois, fait sentir au Parterre qu'il s'apperçoit de la fourberie ; cependant il querelle le garçon encore plus fort ; mais le tirant à quartier, lui commande de remplir d'eau le demi-septier. Arlequin, à qui l'on donne l'eau, retourne pour la troisieme fois au pot, & se trouvant attrapé, donne de ses deux pieds dans le dos de Pantalon, de dépit lui jette l'eau au visage, & se releve subitement en se moquant de lui, & disant, je suis guéri.)

PANTALON.

Tu es bientôt guéri, mon enfant ; comment cela s'est-il fait si vîte ?

ARLEQUIN.

J'ai pris le remede en dedans. (*Il déclare ensuite la cause de sa feinte : c'étoit pour ne pas suivre Lelio, et rester, avec Violette sa maîtresse, en liberté. Pantalon en rit, et lui dit qu'il est dans un lieu où les amans ont*

leurs coudées franches. Arlequin prenant Violette sous le bras, l'emmene en lui disant :)

Allons raisonner de nos amours tout à notre aise.

VIOLETTE.

Sauvons-nous, car je vois venir nos maîtresses qui pourroient m'arrêter.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE VI. Françoise.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

Ma sœur, *il signor Padre* est parti : Pasquella est encore endormie ; nous voilà en liberté. Ne pourrions-nous point voir la compagnie qui est ici ? Je crois que ce sont des amans.

FLAMINIA.

A quoi le jugez-vous ?

SILVIA.

A ce que ce sont des jeunes hommes de bonne mine : j'en vis un hier au soir, en passant dans la cuisine, qui me parut fort bien fait. Ils sont avec des personnes fort aimables, selon ce que l'Hôte m'en a dit. Si ce ne sont des amans, c'en devroient être, ce me semble.

FLAMINIA.

Vous voudriez que celui que vous avez vu fût le vôtre, je gage.

SILVIA.

SILVIA.

Vous gagneriez, je crois.

FLAMINIA.

Je voudrois bien les voir aussi ; mais de loin.

SILVIA.

Pourquoi de loin ?

FLAMINIA.

Pour examiner leurs manieres, et voir comment on s'y prend en France quand on fait l'amour.

SILVIA.

O vous, qui êtes une savante, vous ne regardez les amans que comme des livres ; vous n'aimez que la contemplation, que les réflexions !

FLAMINIA.

Je l'avoue, je serois curieuse de savoir si les différens portraits que l'on fait dans les livres des amans de chaque nation, sont ressemblans.

SILVIA.

Comment ? Est-ce que pour faire l'amour, on ne s'y prend pas en tous pays de la même maniere ?

FLAMINIA.

Faire l'amour, en tout pays, c'est marquer à ce qu'on aime, le desir qu'on a de lui plaire. Ce desir a par tout la même fin ; mais dans les manieres d'exprimer ce même desir, dans ses degrés, dans le tems de ses accès, dans leur durée, il y a par-tout des différences.

SILVIA.

Expliquez-moi donc ces différences, je vous prie.

FLAMINIA.

Selon les idées que je me suis faites de ce que j'ai recueilli de côté et d'autre, l'amour en France me paroît un jeu, un amusement : en Espagne, une folie : en Italie, une fureur, une maladie : en Allemagne, un remede.

SILVIA.

Voilà déja bien des choses que je ne savois pas.

FLAMINIA.

L'Espagnol a l'amour dans la tête, dans l'imagination : l'Italien, dans le cœur et dans le fiel : l'Allemand dans l'estomac et dans le foie : le François, un peu partout ; il tient de tous les autres.

SILVIA.

Ce dernier-ci me paroît le plus drôle.

FLAMINIA.

L'amour en Italie occupe dès le matin ; c'est la principale affaire : en France, on y donne, l'après-midi, les momens destinés aux jeux ou à l'oisiveté : en Espagne, on y emploie le soir et la nuit ; c'est le tems du mystere, des aventures, des chimeres, des visions : en Allemagne, on aime le lendemain matin, quand la digestion est faite.

SILVIA.

Mais, selon vous, un Allemand n'aime guere ; et cependant, vous aimiez tant à Rome le Signor Comte de Trinquemberg qui étoit Allemand.

FLAMINIA.

C'est que j'en voulois faire un Mari, du Comte de Trinquemberg, et qu'il vouloit s'établir en France.

Or, un Allemand francisé est au point que je souhaite. Il prend ici, avec le tems, ses degrés de politesse, et quelquefois même de galanterie. Il n'a ni les caprices de l'Espagnol, ni la jalousie de l'Italien, ni la volubilité du François, et conserve toujours sa constance allemande. Il n'aime ni trop, ni trop peu. Enfin, il est Mari raisonnable.

SILVIA.

N'en pourroit-on point trouver un qui eût le bon de tous les quatre?

FLAMINIA.

Ouida! cela se pourra trouver avec la pierre philosophale.

SILVIA.

Vous riez.

FLAMINIA.

Ah, ah! voici apparemment quelque fête de village. Voyons cela.

SCENE VII.

Une Troupe de Paysans et de Paysannes, ornés de fleurs et de rubans, s'avancent en dansant; Tontine et le Chevalier, habillés de même, sont à leur tête. Le Chevalier porte une corbeille pleine de bouquets. Une Paysanne chante.

AH ! que tu rends le cœur gai,
Jeune saison des fleurettes !
Ah ! que tu rends le cœur gai,
Gentil joli mois de Mai !

Le Chœur répete les mêmes vers.

LA PAYSANNE.

Aux timides amourettes,
Nos bois offrent des cachettes,
Où rien ne doit les troubler :
L'Amour invite à fouler
Les renaissantes herbettes.

LE CHŒUR.

Ah ! que tu rends, &c.

LA PAYSANNE.

Les oiseaux dans ces retraites
Mêlent à leurs chansonnettes,
De plus doux amusemens :
A nos timides Amans,
Ils font des leçons secrettes.

LE CHŒUR.

Ah ! que tu rends, &c.

TONTINE.

Quand vous nous trouvez seulettes,
Si nous faisons les folettes,
Bergers, n'en abusez pas ;
Ménagez mieux nos appas,
Ou, tout du moins, nos cornettes.

LE CHŒUR.

Ah ! que tu rends, &c.

On danse.

FLAMINIA.

Ma bonne, où allez-vous donc tous si joyeusement ?

TONTINE.

J'allons, à l'occasion du premier jour de Mai, porter un bouquet à la Dame de notre village, qui s'appelle Jacqueline.

FLAMINIA.

Où est-il ce bouquet ?

TONTINE.

C'est Lucas, que vla, qui le porte.

FLAMINIA.

Pourquoi n'est-ce pas vous ? Cela conviendroit mieux.

TONTINE.

Vla ce qui vous trompe, Madame ; car pour ce qui est d'en cas de bouquet pour une Dame, il est plus agreiable quand c'est un mâle qui le présente.

SILVIA.

Ma sœur, je trouve qu'il a de l'air du jeune homme que je vis hier au soir dans la cuisine.

TONTINE.

Dame ! c'est un compere qui a vu le loup, au moins, que Lucas. Il étoit de la Milice. Il a fait la guerre dans la Province de l'Italise. Il jargonne de l'Itaglien par cœur, encore mieux que du François.

FLAMINIA.

Est-il vrai, Lucas, que vous savez de l'Italien ?

LE CHEVALIER.

Signora, j'en sais un *poco*, *qualche poco*, Madame, à son service, *al suo servitiale.*

FLAMINIA, *en riant.*

Oh ! Lucas, voilà de vilain Italien : ce mot-là est impropre.

LE CHEVALIER.

Mesdemoiselles, quand on voit de belles personnes comme vous, on est tellement distrait par l'admiration, tellement ému, qu'on ne songe pas à ce qu'on dit.

FLAMINIA.

Comment ! il répare sa faute par une galanterie ? En ce pays-ci tout le monde a de l'esprit et de la politesse, jusqu'aux paysans.

LE CHEVALIER.

Je vous prie d'agréer ces fleurs, pour chasser la mauvaise odeur du mot que j'ai mal dit.

SILVIA.

Voyez comme il tourne joliment la chose ! Mais,

Lucas, si vous donnez le bouquet à ma sœur, qu'aura la Dame du Village ?

LE CHEVALIER.

En voici encore un pour elle.

SILVIA.

Ah! ah! vous en avez plusieurs?

LE CHEVALIER.

Peut-on manquer de fleurs auprès de vous, Mademoiselle; elles naissent sous vos pas.

FLAMINIA.

Ouais, ouais! quels paysans sont ceux-ci? Voilà du meilleur Italien et du plus galant. Comment pourrons-nous soutenir la conversation des gens d'importance, si Lucas nous démonte? Cela me fait trembler par avance.

SILVIA.

Ce bouquet-là est vraiment fort bien entendu. Voyons l'autre, est-il aussi beau?

LE CHEVALIER.

Je vous prie, Mademoiselle, de l'agréer aussi; il est à vous.

SILVIA.

Mais je ne suis pas la Dame du Village non plus, moi.

LE CHEVALIER.

Non, Mademoiselle, vous êtes plus pour moi; vous êtes la mienne.

SILVIA.

Comment donc cela, Lucas?

LE CHEVALIER.

Si vous ne l'êtes, vous lui ressemblez au moins si fort, que je crois la voir en vous. J'y trouve son air, sa taille; elle est belle, blonde, et Italienne comme vous.

SILVIA.

Voilà un heureux hasard.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle; c'est le hasard qui fait que par bonne fortune il trouve l'occasion d'avoir l'honneur de vous dire ça. Mais c'est un histoire que ça.... Lucas, dis un peu ton histoire à ces Madames-là... Ecoutez-la, car c'est une drôle d'histoire que la sienne.

LE CHEVALIER.

Mon histoire est, que le premier jour que j'arrivai en Italie, je trouvai le soir dans une hôtellerie comme celle-ci, une blonde si belle, si brillante, et qui vous ressembloit si fort, que j'en devins subitement amoureux tout ce qu'on peut l'être, que j'en fis ma Dame, à l'instant, et jurai dès-lors que je n'en aurois d'autre de ma vie.

TONTINE.

Oh ! ça sera comme il le dit, car je le connois.

FLAMINIA.

Ma sœur, encore une fois, par les gens du village, jugez de ceux de la ville et de la Cour. Comment y tenir, neuves et timides comme nous sommes ?

TONTINE.

Il est vrai, Mademoiselle, que les Messieurs de la

ville et de la Cour avont plus d'esprit que nos paysans, mais ils n'avont pas l'amiquié si farme.

PASQUELLA *dans la Maison.*

Signora Flaminia, Signora Silvia, dove sete?

FLAMINIA.

Ah! voilà Pasquella éveillée; j'en suis au désespoir... Retirez-vous, mes enfans; j'entends notre Gouvernante qui nous appelle. Elle gronderoit, si elle nous trouvoit parlant à des hommes.

LE CHEVALIER.

Maudite soit la vieille!

SILVIA.

Adieu, Lucas. Je vous remercie de votre bouquet; il me plaît fort; mais je vous dis, tout-à-fait.

(*Le Chevalier, Tontine et les Paysans sortent.*)

SCENE VIII.

PASQUELLA, FLAMINIA, SILVIA.

PASQUELLA.

QUOI! vous voilà déja échappées? On a bien de la peine à retenir ces oiseaux-là dans leur cage. Et quand ils en sont dehors une fois, gare le chat.

FLAMINIA.

Cela est étrange! il ne nous sera pas permis de prendre l'air. Oh! nous sommes en France une fois, en pays de franchise, où l'on n'est point esclave des sottes maximes d'Italie.

PASQUELLA.

Qu'est-ce à dire, des sottes maximes d'Italie ?

FLAMINIA.

Oui, des sottes maximes d'Italie, je le répéte. Je ne saurois retenir ma colere, quand je songe combien elles font injure à notre sexe : car je soutiens que ce n'est que dans un pays de liberté comme celui-ci, qu'une fille peut se vanter d'avoir véritablement de la vertu.

PASQUELLA.

Comment donc ? Est-ce que les filles en Italie n'en ont point ?

FLAMINIA.

Quand elles en auroient cent fois plus, quelle gloire leur en revient-il ? Ont-elles le mérite d'avoir conservé leur honneur, quand on en donne le soin à d'autres qu'à elles ?

PASQUELLA.

On fait peut-être bien de ne s'y pas trop fier.

FLAMINIA.

Pourquoi donc fait-on bien de ne s'y pas trop fier ? Est-il quelqu'un que cela touche de plus près, et les croit-on assez dépourvues de jugement pour n'en pas connoître le prix ? Vraiment si elles ne le connoissoient, les précautions seroient bien inutiles. Ce n'est jamais l'occasion qui manque ; et cette défiance ne sert qu'à préparer des excuses à celles qui ne sont pas sages ; et des excuses très-légitimes.

PASQUELLA.

Très-légitimes ! Pouvez-vous dire cela ?

SILVIA.

Assurément ; ma sœur a raison. Une fille peut dire : vous ne me l'avez pas donné à garder ; moi, je ne m'en suis pas mise en peine. Etoit-ce mon affaire ?

PASQUELLA.

Continuez ; voilà de bonne morale.

FLAMINIA.

Mais aussi, comment veut-on que nous apprenions la langue, si nous ne parlons à personne ? Je veux la savoir absolument ; je suis lasse de baragouiner.

PASQUELLA.

Apprenez-la dans des livres ; vous en avez tant.

FLAMINIA.

Les livres donnent-ils l'accent ? Voilà de plaisans Maîtres de langue, que des muets ou des morts.

SILVIA.

On retient bien mieux ce que disent les vivans.

PASQUELLA.

Oui. Il faut laisser approcher de vous des amans tout vivans, pour vous instruire. Cela vous accommoderoit, n'est-ce pas ?

SILVIA.

Est-ce qu'il n'y a que des amans qui ayent l'usage de la parole ?

FLAMINIA.

Et quand cela seroit, il faut bien parler à des amans, si l'on veut trouver des maris. Et ce n'est que pendant qu'ils sont amans qu'on peut leur parler ; car, quand une fois ils sont devenus maris, tout est dit ; à moins qu'ils ne grondent.

PASQUELLA.

Rentrez, rentrez, causeuses; vous n'avez pas besoin d'apprendre tant de langues; vous n'en avez déja que trop d'une.

(*Flaminia et Silvia rentrent.*)

SCENE IX. Italienne.

ARLEQUIN ET VIOLETTE *arrivent, se tenant par dessous le bras*, PASQUELLA.

PASQUELLA.

Ah ! ah ! vous voilà tous deux bien d'accord, ce me semble? Vient-il de vous donner des leçons de la langue Françoise ? Montez là-haut, garçonniere.

ARLEQUIN.

A qui en a cette vieille carogne-là ? Violette n'est pas sous votre juridiction; c'est moi qui la garde contre les garçons Pâtissiers et tous autres...

PASQUELLA.

Retire-toi d'ici, petit roquet. Cela n'est pas plus haut que ma jambe, et cela veut faire l'entendu, &c.

(*La querelle s'échauffe & finit par des coups. Pantalon qui accourt au bruit, en reçoit la meilleure partie, & l'Acte finit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Italienne.

LE CHEVALIER, PANTALON.

LE CHEVALIER.

Je vous avoue, mon cher Pantalon, que plus je vois cette blonde, plus mon amour augmente pour elle; je sens que je l'aimerai toute ma vie. Ne pourriez-vous point trouver le moyen de me faire paroître devant elle, sous ma forme ordinaire?

PANTALON.

Cela ne sera pas aisé.

LE CHEVALIER.

Ah! si vous ne me soulagez, je crois que je mourra de chagrin.

PANTALON.

Vous seriez le premier amant qui seroit mort de chagrin au Port-à-l'Anglois. Il faut faire ensorte que vous en réchappiez. Je me souviens que le Seigneur Lelio m'a recommandé en partant, de ne guere donner de vin à la vieille; cela me fait juger qu'elle aime à boire. Savez-vous ce que je vais faire pour votre service? Je vais

l'enivrer, c'est le moyen de nous débarrasser d'elle. Les filles par-là seront en liberté, et vous pourrez en approcher plus facilement. Retirez-vous. Je vois leur Laquais que je vais employer à cela.

(*Le Chevalier sort.*)

SCENE II. Italienne.

ARLEQUIN, PANTALON.

PANTALON.

Eh bien ! mon garçon, te voilà bien guéri de ta jambe ?

ARLEQUIN.

Le remede que j'ai pris est excellent.

PANTALON.

Je veux qu'il te guérisse encore d'une autre incommodité.

ARLEQUIN.

Volontiers. Je gagnerois une maladie exprès pour prendre un tel remede.

PANTALON.

Tu aimes Violette ?

ARLEQUIN.

Autant que le remede ; on ne peut pas plus dire.

PANTALON.

Et tu es bien affligé de voir Pasquella t'incommoder dans tes amours ?

ARLEQUIN.

Diable ! cette incommodité-là est pire que celle de ma jambe.

PANTALON.

Eh bien, avec le même remede je t'en guérirai.

ARLEQUIN.

J'en prendrai tant qu'il faudra, vous n'avez qu'à dire.

PANTALON.

Ce n'est pas assez que tu en prennes ; il faut lui en faire aussi prendre à elle, et beaucoup même : pendant l'opération de la médecine, elle dormira et laissera tout le monde en liberté.

ARLEQUIN.

Oh ! la grande puissance de l'orviétan.

PANTALON.

Je fournirai de l'orviétan jusques à la guérison parfaite.

(*On entend Pasquella dans les coulisses.*)

J'attends Pasquella, retire-toi. Attends, écoute encore un mot.

(*Il lui parle à l'oreille, après quoi Arlequin s'en va.*)

SCENE III. Italienne.

PANTALON, PASQUELLA, *tenant un petit pot de roquille à la main.*

PASQUELLA.

SIGNOR Pantalon, vos gens se moquent-ils de moi, de ne me donner que plein ce pot-là de vin pour déjeûner ?

PANTALON.

Madame, on m'a défendu de vous en donner davantage.

PASQUELLA.

Qui vous a fait une si sotte défense ?

PANTALON.

Le même qui vous a fait défense de laisser parler aux hommes ses filles et leur servante.

PASQUELLA.

Mais, à mon âge, il faut boire du vin; c'est ce qui soutient.

PANTALON.

Mais, à l'âge de ses filles, il faut jaser un peu ; sans cela, il n'y a pas moyen de vivre.

PASQUELLA.

Ce n'est pas de même : il y a du danger pour elles à les laisser trop parler aux hommes.

PANTALON.

Monsieur leur pere dit de même, qu'il y a du danger pour elles à vous laisser trop boire de vin.

PASQUELLA.

Monsieur Lelio ne sait ce qu'il dit, et il a tort.

PANTALON.

Cela est vrai : il a tort dans toutes les défenses qu'il nous a faites à tous ; mais je suis raisonnable, moi, et je vous donnerai du vin tant que vous voudrez, à condition que vous vous raccommoderez, Arlequin et vous, en buvant ensemble, car dans ma maison j'aime la paix et la joie.

PASQUELLA.

Eh bien, soit. Quand on est vieille, on ne se racommode plus avec les hommes qu'en buvant.

PANTALON.

Je veux que Violette en soit aussi ... Signora Violetta, approchez. Il faut boire avec Madame Pasquella et se réconcilier.

SCENE IV. Italienne.

PANTALON, PASQUELLA, VIOLETTE, ARLEQUIN.

VIOLETTE.

Volontiers, Seigneur Hôte, voilà Arlequin qui apporte de quoi faire la paix.

Arlequin paroît tenant des verres à sa main, et portant une bandouliere de bouteilles de vin qu'il appelle un traité de paix. Chaque bouteille, dit-il, est un article qu'il faut vuider pour la conclure. On ne peut écrir

cette Scene, que les Acteurs forment sur-le-champ à leur fantaisie. On s'égaye de plus en plus, et Pasquella, en buvant & en dansant, chante les couplets suivans.

Chi non beve vita breve godera,
Ch'il buon von vino che divino viver fa
In salute Gioventute non sdegnio
Ma vecchieza ch'e la preza, sa glo glo
Se nel core porti amore, trinca su;
La crudele fui di mele col glu glu;
L'impotente si resente sol cosi
Ed oblia gagliardina col gli gli,
Su versa su col glo glo glo glo glo,
Col glo glo non dur de no
Da me ne gui col gli gli, col glu glu, é col glo.

(*Pasquella s'en va.*)

SCENE V.

PANTALON, FLAMINIA, SILVIA.

Pantalon en Italien, Flaminia et Silvia en François.

FLAMINIA.

O CARO Signor Pantalon, que vous avez bien fait de nous délivrer de Pasquella! Je ne saurois assez vous témoigner combien je vous en ai d'obligation.

SILVIA.

Et moi; tenez, je vous baiserois volontiers.

PANTALON.

Gardez ce baiser-là pour celui qui m'a prié d'enivrer la vieille, et qui veut, malgré moi, m'en payer les frais.

SILVIA.

Qui est-ce donc qui est si généreux, et qui nous a fait un si bon jour ?

PANTALON.

C'est ce Gentilhomme Provençal que vous vîtes hier dans la cuisine, et qui est amoureux de vous à la folie.

SILVIA.

Ma sœur, je suis fâchée qu'il ne vous ait pas vue la premiere : c'est vous qu'il auroit aimée ; mais ce n'est pas ma faute.

FLAMINIA.

Là, là, ne vous excusez point ; je ne vous porte point envie : vous savez que j'ai le cœur engagé ailleurs.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, ne pourrions-nous point le voir de loin, lui et sa compagnie ?

PANTALON.

De loin ; non. Ces gens ne viennent point ici pour se voir de loin ; mais de près, tant que vous voudrez.

FLAMINIA.

Oh ! non, non, Seigneur Pantalon, de loin, s'il vous plaît. Je suis trop timide pour approcher des hommes en ce pays. Je ne connois pas encore leurs manieres. On dit qu'ils sont si galans, si spirituels : cela me fait peur ; je serois tout d'un coup déconcertée : on me prendroit pour une bête.

SILVIA.

Eh ! pourquoi, ma sœur, pour une bête ? vous avez tant d'esprit.

FLAMINIA.

Oui, oui, tant d'esprit ! quand j'en aurois, ce n'est pas assez que de l'esprit : il faut avoir de l'usage du monde ; c'est ce qui donne de la hardiesse. Tenez, quand j'approche d'un homme bien fait, de bonne mine, du bel air, je ne sais ce que devient mon esprit.

PANTALON.

Eh ! allons, courage. Que craignez-vous ? Celui-là n'est pas fait autrement que les autres.

FLAMINIA.

Nous n'avons jamais vu le monde qu'à travers des jalousies : que sais-je, moi, comment les autres sont faits ?

SILVIA.

Nous ne l'apprendrons jamais de loin. Allons, ma sœur, un peu de hardiesse.

FLAMINIA.

Depuis que j'ai entendu raisonner le Paysan de tantôt, je tremble encore davantage.

SILVIA.

Cela devroit-il vous intimider ? Il y a des Paysans qui ont quelquefois plus d'esprit que leur Seigneur.

FLAMINIA.

Vous faites la résolue ; vous manquerez de courage la premiere.

SILVIA.

Ah! ma sœur, vous avez raison. Le voilà qui vient; je sens que tout le corps me fourmille.

FLAMINIA.

Voilà cette fille hardie !

SILVIA.

C'est à vous à le recevoir, une fois; vous êtes l'aînée.

FLAMINIA.

C'est vous qu'il aime. Cela vous regarde plus que moi.

SILVIA.

Mais je ne sais pas comme vous par cœur les amans de quatre Nations.

SCENE VI. Françoise.

LE CHEVALIER, LES DEUX SŒURS.

Flaminia et Silvia, embarrassées, font des révérences timides. Le Chevalier s'avance doucement, & leur dit:

LE CHEVALIER.

Il ne seroit pas honnête, Mesdames, de laisser ici seules deux aussi aimables personnes que vous. Ce seroit vous donner une idée peu avantageuse de notre Nation.

FLAMINIA.

Ah ! Monsieur, point du tout.... Vous êtes trop obligeant, et...

LE CHEVALIER.

Si je prends la liberté d'approcher de vous, je vous prie d'être persuadées que c'est avec tout le respect que vous méritez.

FLAMINIA.

Vous nous faites bien de l'honneur, Monsieur; nous ne méritons pas tant de respect.... Bon! Je dis d'abord une sottise. Je ne sais où j'en suis. Retirons-nous, ma sœur... Monsieur, nous sommes vos très-humbles servantes.

(*Elles font encore des révérences, & se retirent toutes honteuses. Après qu'elles se sont retirées, Silvia revient encore faire une révérence, en disant :*)

Monsieur, je suis votre très-humble servante; je vous suis fort obligée.

LE CHEVALIER, *courant après elle.*

Mademoiselle! Mademoiselle!

SCENE VII.

PANTALON, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cher Pantalon! je suis au désespoir.

PANTALON.

Mais, vraiment, voilà une chose qui m'étonne. De jeunes filles fuir un homme fait comme vous! Je n'ai pas coutume de voir cela ici. On voit bien que ces Demoiselles-là sont étrangeres.

SCENE VIII.

TONTINE, PANTALON, LE CHEVALIER.

TONTINE.

Eh bien ! Monsieur le Chevalier, votre entreprise n'a pas eu un bon succès. J'examinois la chose de loin ; j'ai vu les oiseaux s'envoler.

LE CHEVALIER.

Je m'étonne qu'ils soient si farouches dans une cage où on les apprivoise si aisément.

TONTINE.

C'est ce qui vous trompe ; on les y amene tout apprivoisés.

PANTALON.

C'est timidité, mauvaise honte ; car je suis sûr qu'elles ne demandent pas mieux que de rester.

TONTINE.

Je le crois : il ne s'agit que de leur en fournir un prétexte honnête.

LE CHEVALIER.

Pour moi, je suis au bout de mon rollet.

TONTINE.

Consolez-vous, j'ai trouvé un autre moyen de les attirer et de les faire rester.

LE CHEVALIER.

Quel est-il ?

TONTINE.

Il vient d'arriver ici un Opérateur Chinois, ou soi-disant tel, suivi d'une troupe de Baladins. Il va à une Foire qui se tient ici près. Je l'ai prié de nous étaler ses ingrédiens, et de commencer par un petit divertissement. La curiosité fera descendre nos Demoiselles. Eloignez-vous pour un moment. Vous paroîtrez quand l'Opérateur toussera. J'en ai concerté la maniere avec lui. Cela pourra les mettre en train de rire, et, petit à petit, nous les accoutumerons à quitter la chambre. Voilà l'Opérateur qui paroît déja. Décampez.

(Le Chevalier se retire.)

SCENE IX.

UN OPÉRATEUR *Chinois & sa suite*, PANTALON, TONTINE : LES DEUX SŒURS, ARLEQUIN & VIOLETTE *arrivent bientôt après.*

(L'Opérateur est dans un char fermé, avec sa femme. Le char est tiré par les Gens de sa suite. Le char s'ouvre & devient une boutique de Charlatan. La femme descend, un homme de sa suite chante.)

GRANDS et petits, jeunes et vieux,
Acourez, hâtez-vous ; venez tous, en ces lieux,
Admirer d'un Docteur la science divine.
Sans défendre l'amour, sans vous priver du vin,
Il vous guérira de chagrin.
De tous les maux, c'est couper la racine.

On danse.

L'OPÉRATEUR.

L'OPERATEUR.

Pour nous voir de près,
Quittez vos retraites,
Accourez Fillettes.
A fort peu de frais,
Nous vendons des attraits.
Embonpoint, jeunesse,
Des roses, des lis,
Vermillon exquis,
Blanc de toute espece,
On en vend chez nous,
Mettez-y la presse:
C'est par notre adresse
Qu'on a des époux.

On danse.

L'OPERATEUR.

Allegrezza è sanita. De la joie et de la santé. Voilà, Messieurs, ce que vous apporte du bout du monde le Docteur le plus lettré de tous les Lettrés de la Chine, l'Empereur de l'Empire des Empiriques Gardez-vous bien, illustre Assemblée, de juger mal de ma science, par mon accent et par mon baragouin. Il est permis à un Medécin étranger de parler mal la langue Françoise; et ne croyez pas qu'elle guérisse de rien, puisqu'en France même les Médecins ne s'attachent qu'à parler bon grec et bon latin, et sont très-souvent, aussi bien que moi, des ignorans en bon françois. Vous devez au contraire bien augurer d'un Médecin qui vient de loin, puisque la Rubarbe, le Sené, la Casse, le

Gayac, le Bézoard, et les meilleures drogues de la Médecine viennent, comme moi, des extrémités de la Terre. Mais parlons de mes remedes.

Voici, Messieurs, une Quinte-essence céleste qui suffit à guérir toutes les maladies. C'est un Elixir tiré des rayons du Soleil, concassez avec des caillous de Champagne, et passez par l'alambic. Voici l'antidote universel, la source de la joie et de la vie.

Voici le secret avec lequel l'Aurore rendit la vie à Titon son vieil époux. Vénus, au Poëte Phaon, et Médée au bon homme Æson son pere. Le même secret, dis-je, avec lequel Esculape, à la priere de Diane, rendit la vie à Hippolyte.

Quel est l'usage de mon Elixir? Il est aussi facile que salutaire.

Versez une seule goutte de cet Electuaire dans une bouteille pleine de vin de Pomar ou d'Auvillé : avalez par jour cinq ou six de ces gouttes, infusées et incorporées dans les liqueurs susdites : vous sentirez naître dans votre ame cette joie qui fait la santé, et qui, augmentant et se perfectionnant de plus en plus, à la fin devient amour, autre source de la vie.

Alors toutes les obstructions que cause le chagrin se dissipent. Le sang et les esprits circulent dans le corps en liberté, et en écartent toutes les maladies. Mais quand elles s'en sont emparées, venez à moi, Messieurs; toute la terre a fait l'expérience de mes remedes. C'est par eux que j'ai guéri plusieurs fois la Sicile de la fievre ardente qui s'allume dans ses entrailles, et qui lui cause ses frissons et ses tremblemens; c'est par eux, dis-je,

que j'ai guéri le Nil de ses cataractes ; comme c'est par mes préservatifs que j'entretiens le bon tempérament des Pyramides d'Egypte, qui les fait rester depuis si long-tems sur terre.

Par mes remedes, je guéris les maux de tête des maris jaloux ; les vertiges des Coquettes ; les coliques venteuses du cerveau, et les étourdissemens des petits-Maîtres ; l'hydropisie d'argent des Maltotiers ; la dyssenterie de la bourse des joueurs ; la faim canine et les appetits désordonnés des Gens de plume ; les dégoûts et les nausées du mariage.

(Arlequin fait des lazzis d'admiration à chaque période, & s'approchant de trop près, reçoit quelques coups par les gesticulations soudaines & violentes de l'Opérateur, qui continue.)

L'OPERATEUR.

Mais, si j'ai des remedes admirables, j'ai, de plus, des secrets prodigieux, et sur-tout utiles au beau sexe. J'ai un Opiat qui rend le teint d'une Dame plus blanc que l'albâtre, et qui lui donne de l'embonpoint et de la gorge, autant qu'elle en souhaite.

FLAMINIA.

Ah ! ma sœur, le beau secret !

L'OPERATEUR.

J'ai une poudre de sympathie qui attire des amans aux filles, et qui de ses amans fait des maris.

SILVIA.

Oh ! ce secret-là ne se peut assez payer.

L'OPERATEUR.

Mais, j'ai encore une poudre plus admirable que toutes celles-là, Messieurs; et c'est-là le plus beau de tous mes secrets. J'ai, dis-je, une poudre qui a la vertu d'augmenter l'argent à ceux qui en ont, et d'en faire venir à ceux qui n'en ont point.

ARLEQUIN.

Oh! je veux avoir de cette poudre, quand je devrois vendre ma chemise.

FLAMINIA.

Monsieur, combien vendez-vous l'Opiat pour l'embonpoint?

L'OPERATEUR.

J'en fais présent aux Belles, qui comme vous en ont besoin.

FLAMINIA.

Je vous remercie. Et moi, je vous fais présent de cet écu-là. Est-ce assez?

L'OPERATEUR.

Plus qu'il ne faut, Mademoiselle.

FLAMINIA.

Apprenez-m'en l'usage, et le régime qu'il faut observer.

L'OPERATEUR.

La premiere chose qu'il faut faire pour acquérir de l'embonpoint, c'est de ne se pas soucier d'en avoir. Le régime ensuite est de bien boire et bien manger, éviter tout chagrin, ne se point coucher trop tard, et dormir la grasse matinée. Mais çe qui est encore plus nécessaire pour une fille de votre âge, c'est de prendre

au plus tôt un bon mari. Tenez, voyez si l'embonpoint et la gorge manquent à ma femme. Quand je l'ai prise, elle étoit étique, et aujourd'hui elle ne l'est plus.

FLAMINIA.

Comment le prend-t-on cet Opiat ?

L'OPERATEUR.

Le soir on délaye gros comme la tête d'une épingle de cet Opiat dans un bon bouillon, un copieux consommé nourrissant et rafraîchissant; on avale le tout, et puis une heure après...

FLAMINIA.

Une heure après? Eh bien?

L'OPERATEUR.

Une heure après on s'endort jusqu'au lendemain matin. Et, à six heures, on avale encore un bouillon pareil; et une heure après...

FLAMINIA.

Eh bien donc? Une heure après?

L'OPERATEUR.

Une heure après, on s'endort derechef, et l'on continue à dormir jusqu'à onze heures ou midi : alors on se leve pour continuer le régime.

ARLEQUIN.

L'Opérateur ne songe pas qu'il y met trop de façons.

FLAMINIA.

Et quand on n'a point de mari?

L'OPERATEUR.

Par un autre secret de mon art, je connois que vous n'en manquerez pas long-tems, et j'en réponds corps pour corps.

FLAMINIA.

Voilà un homme admirable.

ARLEQUIN.

Signor Operatore, quanto vendete la polvere qui fait venir de l'argent ?

L'OPERATEUR.

Plus on la paye, et plus il en vient.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai pour tout vaillant qu'une piece de vingt-cinq sols.

L'OPERATEUR.

Tenez, la voilà ; je ne prends pas garde à vous. Il faut la prendre comme du tabac. Voyez comme je fais.

ARLEQUIN.

Mais en fait-elle venir bientôt ?

L'OPERATEUR.

Sur le champ. Il est déja venu, j'en suis sûr.

ARLEQUIN.

Mais, je n'en ai pas encore pris.

L'OPERATEUR.

J'en ai pris, moi, c'est le principal.

(*Arlequin prend plusieurs fois de la poudre, fouille dans ses poches & les vuide sur un des côtés du Théatre, pendant que Silvia parle à l'Opérateur.*)

SILVIA.

Et la poudre de sympathie qui attire les amans, combien vaut-elle ?

L'OPERATEUR.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiselle. Tenez, la voilà.

On la prend comme je viens de prendre l'autre. Essayez-la ; vous en verrez l'effet tout-à-l'heure.

SILVIA.

Tenez, voilà aussi un écu, quoiqu'à vous dire le vrai, j'aye peu d'espérance en votre poudre. Essayons par curiosité.

(*Silvia prend de la poudre. L'Opérateur tousse. Le Chevalier paroît : les deux sœurs en paroissent d'abord effrayées ; mais Flaminia se remettant de sa frayeur, lui dit :*)

FLAMINIA.

Comment ! c'est le Lucas de tantôt. Ah, ah! Monsieur, vous savez tous ces jolis tours-là ? Je vois bien que vous êtes trop fin pour nous. Retirons-nous, ma sœur. Monsieur, je suis votre très-humble servante.

SILVIA.

(*A part.*)

Et moi aussi, Monsieur, à Lucas et vous. Hoimé !

SCENE X.

LES DEUX SŒURS *se retirent, les autres restent.*

ARLEQUIN, *parlant toujours Italien.*

MAIS puisqu'il est déja venu un amant à cette Demoiselle-là, les secrets de l'Opérateur sont bons. Je m'étonne que l'argent ne me soit pas encore venu à moi.

LE CHEVALIER.

Eh bien, Mademoiselle Tontine, nôtre adresse n'a fait qu'empirer l'affaire.

TONTINE.

Nous allons tout-à-l'heure y chercher du remede. En attendant, pour vous consoler et nous divertir, voyons comment finira l'affaire de ces gèns-ci.

ARLEQUIN.

Seigneur Opérateur, j'ai beau fouiller, il ne m'est point encore venu d'argent.

L'OPERATEUR.

Il m'en est venu à moi. J'ai dit que ma poudre en faisoit venir, et je n'ai pas menti.

ARLEQUIN.

Mais, à moi, à moi?

L'OPERATEUR.

A vous? Elle vous en fera venir quand vous la vendrez à un autre, comme je vous l'ai vendue; et si vous voulez, par dessus le marché, je vous tirerai encore une dent ou deux.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah! ah! le Charlatan m'a joué un tour de son métier; tâchons à le lui rendre. (*Haut.*) Seigneur Opérateur, vous êtes trop généreux; en récompense, je veux vous donner, *gratis*, une autre poudre encore plus admirable que la vôtre, et qui produit des effets que je ne vous puis exprimer. Tenez, prenez-en un peu; vous en aurez sur-le-champ l'expérience.

L'OPERATEUR.

Mais, expliquez-moi quelque peu ses effets.

ARLEQUIN.

Céla gâteroit tout. Il est de l'essence du secret, que l'on ignore l'effet de la poudre avant que de la prendre.

L'OPERATEUR.

Eh bien! la voilà prise. Que m'en reviendra-t-il de bon?

ARLEQUIN.

Il vous reviendra cinquante bastonnades que je vais vous donner tout-à-l'heure.

(*L'Opérateur se sauve dans son char, Arlequin l'y suit. Le char se ferme, & la suite de l'Opérateur les entraîne tous deux enfermés, et criant de toute leur force.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER, PANTALON, TONTINE. *Pantalon parle en Italien, les autres en François.*

TONTINE.

Je me suis bien doutée que la comédie finiroit sérieusement. Çà, songeons à quelqu'autre expédient.

LE CHEVALIER.

Je reprendrois inutilement l'habit de Paysan, puisqu'on m'a reconnu.

TONTINE.

Jouez quelque personnage qui vous déguise mieux;

et qui effarouche moins que celui d'homme d'épée.... Monsieur Pantalon, ne pourrions-nous point trouver ici un manteau noir? Franchement, je ne sais plus où j'en suis: je vous avoue que ces filles-là m'étonnent, car elles ont l'air vif et spirituel. Comment sont-elles si sottes?

PANTALON.

Je vous l'ai déja dit, c'est par un excès de timidité. Elles craignent de paroître ridicules devant vous autres François, qui êtes, à ce qu'elles disent, trop fins, trop polis et trop galans pour elles.

TONTINE.

Trop polis et trop galans? Eh! mais, il me semble qu'elles ont tort d'accuser à présent les François de ces pauvretés-là. Ils se défont tous les jours des manieres du tems passé. Nous autres virtuoses, il y a plus de quarante ans que nous travaillons à les en corriger, et nous y avons tantôt réussi.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on vit à présent plus sans façon que jamais.

TONTINE.

Je vois bien qu'il faut que je les instruise moi-même de la réforme que nous avons faite en France. Elles n'auront pas peur de moi, peut-être?

LE CHEVALIER.

Je ne crois pas; et si vous vous en mêlez, elles seront en bonne main.

TONTINE.

Signor Pantalon, allez leur dire que je les demande, et que Monsieur le Chevalier n'est plus ici.

PANTALON.

Elles se méfieroient de moi; elles savent que je suis dans ses intérêts.

TONTINE.

Ah! voilà leur laquais qui fera mieux la chose. Instruisez-le vous-même, vous qui savez la langue.

SCENE XII.

ARLEQUIN, LE CHEVALIER, TONTINE, PANTALON.

ARLEQUIN.

Que maudit soit le Charlatan! Ce fourbe-là, qui, après avoir attrapé mon argent, m'attrape aussi moi-même dans son char, comme dans une souriciere!

LE CHEVALIER.

Console-toi, mon garçon, l'Opérateur ne t'a pas trompé. Le secret va opérer: tiens, voilà deux écus qu'il te fait venir de ma part, et que je te donne de bon cœur.

ARLEQUIN.

Ah! ah! Vous avez raison, sa poudre est meilleure que je ne pensois; je suis d'avis d'en prendre encore une prise.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! il a opéré derechef, et voilà encore un écu qui te vient ; mais avant que d'en prendre davantage, va dire à tes Maîtresses, qu'il y a ici-bas une Dame qui les demande.

ARLEQUIN.

Volontiers, Monsieur, vous êtes un galant homme, aussi-bien que l'Opérateur ; vous me rendez tous deux la joie.

(*Il accable le Chevalier de caresses, avant que de partir.*)

TONTINE.

Monsieur Pantalon, recevez-les quand elles descendront. Je les joindrai dans un moment. (*Au Chevalier.*) Eloignons-nous tous deux.

SCENE XIII.

PANTALON, *seul.*

VOILA un drôle de garçon que cet Arlequin ; je voudrois l'avoir à mon service, il entretiendroit la joie dans mon cabaret. Il faut que je prie Mademoiselle Tontine de lui persuader de s'engager avec moi ; elle y réussira mieux que personne.

SCENE XIV.

SCENE XIV.

PANTALON *en Italien*, LES DEUX SŒURS *en François*.

FLAMINIA.

SEIGNEUR Pantalon, où est donc cette Dame qui nous demande ?

PANTALON.

Elle se promene là-bas, et va vous joindre ici tout-à-l'heure.

SILVIA.

Et cet amant qui m'est apparu, n'est-il plus dans le jardin ?

PANTALON.

Non, Mademoiselle.

SILVIA.

N'y reviendra-t-il point ?

PANTALON.

Non, Mademoiselle ; il craint trop de vous incommoder.

SILVIA.

Tant pis.

(Pantalon sort.)

SCENE XV.

FLAMINIA, SILVIA.

SILVIA.

Ma sœur, je ne vous comprends pas. Vous avez de l'esprit, de la lecture; vous savez tout, et cependant vous êtes plus timide que moi qui ne sais rien : d'où vient cela ?

FLAMINIA.

C'est que plus on a de lumieres, mieux on connoît ses fautes, et plutôt on rougit de les avoir faites.

SILVIA.

Mais qui est-ce qui vous les fait faire, ces fautes?

FLAMINIA.

La seule crainte de les faire : cela suffit pour ôter la liberté de l'esprit, et ce n'est que l'habitude de converser avec le monde poli, qui guérit de cette crainte.

SILVIA.

Eh ! pourquoi donc le fuyez-vous le monde poli ? Est-ce le moyen d'acquérir de la hardiesse ? Et si, dans le fonds, croyez-vous que les hommes examinent nos fautes de si près ? Allez, allez, ce n'est pas l'esprit qu'ils cherchent le plus en nous.

FLAMINIA.

Je le sais bien ; mais quand on n'a guere que cela, on est bien aise qu'il paroisse.

SILVIA.

Ne vous plaignez pas, vous ne manquez pas d'agrément, et je voudrois avoir vos traits.

FLAMINIA.

Patience, patience : quand l'embonpoint me sera revenu, comme l'Opérateur me l'a promis, je ne serai plus si timide.

SILVIA.

Oh ! je n'ai que faire d'esprit, moi ; j'ai de l'embonpoint.

FLAMINIA.

Sans le départ du Comte de Trinquemberg, que j'aimois, j'en aurois encore plus que vous; mais il hausse ou baisse selon la joie ou le chagrin que nous cause l'amour, et l'embonpoint est le thermometre du cœur d'une fille.

SILVIA.

J'avois bien entendu dire que l'amour faisoit venir de l'esprit ; mais je ne savois pas qu'il fît en aller l'embonpoint. Ah ! cela m'afflige ; je sens que je vais le perdre.

FLAMINIA.

Eh bien ! si vous craignez que l'amour ne vous maigrisse, n'en prenez point.

SILVIA.

Est-ce nous qui le prenons? C'est lui qui nous prend. Voyez comme il a pris cette vieille et riche Tante que nous avons vue en passant à Milan ; et je m'en étonne moins depuis que j'ai vu ce Gentilhomme qui cherche

tant à nous parler ici: car il me semble qu'il a beaucoup d'air de notre nouvel Oncle.

FLAMINIA.

Il est vrai. Quand je me le rappellé, je trouve qu'à l'âge près, ce jeune homme-ci lui ressemble beaucoup; il a même son accent.

SILVIA.

Si notre vieille Tante n'a pu s'empêcher d'aimer, m'en défenderai-je mieux à mon âge? Tenez, je crois qu'on maigrit encore plus en s'efforçant de lui résister.

FLAMINIA.

Vous avez peut-être raison... Mais voici, je crois, la Dame qui nous demande.

SCENE XVI.

TONTINE, LES DEUX SŒURS.

TONTINE.

J'APPRENDS, Mesdemoiselles, que vous êtes seules en ce lieu. Il est presque désert. Le séjour de la campagne est ennuyeux quand on y manque de compagnie. Je prends la liberté de vous venir offrir la nôtre, si elle ne vous est pas désagréable.

FLAMINIA.

Vous nous faites honneur, Madame; mais des étrangeres comme nous, qui d'ailleurs n'ont jamais vu le monde, ne pourroient que vous être à charge.

TONTINE.

Ne craignez point cela. Je suis ici avec une jeune veuve qui chante fort bien, et avec une Tante, femme âgée; mais de bonne humeur : deux Cavaliers très-sages nous y accompagnent. Nous sommes tous de bonnes gens, et sans cérémonie.

FLAMINIA.

Ces Messieurs sont vos époux, sans doute, à vous et à la Tante ?

TONTINE.

Nos époux? Ils ne sont pas seulement nos amans. Non, Mademoiselle, ils ne sont que nos amis.

FLAMINIA.

Quoi ! des personnes de votre sexe, jeunes et aimables, se promenent ici librement à l'écart avec de simples amis?

TONTINE.

En votre pays, on en feroit aussi-tôt des amans, peut-être?

FLAMINIA.

Ce qui m'étonne en cela, ce n'est que la liberté qu'ont ici les Dames.

TONTINE.

C'est ici l'usage : les Dames y font ces parties avec des amis ou des amans, bien plutôt qu'avec des maris; cela est moins bourgeois.

SILVIA.

Ah ! ma sœur, l'heureuse nation !

TONTINE.

Permettez donc que nos Messieurs approchent de

vous ; ils savent votre langue : nos Dames nous vont joindre, elles s'habillent ; au moins la veuve, car la Tante est encore fatiguée.

FLAMINIA.

Je vous prie derechef de nous en dispenser. Quoique je n'aye pas vu le monde, je connois les François ; j'ai lu leurs historiettes.

TONTINE.

N'espérez pas les trouver tels que vous les avez vus dans les romans ; les choses sont un peu changées.

FLAMINIA.

Je crois que l'amour aura perfectionné chez eux de plus en plus la galanterie.

TONTINE.

On voit bien que vous venez de loin. Il s'agit bien à présent de la galanterie ! Il y a long-tems que l'Amour ne se mêle plus de les perfectionner. Au contraire, ce sont eux qui ont perfectionné l'amour.

FLAMINIA.

Expliquez-moi donc, je vous prie, comment cela s'est fait.

TONTINE.

Cela s'est fait en retranchant de l'amour ce qu'il avoit d'inutile et d'incommode ; en abolissant cette politesse surannée que vous nommez galanterie : elle étoit devenue à charge ; on l'a renvoyée aux Espagnols et aux Maures d'Afrique, d'où elle étoit venue, avec ses fêtes galantes, ses tournois et ses carrousels. Tout cela s'en est retourné de compagnie.

FLAMINIA.

Voilà un changement qui m'étonne.

TONTINE.

Oui, Mademoiselle, on a banni ces longs préludes de petits soins et de services frivoles; ces sentimens de fidele pasteur; cette timidité rustique que l'on faisoit passer pour respect; enfin, toutes les formalités romanesques. Et se piquer à présent d'être galant, c'est vouloir passer pour Gaulois.

FLAMINIA.

Et qu'a-t-on mis à la place de ce qu'on a banni?

TONTINE.

Des plaisirs solides et de bons sens. On a réuni ceux de l'amour et de la table: on y a joint une conversation libre, familiere, enjouée; on dîne aux flambeaux, en des réduits discrets; on fait des promenades secrettes aux environs de Paris, en des lieux pareils à celui où nous sommes. L'amour est passé des bords du Lignon et du pays de Forez, dans ceux de Bourgogne et de Champagne. Avouez qu'il a fait un joli voyage.

FLAMINIA.

Mais, n'a-t-il rien perdu de sa délicatesse en ces pays-là?

TONTINE.

C'est gagner, que d'en perdre. La belle perfection pour lui que d'être délicat et fluet comme il étoit autrefois! Il n'avoit presque plus de corps. Aux pays dont je vous parle, il a repris chair; il se fortifie tou-

les jours ; l'enjouement lui revient : il ne demande plus qu'à rire.

SILVIA.

Ah ! ma sœur, le joli garçon ! il y a du plaisir à le connoître en ce pays-ci, puisqu'il y est de si bonne humeur.

TONTINE.

C'étoit un plaisant amusement pour lui chez nos Peres, que de voir ces cercles d'amans et d'amantes, occupés à former de belles conversations, à soutenir des theses sur la délicatesse, qui faisoient bâiller cet enfant.

FLAMINIA.

Franchement, je crois que cela étoit un peu ennuyeux.

TONTINE.

Il s'est guéri sur-tout de la colique venteuse du bel-esprit ; de la migraine que lui causoient les jolis Vers, les galans Madrigaux, les tendres Elégies dont il avoit la tête chargée. Il n'y est resté tout au plus que des Vaudevilles gaillards, ou des Chansons à boire.

SILVIA.

Cela est bien plus joli que des Elégies ; on le retient tout d'un coup, sans se faire mal à l'esprit.

TONTINE.

Tenez : la plupart de nos gens ont si peur que la maladie du bel-esprit ne les reprenne, que pour en éloigner l'air, ils ne s'occupent depuis long-tems que de Contes de Fées, de Bilboquets, ou tout au plus de Logogriphes.

FLAMINIA.

Voilà l'amour bien changé ! je ne le reconnois plus. Il me semble pourtant, qu'il avoit autrefois une tendre mélancholie qui ne déplaisoit pas.

TONTINE.

Elle lui venoit de langueur, d'inanition : on ne le nourrissoit de rien.

SILVIA.

Oh ! ma sœur, vous avez beau dire, voilà une heureuse réforme : vive l'amour en ce pays-ci.... Je crois que les Italiennes avec qui vous êtes, s'y plaisent bien.

TONTINE.

Elles n'en sortiroient pas pour être Reines de la Chine.

FLAMINIA.

Oserois-je vous demander qui sont les hommes qui vous accompagnent ?

TONTINE.

L'un est un Gentilhomme de Provence, qui depuis la paix, cherche à vendre une Compagnie que lui a laissé son oncle en se mariant à Milan avec une vieille Italienne fort riche.

SILVIA.

Comment s'appelle l'oncle?

SCENE XVII.

LES DEUX SŒURS, TONTINE, LE COMTE DE TRINQUEMBERG, LE CHEVALIER DE LA BASTIDE.

LE COMTE.

MONTAMZELLE Flaminia ! oh ! l'être point vous que che voye présentement ? L'estre ein sonche ! Ein refferie ! Moi, dormir encore touchours.

FLAMINIA.

En croirai-je mes yeux ? Est-ce vous, Seigneur Comte ?

LE COMTE.

O cara Flaminia ! puisque le fortune fait trouver nous ensemplement par ein ponne hasard, che l'espere que vous souffre point la séparation entre nous chamais davantache.

FLAMINIA.

Je fais plus que de l'espérer ; l'amour que je sens m'en assure. Il est plus fort que tous les obstacles que l'on peut lui opposer.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Seigneur Comte, c'est-là véritablement la Signora Flaminia, pour qui vous n'avez point cessé de soupirer depuis votre retour d'Italie ?

LE COMTE.

Monsir la Pastide, mon fitele ami, il être point ein

mortel plus contentement que moi toutasteure. Chel sens mon cœuir que il nache dans le choie par teous son tête. *O mia cara* Montamzelle Flaminia !

SILVIA.

Et vous, Monsieur le Chevalier de la Bastide, savez-vous bien que vous êtes notre cousin, et que j'en suis bien aise ?

LE CHEVALIER.

Ah ! charmante blonde, que me dites-vous ? vous me rendez encore plus heureux qu'il ne croit l'être.

TONTINE.

Je vois bien que vous avez tous quatre bien des choses à vous dire. Croyez-moi, on éclaircit mieux les affaires en particulier. Promenez-vous tête-à-tête dans les allées de ce jardin ; et moi je vais faire un autre petit tête-à-tête avec notre hôte, pour ordonner notre dîné ; car je crois que nous ne ferons pas deux tables.

FLAMINIA.

Non, sans doute. Oh ! que le *Signor Padre* sera surpris à son retour !

TONTINE.

Allez-donc, partez ; voici justement Pantalon qui vient.

SCENE XVIII.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

ÇA, notre hôte, nous allons tous dîner ensemble : qu'avez-vous à nous donner ?

PANTALON.

Ce qu'il vous plaira, Mademoiselle ; on ne manque de rien ici.

TONTINE.

Il nous faut une grande matelotte, d'abord : c'est ici le plat d'honneur ; mais ample, copieuse.

PANTALON.

Nous la ferons telle que vous souhaiterez.

TONTINE.

N'allez pas nous donner de vos matelottes à l'Espagnole, où il y a moins de poisson que d'oignon.

PANTALON.

Vous en serez contente, assurément.

TONTINE.

Ces amans-ci sont des amans qui mangent ; ils n'ont que cela à faire ici ; faites-leur bonne chere.

PANTALON.

La meilleure que je pourrai.

TONTINE.

Pour moi, je meurs ; je n'ai encore rien pris de la matinée.

matinée. Quand je suis chez moi, je prends de mon thé.

PANTALON.

Eh ! que n'avez-vous parlé, Mademoiselle ? on vous en auroit fait.

TONTINE.

Oui, du thé à l'eau ou au lait ; mais je fais infuser le mien dans du ratafia, et j'en prends tous les matins trois ou quatre bonnes tasses ; cela soutient en rafraîchissant. Qu'avez-vous à nous donner en gras ?

PANTALON.

Venez vous-même à la cuisine, vous choisirez. Mais, par parenthese, vous allez tous dîner ensemble : voilà donc vos Italiennes apprivoisées ?

TONTINE.

Nos Italiennes apprivoisées ? Vous étonnez-vous de cela ? Non, dans toute l'Isle de Cythere, il n'y a point de Port plus favorable que le Port-à-l'Anglois. Y a-t-on jamais vu aborder des Amours, qui n'y soient arrivés à bon port ? Allons, allons à la cuisine.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PANTALON, TONTINE.

TONTINE.

Monsieur Pantalon, votre maison porte bonheur à tout le monde. Voilà encore nos quatre Italiennes qui se trouvent anciennes amies. Elles se cherchoient ailleurs toutes quatre, et se sont ici rencontrées par un heureux hasard.

PANTALON.

Quoi ! la veuve et sa Tante sont amies des filles ?

TONTINE.

Amies intimes, et connoissent les amans, et les vont servir de toute leur force.

PANTALON.

Cela me fait plaisir. De mon naturel, j'aime à voir tout le monde content.

TONTINE.

Si votre naturel est de faire plaisir, le mien n'est pas d'être cruelle.

PANTALON.

Faites-moi donc la grace dont je vous ai prié. Je vois Arlequin qui s'avance tout à propos.

TONTINE.

Oui ; mais Violette le suit.

PANTALON.

Tant mieux. Faites de belles promesses à son amant ; elle doit être bien aise de le voir heureux.

TONTINE.

Çà, tâchons donc de l'enrôler à votre service. Ne vous éloignez pas ; je vous appellerai quand j'aurai besoin de vous.

SCENE II.

TONTINE, ARLEQUIN, PANTALON, *dans le fond du Théatre.*

TONTINE, *à Arlequin.*

MON garçon, je te trouve de bonne humeur ; tu es allerte, serviable ; tu fais plaisir à voir. Les gens qui viennent ici ne cherchent que la joie. Tu ferois fortune, si tu voulois t'y engager. Le Seigneur Pantalon, qui est un très-bon Maître, ne demanderoit pas mieux. Pour moi, je te le conseille. Quitte la livrée, et prends le tablier. Déja, le métier est plus honnête, et je n'en connois guere de plus heureux.

ARLEQUIN.

Qu'a-t-on à faire dans ce métier-là ?

TONTINE.

Hélas ! rien la plupart du tems, que rire, chanter, boire, faire grande chere, et recevoir l'argent qu'on donne pour le Maître et pour les Garçons.

ARLEQUIN.

Je crois que je m'accoutemerois bien à cette fatigue-là.

TONTINE.

Tout au plus, mettre un couvert, servir sur table, et porter du vin quand on en demande seulement.

ARLEQUIN.

Cela ne casse pas les bras.

TONTINE.

Ce cabaret-ci ne ressemble point aux autres, où l'on veut toujours avoir les Garçons auprès de soi. Ici, il ne faut monter que quand on vous appelle, et plutôt à la seconde fois qu'à la premiere. Moins vous servez, moins on vous voit, et mieux on vous paye.

ARLEQUIN.

Et combien donne-t-on de gages, pour rire, chanter, boire, manger et ne rien faire ?

TONTINE.

Cinquante écus; sans les profits qui valent six fois autant : car on paye ici grassement les Garçons quand ils sont joyeux et discrets.

ARLEQUIN.

Tope, marché fait.

TONTINE, *appellant Pantalon.*

Seigneur Pantalon, voilà Arlequin que je viens d'arrêter à votre service ; donnez-lui le denier à Dieu.

PANTALON.

Ah! volontiers, mon garçon : je m'en réjouis pour l'amour de toi-même.

ARLEQUIN.

Mais attendez un moment, s'il vous plaît. Je ne songeois pas que j'aime Violette, et que je ne voudrois pas la perdre. Si vous vouliez la prendre aussi, cela nous accommoderoit.

PANTALON.

Mon enfant, nous ne prenons ici de filles que le moins que nous pouvons ; car elles ont trop de langue.

ARLEQUIN, *à part, appercevant Violette qui entre.*

Je vois qu'elle a entendu notre marché : avant que de recevoir le denier à Dieu, je serois bien aise de savoir comment elle prend la chose.

(*Arlequin va vers Violette, qui d'abord lui fait froide mine ; mais, à la fin, le caresse un peu comme pour le retenir, & lui dit :*)

VIOLETTE.

Arlequin, ressouviens-toi que je t'aime.

(*Arlequin retourne vers Pantalon en hésitant, & en regardant de tems en tems Violette. Selon les mines qu'elle fait, il avance ou recule. A la fin, il reçoit le denier à Dieu & revient à elle ; mais elle lui tourne le dos. Il lui dit en tremblant :*)

ARLEQUIN,

Violette, ne rien faire que bien boire et manger, et

être bien payé; hélas! laisse-moi essayer pour un an seulement.

(*Violette ne se retourne point. Il reporte l'écu du denier à Dieu d'un air triste, revient à elle & en est caressé. Il approche pourtant insensiblement de Tontine qui lui dit avec emphase :*)

TONTINE.

Il vient ici de beaux Messieurs et de belles Dames, pour qui on apprête de grands repas, auxquels ils ne touchent presque point; car on n'y vient que pour la commodité de la conversation seulement. Poulets, dindons, fricassées, matelottes, vin à la glace; tout ce qui reste, pour les Garçons.

(*Arlequin reprend l'écu, & va dire à Violette d'un ton piteux :*)

ARLEQUIN.

Le moyen d'y résister? Hélas! ma chere Violette, pour six mois seulement.... Qu'est-ce que tu lis-là?

VIOLETTE.

C'est la lettre du gros garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Quoi! ce n'étoit pas en songe que tu l'as reçue? Ah! ingrate! perfide! traditrice! Qu'est-ce qu'elle dit cette lettre?

VIOLETTE, *lisant.*

« Dès que je serai arrivé à Paris, je prendrai boutique » et vous épouserai; et ne vous nourrirai que de petits » pâtés, de tartelettes, de biscuits, de macarons et de » confitures. » Ah! ah! ingrat, tu veux me quitter?

ARLEQUIN.

Mais, Violette, considere un peu. Poulets, dindons, fricassées, matelottes, vin à la glace, cinquante écus, et les profits.

VIOLETTE.

Petits pâtés, tartelettes, biscuits, confitures, un gros garçon.

ARLEQUIN.

Hoime son disperato !

(*Arlequin reporte encore l'écu, va & vient d'un côté & de l'autre, très-embarrassé, & à la fin s'écrie :*)

O pauvre Arlequin ! malheureuse victime de l'amour et de la gourmandise !

TONTINE *le tirant par le bras.*

Au dessert, vin de Champagne, pâtisserie, fruits de toutes sortes, rossolis, ratafias, fromage de Milan : et tout cela, pour les garçons ; et quand on a fait le compte, par-dessus tout cela, encore un écu pour les garçons : et cela arrive sept ou huit fois par jour, et fort souvent par nuit.

ARLEQUIN.

Ah ! je n'en puis plus.... Violette, ma chere Violette, par pitié, et même pour ton intérêt, laisse-moi engraisser ici seulement quatre mois. Je reviendrai à toi riche, gras, potelé ; je vaudrai quatre garçons Pâtissiers.

VIOLETTE.

Et pendant ce tems-là, que fera Violette abandonnée ? Non ; en arrivant j'épouse le garçon Pâtissier.

ARLEQUIN.

Ah ! il n'y a pas moyen de me déterminer : il faut mourir dans l'embarras du choix. Ne languissons pas davantage ; c'en est fait, il faut se tuer... Monsieur Pantalon, n'avez-vous point quelque reste de matelotte ?

PANTALON.

Pourquoi faire ?

ARLEQUIN.

Pour me tuer, vous dis-je. Je l'avalerai tout d'un coup, et je m'étranglerai avec les arrêtes.

VIOLETTE.

Fi ! voilà une mort gourmande ; je ne te regretterois point. Je veux que tu meures d'amour seulement, d'amour.

ARLEQUIN.

Mourir d'amour ? on a perdu ce secret-là. Je crois même la chose impossible. L'amour est l'auteur de la vie ; il ne sauroit donner la mort. Tant que j'aurai de l'amour dans le cœur, le moyen de cesser de vivre.... Monsieur Pantalon, donnez-moi une demi-douzaine de bouteilles de vin de Champagne.

PANTALON.

Quel est ton dessein ?

ARLEQUIN.

De noyer l'amour dans mon cœur, afin de pouvoir mourir après, sans aucune difficulté.

PANTALON.

Je veux que tu vives pour me servir.

ARLEQUIN.

Quoi ! plus de pitié ?... Allons, il n'y a plus à reculer:

passons-nous l'épée à travers le corps.... Violette, trois mois seulement; je ne puis à moins, voilà mon dernier mot.

TONTINE.

Seigneur Pantalon, il faut lui sauver la vie, et prendre Violette aussi à votre service.

PANTALON.

Je le veux bien, pourvu qu'elle promette de garder les secrets du logis.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous qu'elle révéle un secret en France? Elle n'en sait pas la langue.

TONTINE.

Allez, mes enfans, faites votre devoir, je réponds de votre fortune. Le Seigneur Pantalon est déja vieux, assez riche et sans enfans; il vous laissera son cabaret. On aime les étrangers en France: tu es de bonne humeur, Violette est jolie; vous attirerez tout Paris.

ARLEQUIN.

Mais si Violette attire le monde, ne sera-ce point à mes dépens?

TONTINE.

Ne crains rien. Ce n'est jamais pour l'Hôtesse qu'on vient ici; on y amene de quoi s'en passer.

SCENE III.

LA SIGNORA CECILIA, LES DEUX SŒURS *& leurs Amans arrivent*; ARLEQUIN ET VIOLETTE. TONTINE ET LES SŒURS, *en François.*

TONTINE.

Mesdemoiselles, voilà encore deux amans qui vont faire ici fortune : ils se sont mis au service du Seigneur Pantalon.

FLAMINIA.

Quoi ! Violette veut nous quitter ?

VIOLETTE.

Vous quitterez bien Monsieur votre pere pour suivre le Signor Comte, si on vous le permet. Adieu, nous allons prendre le tablier. (*Violette & Arlequin sortent.*)

CECILIA.

Mesdemoiselles, je voulois vous surprendre, et c'est vous qui m'avez surprise.

FLAMINIA.

Quel étoit donc votre dessein, Madame ?

CECILIA.

Je n'avois rien dit à Monsieur le Comte de votre voyage. Je voulois hier vous aller attendre au lieu où le Coche s'arrête à midi, et vous offrir à ses yeux dans le tems qu'il l'espéroit le moins, pour vous surprendre tous deux agréablement : le hasard et l'orage ont fait ce que je voulois faire.

FLAMINIA.

Nous vous avons toujours obligation de votre zele et de votre dessein.

TONTINE.

Mesdames, sans moi, pourtant, vous ne vous seriez pas vues ici.

FLAMINIA.

Il est vrai, nous devons beaucoup à cette Dame; elle est la plus obligeante du monde, et de la meilleure humeur.

CECILIA.

C'est, de plus, une virtuose. C'est elle qui me montre à chanter le François. Je l'ai mise de la partie, parce qu'elle inspire par-tout la joie.

TONTINE.

Oui, Madame; je suis toujours en train de rire, de chanter et de faire la capriole; c'est mon humeur et ma profession.

FLAMINIA.

Comment! Madame chante et danse de profession?

TONTINE.

Je reviens des Opéra de campagne, pour vous servir. Un talent seul ne suffit pas en campagne; il faut toujours en avoir deux ou trois.

CECILIA.

Je n'en connois que deux.

TONTINE.

Me tromperois-je? Nous avons la danse, d'abord; ensuite la musique.... et la danse est le troisieme: voilà mon compte.

SCENE IV.

ARLEQUIN ET VIOLETTE *arrivent en tablier. Les Acteurs précédens.*

ARLEQUIN.

Et, garre ! garre ! voilà le Messier. Le Seigneur Lélio descend de cheval ici près.

TONTINE.

Laissez-moi le soin de le recevoir. Retirez-vous tous, et ne venez que quand on vous appellera. Qu'Arlequin et Violette ne s'éloignent pas.

(*Cecilia, les deux Sœurs et leurs Amans se retirent.*)

SCENE V.

LELIO *sur le devant du Théatre* : TONTINE, ARLEQUIN ET VIOLETTE, *au fond.*

LELIO, *à part, en Italien.*

Il faut avouer que je suis bien malheureux ! La Signora Cecilia Lombardini me prie plusieurs fois, dans ses lettres, de lui mander précisément le jour de notre arrivée, afin, dit-elle, que tout soit prêt pour nous recevoir. Je l'ai fait par deux lettres consécutives ; et cependant, ce jour-là même, elle part le matin pour s'aller promener en campagne. Peut-on avoir moins d'attention à ce qui me regarde? Fiez-vous, après cela,

à

à la parole d'une femme ! La seule chose qui me console, c'est d'avoir trouvé ce lieu-ci, où je suis assez bien, où mes marchandises sont à couvert, et mes filles en sûreté. Prenons patience, nous retournerons demain à Paris.

(*Arlequin & Violette s'avancent ; l'un a la main sur l'épaule de l'autre. Ils feignent de ne pas voir Lelio. Tontine reste dans le fond du Théatre.*)

LELIO *en François.*

Ah, ah ! vous voilà dans une posture assez familiere. Vous êtes en assez bonne intelligence, à ce qu'il me paroît. Quoi ! je trouverai toujours ces canailles-là ensemble ? A qui est-ce que je parle donc ? êtes-vous sourds ?

ARLEQUIN, *à Violette.*

Tu me promets donc de m'aimer toujours ?

VIOLETTE.

Toujours ; plus jamais de garçon Pâtissier.

LELIO.

Je crois qu'ils se moquent de moi. Parle donc, maraud ! si tu me fais prendre un bâton...

ARLEQUIN, *moitié Italien, moitié François.*

Ah ! Monsieur, faites-nous l'honneur d'entrer chez nous. Nous avons d'excellens vins, de toutes sortes ; poulets, pigeons, dindons, fricassées, matelottes, vin à la glace : vous ne sauriez être mieux.

LELIO.

Violette, est-ce que ce coquin-là est déja ivre ?

VIOLETTE *en Italien.*

Non, Monsieur ; il parle fort juste : vous ne serez pas

mieux ailleurs. Entrez, vous serez bien traité, bien servi, bien couché; beau linge, draps blancs de lessive; d'excellens lits, de toutes sortes; lits à dormir, lits de repos; belle compagnie. Vous ne manquerez de rien.

LELIO, *à part.*

Je crois que mes gens sont devenus fous.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas seul, apparemment; on ne vient guere ici sans compagnie. Faites-là avancer, Monsieur; on est ici en pleine liberté; vous y en trouverez bien d'autres.

LELIO.

Qu'est-ce à dire, bien d'autres? En pleine liberté?

VIOLETTE.

Oui, Monsieur; vous allez voir arriver ici plusieurs compagnies de gens bien faits, sans ceux qui y sont déja; de beaux Messieurs, de belles Dames. Il n'y a pas de cabaret mieux achalandé que le nôtre, ni où l'on trouve de plus beau monde.

LELIO.

Mes enfans, est-ce que la cervelle vous a tourné? Ne reconnoissez-vous plus le Seigneur Lelio, votre Maître?

VIOLETTE, *à Arlequin.*

Arlequin?

ARLEQUIN, *à Violette.*

Violette?

VIOLETTE.

Te souviens-tu du Seigneur Lelio?

ARLEQUIN.

Qui étoit notre Maître à Rome?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui ne laissoit aucune liberté à ses filles, ni à toi-même?

VIOLETTE.

Oui.

ARLEQUIN.

Qui étoit si jaloux, si brutal, si ridicule?

VIOLETTE.

A peu près.

ARLEQUIN.

Qui nous a amenés de Rome ici, où nous nous trouvons si bien?

VIOLETTE.

Lui-même.

ARLEQUIN, *à Lelio.*

Oui, Monsieur, je m'en souviens; mais il n'est plus notre Maître.

LELIO.

Comment? je ne suis plus ton Maître.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur; demandez, demandez à Violette.

LELIO.

Que veut-il dire, Violette?

VIOLETTE.

Non, Monsieur. Il est à présent garçon du cabaret de Monsieur Pantalon.

LELIO.

Oh! oh! voici du changement.... Et toi, n'es-tu plus à moi non plus?

VIOLETTE.

Moi, Monsieur? Demandez, demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur; elle est aussi-bien que moi à Monsieur Pantalon, qui est un galant homme, qui nous laisse en pleine liberté. Nous sommes déja même presque mariés.

LELIO, *à part.*

O Ciel! Si ces gens-là n'ont pas perdu l'esprit, en quel lieu me suis-je fourré?... (*Haut à Violette.*) Où sont mes filles, coquine?

VIOLETTE.

Vos filles, Monsieur? Il faut demander cela à la Signora Tontine... Arlequin, appellez la Signora Tontine.

ARLEQUIN, *à haute voix.*

Signora Tontine, venez vîte; on vous demande.

LELIO.

Qui est donc cette Signora Tontine?

SCENE VI.

TONTINE *& les Acteurs précédens.*

TONTINE.

MONSIEUR Lelio, je suis votre très-humble servante.

LELIO.

Comment, elle me connoît!... Madame, je suis votre serviteur; mais ce n'est pas vous que je demande: ce sont mes filles.

TONTINE.

Vos filles, Monsieur? La Signora Flaminia, la Signora Silvia, n'est-ce pas?

LELIO.

Oui, elles-mêmes.

TONTINE.

On vous en rendra bon compte.

LELIO.

Rendez-le moi donc, Madame. Où sont-elles ?

TONTINE.

Elles sont bien, Monsieur ; elles sont bien.

LELIO.

Mais encore, où sont-elles, je vous prie ?

TONTINE.

Elles se promenent quelque part ici aux environs, avec deux Officiers bien faits, qui sont, je crois, leurs amans.

LELIO.

Je ne raille point, Madame; je veux savoir où elles sont.

TONTINE.

Et moi, Monsieur, je vous dis la pure vérité.

LELIO.

Comment ! mes filles se promenent avec des amans ?

TONTINE.

Pourquoi non ? Il n'y a aucun péril. Ce sont de fort honnêtes Cavaliers, et c'est ici l'usage ; il n'y a rien à dire à cela.

LELIO.

Mais, Madame, encore un coup ; il n'est pas question ici de railler. Vous osez me dire que mes filles se promenent avec des amans? A moi, qui suis leur pere : à moi ?

TONTINE.

Oui, Monsieur, à vous-même. Pourquoi non? Elles sont, je le répéte, avec des amans très-polis et très-sages : et comme je vous crois un pere très-raisonnable,

j'espere qu'ils seront de votre goût, et je tiens déja vos filles presque mariées.

LELIO.

O Ciel! qu'entends-je? En quelle maison suis-je tombé! Grands Dieux, en quelle maison!

TONTINE.

Il est vrai, Monsieur, que cette maison-ci inspire furieusement les desirs du mariage.

LELIO.

Quoi! je ne la quitte qu'une matinée, et voilà déja trois filles à moitié mariées, en comptant Violette?

TONTINE.

Vraiment en une après-midi, il s'y fait quelquefois bien d'autres mariages.

LELIO, *à part*.

Ah, malheureux! voilà tes filles perdues. Pourquoi, pourquoi les ai-je amenées en France? Que ne mariois-je au moins l'aînée en Italie au Comte de Trinquemberg qui étoit un si bon parti? j'aurois paré la moitié du malheur.

VIOLETTE.

Au Comte de Trinquemberg? Quoi! vous vous repentez de ne lui avoir pas donné une de vos filles?

LELIO.

Eh! oui, je m'en repents; mais trop tard, par malheur.

VIOLETTE.

Signora Tontine, faites avancer le Comte de Trinquemberg.

LELIO.

Comment! le Comte de Trinquemberg! qu'est-ce que cela signifie?

SCENE VII.

LE COMTE *arrivant. Les Acteurs précédens.*

LELIO.

MAIS vraiment, je crois le voir lui-même! Est-ce un enchantement? Y auroit-il ici de la sorcellerie?

LE COMTE.

Monseir, quanne che l'aprocheir de vous, che sente dans mon cœuir ein tremplement pen forte; il estre toute pleine d'ein crand timidement; mais che'l prie de croire vous, que le tendresse que che'l porte pour son fille, Montamzelle Flaminia, il est aussi toute pleine de la crainte du respect que je l'ai pour son personne très-humplemanne.

LELIO.

Oui, Monsieur; je sais que vous êtes un fort honnête homme, et que vous avez eu toujours beaucoup de respect pour ma famille. Vous commencez à me rassurer un peu, et vous pouvez vous rassurer vous-même.

LE COMTE.

Monseir, vous refuse à moi à Rome; si lui donne moi son fille à Paris, che l'être pen content de ste ma-

riache afec ein Personnage, che comme vous. Montamzele Flaminia l'estre pen cholie. Moi point ridicule, point chaloux; lui sera pen sache, pen sache femme. Je croye que nous faire toutes deux ein pon menachement, et vous l'arez aussi beaucoup de contentemanne, pen fort de contentemanne.

LELIO.

Nous parlerons de cela tout-à-l'heure; mais où estelle, Flaminia?

SCENE VIII.

FLAMINIA, *et les Acteurs précédens.*

FLAMINIA.

O *Caro Signor Padre*! je vous prie très-humblement de ne point séparer ce que le ciel a voulu réunir par un coup si extraordinaire. Vous vous êtes repenti de n'avoir pas conclu notre mariage à Rome; ne vous exposez point à vous repentir une seconde fois. Ma sœur a trouvé, par le même coup du sort, un amant qui lui convient. Leur amour est parvenu tout d'un coup au suprême degré: en quoi il paroît encore que le ciel les destine l'un pour l'autre. Vous connoissez sa famille; il est même déja notre allié: permettez qu'il vous fasse la révérence.

LELIO.

Un amant dont je connois la famille, et qui est déja notre allié? Qui est donc cet homme-là?

FLAMINIA.

Paroissez, s'il vous plaît, Monsieur le Chevalier de la Bastide.

SCENE IX.

LE CHEVALIER *de la Bastide, & les Acteurs précédens.*

LE CHEVALIER.

MONSIEUR de Lelio, abrégeons la cérémonie. Je suis un Gentilhomme de Provence, d'une famille des plus illustres; vous le devez savoir: d'une fortune plus solide que brillante; peu de cet argent qui s'en va: Terres, Bastides, Châteaux; bon patrimoine. Une Compagnie à vendre; quelqu'intérêt sur des vaisseaux, et le reste. J'ai acquis, de plus, dans le service, une réputation dont je suis content. C'est assez de gloire; je veux du repos.

LELIO.

Où est-ce que ceci nous mene?

LE CHEVALIER.

J'y viens. Dans le dessein de faire un établissement, il m'apparoît cette charmante blonde, Mademoiselle de Silvia. Je me sens l'aimer subitement de toute ma force, et je suis son fait. Eh donc! que reste-t-il? Dites le mot, et j'épouse.

LELIO.

Un moment de patience, Monsieur. Pourquoi ne paroît-elle point, Silvia ?

SCENE X.

SILVIA, *et les Acteurs précédens.*

SILVIA, *à genoux.*

Je vous demande pardon, mon cher pere, de la liberte que j'ai prise de faire un choix, et de l'avoir fait si vîte. Une force supérieure agit en moi, et à laquelle je n'ai pu résister.

LELIO.

Levez-vous ; on examinera vos raisons... Eh ! le moyen de garder des filles en ce pays-ci ! Nous sommes encore à deux lieues de Paris, dans un lieu séparé des villages et presque inhabité, ou du moins je ne voyois personne, et dès qu'il y arrive des filles, les amans y pleuvent. Que sera-ce donc au milieu de la ville ? Voilà comme la friponne de Pasquella vous a gardées.

ARLEQUIN.

Paix ; parlez bas, de crainte de l'éveiller.

LELIO.

Comment ! elle n'est pas encore levée ? à plus de midi.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi ; elle s'est levée, nous avons fait la

paix ensemble en déjeûnant, et elle s'est recouchée ensuite pour dormir en paix.

LELIO.

Ah! la vieille ivrognesse! vraiment je ne m'étonne plus de ce que je vois... Eh! vous voilà, Monsieur Pantalon; je vous avois confié mes filles : est-ce ainsi que vous deviez les garder?

PANTALON.

Mais, Monsieur, je vous les rends, ce me semble, toutes entieres.

LELIO.

Je vous avois prié de ne point donner de vin à la vieille.

PANTALON.

Il ne faut demander que choses raisonnables. Voulez-vous que je la laisse mourir d'inanition au milieu d'un bon cabaret?

LELIO.

Si vous vouliez l'enivrer, il falloit au moins remplir sa place, et empêcher mes filles de parler à personne.

PANTALON.

Ces Messieurs amenent ici des Dames Italiennes fort honnêtes. Ils apprennent qu'il y a d'autres Italiennes qui y logent : peut-on refuser de les laisser parler ensemble?

LELIO.

Des Dames Italiennes?

FLAMINIA.

Oui, mon pere, la Signora Cecilia et sa Tante qui venoient au-devant de nous... Tenez, en voilà déja une.

LELIO.

O ciel! est-il possible? Ceci me paroît une aventure de comédie.

SCENE XI et derniere.

CECILIA, *et les Acteurs précédens.*

CECILIA.

O *Caro Signor Lelio!* à force de nous chercher, à la fin nous nous trouvons.

LELIO.

Ah! Madame! j'avoue que j'ai de la peine à vous reconnoître. Vous étiez partie belle de Rome; mais je trouve votre beauté tellement augmentée, qu'elle me frappe d'étonnement, et m'inspire des mouvemens, que je ne puis et n'ose même vous exprimer.

TONTINE.

Je vous l'ai bien dit: c'est la vertu de la maison, autant que la beauté de Madame, qui inspire ces mouvemens-là. Jugez par-là de ce que peuvent sentir vos filles? Croyez-moi, pour n'avoir plus l'embarras de les garder, mariez-les avec leurs amans. Et pour abréger les comptes que vous avez à faire avec Madame, faites-en autant l'un et l'autre.

LELIO.

Vous lisez dans mon cœur, Madame; et je souhaiterois que la même vertu pût agir dans celui de la Signora Cecilia.

CECILIA.

L'effet en seroit prompt; mais je sens, au moins, déja, que

que je n'y ai point de répugnance. Commencez par Mesdemoiselles vos filles, et nous pourrons après songer à nous.

LELIO.

Soit, Madame. Je fais gloire de suivre vos ordres en toutes choses.

TONTINE.

Non ; il n'y a pas moyen de résister aux desirs que ce lieu inspire, et je sens que je pourrai bien quelque jour m'y marier aussi.... Mais à propos, il est tems de dîner ; allons tous à table confirmer ces alliances.... Monsieur Pantalon, la matelotte est-elle prête ?

PANTALON.

Elle le sera dans un quart d'heure au plus tard.

TONTINE.

Eh bien ! en attendant, je vais vous servir un plat de mon métier.

CECILIA.

Vous nous ferez plaisir, Mademoiselle.

TONTINE.

Mais à condition que vous m'aiderez.

CECILIA.

Volontiers.

TONTINE.

Chantons un prologue impromptu à l'Italienne, que nous nommerons *Les matelottes du Port-à-l'Anglois.* Nous voilà sur les bords de la Seine ; vous en serez une Nymphe, et moi une autre.

CECILIA.

Vous ne vous piquez pas apparemment de donner du nouveau ; car cela ressemblera au Prologue de Camille.

TONTINE.

Vous voulez dire, au Prologue d'Alceste ?

CECILIA.

Non, à celui de Camille, où la Nymphe de la Seine paroît dans les Tuileries.

TONTINE.

Eh oui ! tout juste ; cela est de même dans celui d'Alceste.

CECILIA.

Tant pis : ce seroit trop que de faire trois fois la Nymphe de la Seine le sujet d'un Prologue.

TONTINE.

Il est vrai qu'elle a déja paru deux fois dans les Tuileries. Mais nous la dépaysons en l'amenant au Port-à-l'Anglois ; et de plus, quand nous déroberions un peu pour abonnir notre ouvrage ; c'est assez la mode, on doit nous le passer.

CECILIA.

Duquel allez-vous dérober ? du plus nouveau, ou du meilleur.

TONTINE.

Dérobons de celui de Camille ; il est moins connu, on ne s'en souvient presque pas : allons, je vais commencer par-là. Vous avez la voix légere, vous chanterez des petits volez, et tous les airs en broderie ; car pour moi, vous savez que je suis enrhumée.

FLAMINIA.

Mais, Madame, n'est-ce point une excuse que votre rhume ?

TONTINE.

Ah ! Madame, cela n'est que trop vrai. C'est un

malheureux vent de coulisse qui l'a causé. Il n'y a point de rhumes plus longs et plus obstinés que ceux-là, ni qui grossissent plus la taille d'une voix. Allons, commençons. Pendant qu'on jouera l'ouverture, je vais disposer le Ballet.

(*Après l'ouverture, Tontine et Cecilia s'avancent, chacune une rame à la main. Tontine commence par une Parodie des premiers vers de Camille.*)

TONTINE, *en Nymphe de la Seine.*

Chars à vitres de bois, ornemens de mes rives :
Venez, venez peupler ce séjour plein d'attraits.
Grisettes aux yeux doux, aux vertus fugitives ;
Moitiés d'époux barbons, venez jeunes captives,
Accourez et mangez en ces lieux, à grands frais,
Brochets, tanches, carpes et vives.
Habitans de ces lieux, Phaétons de ces chars,
Chantez, dansez, buvez de toutes parts.

(*Des Batéliers & des Lavandieres dansent avec leurs enfans.*)

TONTINE.

Allons, Madame, un petit coulez.

CECILIA.

Coulez, coulez mes flots, coulez jusqu'à Paris ;
Murmurez, en passant, aux épouses coquettes,
Les plaisirs innocens qu'on goûte en ces retraites.
N'en gazouillez rien aux maris.
Coulez, coulez, mes flots, coulez jusqu'à Paris.

On danse.

TONTINE.

Madame, pour bien faire, il nous faudroit ici un petit volez. Allons, courage.

Volez, volez, dans ce libre séjour;
Volez Amours, c'est pour vous un asyle;
Bacchus et la Mere d'Amour
N'y laissent point de moment inutile:
On y soupire, on y boit tour-à-tour.
Volez, volez dans ce libre séjour;
Volez, Amours, c'est pour vous un asyle.

(*Entrée de deux Cochers ivres.*)

CECILIA.

Un Amant avec ce qu'il aime,
En ces lieux fait un bon repas:
Si Comus en fait un carême,
L'Amour en fait un mardi-gras.

TONTINE.

Pour l'épouse, jeune et gentille,
Qui s'échappe et fait le plongeon,
Nous gardons la carpe et l'anguille:
Maris, avalez le gougeon.

On danse.

ARLEQUIN, *en garçon de cabaret.*

Nous servons, pour vous satisfaire,
Moitié chair et moitié poisson:
Si vous faites mauvaise chere,
Pardonnez au nouveau garçon.

FIN.

LE PORT-A-L'ANGLOIS

Divertissement du Premier Acte.

Musique de Mouret.




genti jo - li mois de mai.
genti jo - li mois de mai.
Aux ti - mi des a - mou - rettes,
nos bois offrent des ca - chett
où rien ne doit les troubler; l'Amou
- vi - te à fouler les renais - san
- tes her-bettes . Ah! que

E PORT-A-L'ANGLOIS

Divertissement du Troisieme Acte

Musique de Mouret.



